



Third Session
Fortieth Parliament, 2010-11

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs and International Trade

Chair:

The Honourable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Wednesday, February 16, 2011
Thursday, February 17, 2011

Issue No. 16

Ninth and tenth meetings on:

The study on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters

WITNESSES:
(See back cover)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010-2011

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères et du commerce international

Présidente :

L'honorable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Le mercredi 16 février 2011
Le jeudi 17 février 2011

Fascicule n° 16

Neuvième et dixième réunions concernant :

L'étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS AND INTERNATIONAL TRADE

The Honourable A. Raynell Andreychuk, *Chair*

The Honourable Percy E. Downe, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif) De Bané, P.C. Di Nino Dickson Fortin-Duplessis Frum	* LeBreton, P.C. (or Comeau) Mahovlich Robichaud, P.C. Segal Smith, P.C. (<i>Cobourg</i>) Stewart Olsen
---	---

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Dickson replaced the Honourable Senator Wallin (*February 17, 2011*).

The Honourable Senator Frum replaced the Honourable Senator Johnson (*February 17, 2011*).

The Honourable Senator Stewart Olsen replaced the Honourable Senator Finley (*February 17, 2011*).

The Honourable Senator Johnson replaced the Honourable Senator Dickson (*February 17, 2011*).

The Honourable Senator Wallin replaced the Honourable Senator Raine (*February 17, 2011*).

The Honourable Senator Raine replaced the Honourable Senator Wallin (*February 16, 2011*).

The Honourable Senator Dickson replaced the Honourable Senator Johnson (*February 16, 2011*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET
DU COMMERCE INTERNATIONAL

Présidente : L'honorable A. Raynell Andreychuk

Vice-président : L'honorable Percy E. Downe

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif) De Bané, C.P. Di Nino Dickson Fortin-Duplessis Frum	* LeBreton, C.P. (ou Comeau) Mahovlich Robichaud, C.P. Segal Smith, C.P. (<i>Cobourg</i>) Stewart Olsen
---	---

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Dickson a remplacé l'honorable sénateur Wallin (*le 17 février 2011*).

L'honorable sénateur Frum a remplacé l'honorable sénateur Johnson (*le 17 février 2011*).

L'honorable sénateur Stewart Olsen a remplacé l'honorable sénateur Finley (*le 17 février 2011*).

L'honorable sénateur Johnson a remplacé l'honorable sénateur Dickson (*le 17 février 2011*).

L'honorable sénateur Wallin a remplacé l'honorable sénateur Raine (*le 17 février 2011*).

L'honorable sénateur Raine a remplacé l'honorable sénateur Wallin (*le 16 février 2011*).

L'honorable sénateur Dickson a remplacé l'honorable sénateur Johnson (*le 16 février 2011*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, February 16, 2011
(31)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:15 p.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, De Bané, P.C., Di Nino, Dickson, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Mahovlich, Raine, Robichaud, P.C., and Smith, P.C. (*Cobourg*) (11).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Simon Lapointe, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 4, 2010, the committee continued its examination on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For complete text of order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

WITNESSES:*Canadian Manufacturers & Exporters:*

Jean-Michel Laurin, Vice President, Global Business Policy.

Saskatchewan Trade and Export Partnership:

Lionel LaBelle, President and CEO.

The chair made a statement.

At 4:27 p.m. Messrs. LaBelle and Laurin each made a statement and, together, answered questions.

At 5:43 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, February 17, 2011
(32)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:31 a.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Di Nino, Dickson, Downe, Fortin-Duplessis, Frum, Mahovlich, Robichaud, P.C., Smith, P.C. (*Cobourg*), and Stewart Olsen (10).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Simon Lapointe, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 16 février 2011
(31)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 16 h 15, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, De Bané, C.P., Di Nino, Dickson, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Mahovlich, Raine, Robichaud, C.P., et Smith, C.P. (*Cobourg*) (11).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Simon Lapointe, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 4 novembre 2010, le comité poursuit son étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Manufacturiers et exportateurs du Canada :*

Jean-Michel Laurin, vice-président, Affaires mondiales.

Saskatchewan Trade and Export Partnership :

Lionel LaBelle, président et PDG.

La présidente prend la parole.

À 16 h 27, MM. LaBelle et Laurin font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 17 h 43, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 17 février 2011
(32)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui à 10 h 31, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Di Nino, Dickson, Downe, Fortin-Duplessis, Frum, Mahovlich, Robichaud, C.P., Smith, C.P. (*Cobourg*), et Stewart Olsen (10).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Simon Lapointe, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 4, 2010, the committee continued its examination on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For complete text of order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

WITNESSES:

Council of the Americas/Americas Society (by video conference):

Eric Farnsworth, Vice President.

Woodrow Wilson Center (by video conference):

Paulo Sotero, Director, Brazil Institute, Latin American Program;

Leslie Bethell, Senior Scholar, Brazil Institute, Latin American Program.

The chair made a statement.

Messrs. Farnsworth, Sotero and Bethell each made a statement and answered questions.

At 11:18 a.m., Senator Downe took the chair.

At 11:20 a.m., Senator Andreychuk took the chair.

At 12:10 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Catherine Piccinin

Clerk of the Committee

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 4 novembre 2010, le comité poursuit son étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Council of the Americas/Americas Society (par vidéoconférence) :

Eric Farnsworth, vice-président.

Woodrow Wilson Center (par vidéoconférence) :

Paulo Sotero, directeur, Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine;

Leslie Bethell, chercheur principal, Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine.

La présidente prend la parole.

MM. Farnsworth, Sotero et Bethell font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 11 h 18, le sénateur Downe assume la présidence.

À 11 h 20, le sénateur Andreychuk assume la présidence.

À 12 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, February 16, 2011

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:15 p.m. to study the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

Senator A. Raynell Andreychuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, I call the meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade to order.

The committee is continuing its special study on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. This is our ninth meeting on this study.

This afternoon we have before us, from Canadian Manufacturers & Exporters, Mr. Jean-Michel Laurin, Vice President, Global Business Policy; and from Saskatchewan Trade and Export Partnership, Mr. Lionel LaBelle, President and CEO.

Welcome, gentlemen, and thank you for taking the time to give us your advice and opinions with respect to our study. I know that you have some opening remarks and that you are well acquainted with senators and parliamentarians, who wish to ask questions.

Welcome. I will disclose that we had conversations about STEP and Saskatchewan, and I thought you would have something to contribute. The floor is yours, Mr. LaBelle.

Lionel LaBelle, President and CEO, Saskatchewan Trade and Export Partnership: Thank you for the opportunity to be here this afternoon. I will spend a few minutes explaining what STEP is, what we do and how we deliver, a little bit of statistical data, and then I will drill down into some of the issues we have with Brazil. We hope that information will be beneficial. My experience at these events is that we get the most value from the question-and-answer period, so I will focus in quickly on my presentation, and from there I will follow the direction of the chair.

STEP is a bit of an anomaly in Canada. There is nothing like us. Most provincial governments have trade promotion organizations, referred to as economic development and trade. In 1996, the Province of Saskatchewan carved out its trade development strategy to a corporate entity, separate from government, which works with the export community at large. We are a member-based organization and we are at a historic high in terms of the number of members who participate in STEP. We also have a contract with the provincial government, where we deliver services on behalf of the provincial government on a regular basis.

We are an anomaly. We are actually fashioned after the Hong Kong Trade Development Council, and we have had quite a bit of success. I will speak a bit about that.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 16 février 2011

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 16 h 15, pour effectuer l'étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes.

Le sénateur A. Raynell Andreychuk (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare ouverte la séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international.

Le comité poursuit son étude spéciale sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes. Il s'agit de notre neuvième séance sur la question.

Cet après-midi, nous accueillons M. Jean-Michel Laurin, vice-président, Affaires mondiales, Manufacturiers et exportateurs du Canada; et M. Lionel LaBelle, président et PDG, Saskatchewan Trade and Export Partnership.

Bienvenue, messieurs, et merci d'avoir l'obligeance de nous faire part de vos conseils et de vos opinions dans le cadre de notre étude. Je sais que vous avez préparé des exposés et que vous connaissez bien les sénateurs et les parlementaires, qui souhaitent vous poser des questions.

Bienvenue. Je vous avouerai que nous avons discuté du STEP et de la Saskatchewan, et j'ai pensé que vous auriez votre mot à dire sur la question. Vous avez la parole, monsieur LaBelle.

Lionel LaBelle, président et PDG, Saskatchewan Trade and Export Partnership : Je vous remercie de me donner l'occasion de témoigner aujourd'hui. Je prendrai quelques minutes pour expliquer en quoi consiste le STEP et son mandat et vous donner quelques statistiques, après quoi je traiterai plus en profondeur de certains problèmes que nous éprouvons au Brésil. J'espère que ces renseignements vous seront utiles. D'après mon expérience, c'est au cours de la période de questions que les séances sont le plus profitables. Je ferai donc rapidement mon exposé et je m'en remettrai ensuite aux instructions de la présidente.

Le STEP est un organisme un peu inhabituel au Canada. Il n'a pas son pareil. La plupart des gouvernements provinciaux ont mis sur pied des organismes de promotion du commerce appelés organismes de développement économique et de commerce. En 1996, la province de la Saskatchewan a confié sa stratégie de développement économique à une entité sociale distincte du gouvernement, laquelle collabore avec l'ensemble du milieu de l'exportation. Le STEP est constitué de divers membres, qui n'ont jamais été aussi nombreux. Nous avons en outre conclu un contrat avec le gouvernement provincial afin d'offrir régulièrement des services en son nom.

Nous sommes un organisme particulier, calqué sur le Conseil de développement du commerce de Hong Kong, et nous avons récolté quelques belles réussites, dont je vais vous parler.

We are governed by an elected board of 15, 12 from the membership base and three government appointed representatives. The model is working well. It is 14 years. We are a catalyst. As opposed to a trade promotion organization, we are an organization that promotes and develops companies and facilitates transactions. We have a tremendous track record, of which we are proud.

Our membership is divided into two categories: regular and what we call associate members. A regular member is someone who can answer the acid test: If we deliver a trade lead to you, do you have a product or service that you can deliver?

Many of you may not know about our export capacity and what has happened in Saskatchewan in the last decade. Ten years ago, Saskatchewan's international exports were about \$10 billion. They peaked in 2008, when oil was \$150 per barrel and potash was \$1,000 per tonne, to \$31 billion. Exports slid back in 2009. We estimate that in 2010, our exports will be \$24 billion. Domestically across Canada, we will export an additional \$10.5 billion, so collectively \$34 billion. This is significant and makes Saskatchewan the largest exporter per capita of any province in Canada.

Our number one customer, of course, is the United States of America, where we traditionally do about 58 per cent to 65 per cent of our business. In relation to provinces like Ontario or Alberta, their numbers are in the 80s and 90s. We see incremental growth in the United States, but we also see exponential growth in many different markets of the world.

With reference to Brazil, in 2009, they were our fourteenth best customer. In 2010, we anticipate them to be our eighth best customer. We track 25 countries around the world, where we do in excess of \$100 million a year in business.

In terms of where we are as an exporter, we have a huge disadvantage from any other province in the country, which is lack of access to a seaport. This is a challenge for us. When we send a container of lentils to Bangladesh and we are 1,500 kilometres away from a port, it is a challenge. Logistics are a challenge for us, and yet we have a great deal of success in terms of what we accomplish.

I will give you a quick snapshot of our ranking in terms of our exports. Energy has traditionally been number one over the last 20 years. There was an anomaly in 2009, when food was the number one export. Traditionally, energy has been first, food second, potash third, uranium fourth and manufacturing fifth. Collectively, that is about 92 per cent of our exports.

L'organisme est dirigé par un conseil d'administration composé de 15 membres, dont 12 proviennent des entreprises membres et trois sont nommés par le gouvernement. Ce modèle fonctionne bien et fait office de catalyseur depuis 14 ans. Contrairement à un organisme de promotion du commerce, nous appuyons le développement des entreprises et facilitons les transactions. Nous avons à notre actif un nombre considérable de réalisations dont nous sommes fiers.

L'organisme compte deux catégories de membres : les membres ordinaires et ceux que nous qualifions de membres associés. Les premiers doivent satisfaire au critère décisif suivant : si nous leur communiquons des filons commerciaux, ont-ils un produit ou un service à offrir?

Bon nombre d'entre vous ne connaissez peut-être pas notre capacité d'exportation et les faits survenus en Saskatchewan au cours de la dernière décennie. Il y a 10 ans, les exportations internationales de la province totalisaient environ 10 milliards de dollars. Après avoir atteint un sommet à 31 milliards de dollars en 2008, quand le baril de pétrole se transigeait à 150 dollars et la potasse était à 1 000 dollars la tonne, les exportations ont commencé à diminuer en 2009. Nous estimons qu'en 2010, nos exportations seront de 24 milliards de dollars. Si on ajoute nos exportations nationales, qui s'élèveront à 10,5 milliards de dollars, nos exportations totaliseront 34 milliards de dollars. C'est un chiffre substantiel qui fait de la Saskatchewan la province qui affiche le taux d'exportations par habitant le plus élevé au Canada.

Nos plus importants clients sont, bien sûr, les États-Unis d'Amérique, qui achètent environ 58 à 65 p. 100 de nos exportations. Dans des provinces comme l'Ontario ou l'Alberta, ces chiffres atteignent 80 à 90 p. 100. Nous observons une croissance régulière de nos exportations non seulement vers les États-Unis, mais également une croissance exponentielle vers de nombreux marchés internationaux.

Le Brésil était, en 2009, notre 14^e marché d'exportation. Nous prévoyons qu'en 2010, il se classera au huitième rang. Nous tenons des statistiques sur 25 pays, où nous exportons plus de 100 millions de dollars en produits et services.

Pour ce qui est de notre position en tant qu'exportateur, nous sommes très désavantagés par rapport à d'autres provinces du pays, en ceci que nous n'avons pas accès à un port de mer. Voilà qui nous complique la tâche. Il est difficile, en effet, d'expédier un conteneur de lentilles au Bangladesh quand on se trouve à 1 500 kilomètres d'un port. Mais malgré les difficultés logistiques, nous réussissons fort bien dans nos activités.

Je vais vous donner un bref aperçu de nos exportations en ordre d'importance. L'énergie représente notre plus gros produit d'exportation depuis 20 ans, sauf en 2009, où ce sont les denrées alimentaires qui sont arrivées en tête de liste. Habituellement, l'énergie se classe en premier, suivie des denrées alimentaires, de la potasse, de l'uranium et des produits manufacturés. Ensemble, ces cinq produits constituent 92 p. 100 de nos exportations.

Our uranium numbers on the chart we provided are a little bit low, because double that number ends up in Ontario, to be reprocessed before it is shipped somewhere else around the world. Uranium shipped from Ontario is an Ontario export, not a Saskatchewan export.

Our exports are phenomenal in terms of size. I have provided a map of the world in terms of strategies and priorities. DFAIT has a number of different jurisdictions they are focused on, in eight or 10 different regions. We have highlighted four jurisdictions that are of high importance to the federal government, and then we have articulated the five that are important to Saskatchewan. Clearly, the U.S. is important, and then the India-Pakistan-Bangladesh corridor.

We are going to India in 10 days. We sell in India, Bangladesh and Sri Lanka. In 2010, we will sell \$1 billion of pulse crops; that is peas and lentils, those types of crops. Saskatchewan does more business in India than any other province in Canada, about 47 per cent. That is more than Ontario, Quebec, B.C. and Alberta combined. We see great opportunities in India. As an example, we have not yet sold our first pound of uranium, so we are keen on that.

The map also shows a circle around Brazil, which is obviously a target market for Canada, but it is not a target market for us. There are reasons for this, and I will speak to that.

First, the number one export from Saskatchewan to Brazil is potash. The number one export from Canada to Brazil is potash. We like that relationship. There is no question that we think this is an important relationship. In terms of Saskatchewan's exports to Brazil, potash comprises between 85 per cent and 90 per cent of our exports. We do poorly in a whole host of other products that we attempt to market in Brazil.

I did not mention in my opening remarks that STEP does approximately 40 to 45 international missions a year, where we bring STEP members into those marketplaces. We have been in the South American market many times. We have strong relationships in Chile, because of the mining sector, and in Peru, but we certainly struggle in Argentina and Brazil, and let me explain why.

In the manufacturing sector, the challenges are what we refer to as tariffs or taxes. If I were marketing a \$100,000 piece of agricultural equipment in Saskatchewan, that same product in Brazil would have to be sold for upwards of \$170,000. Through their tariff structure, — and I have provided a chart — Brazil has four levels of taxes that affect that product. That is very problematic for us. That is the first part.

The second part is that they really do not have the structure within the country of what we refer to as agents and distributors. Access to those individuals does not exist, because imports to their country and manufactured products are prohibitive from a pricing perspective. I am speaking specifically about agricultural manufacturing.

Les chiffres sur l'uranium semblent un peu bas dans le tableau que nous vous avons fourni, car le double de ces nombres est expédié en Ontario pour y être traité avant d'être exporté à l'étranger. L'uranium expédié de l'Ontario est considéré comme une exportation de l'Ontario et non de la Saskatchewan.

Nous exportons des quantités colossales de produits. Je vous ai remis une mappemonde illustrant nos stratégies et de nos priorités. Le MAECI met l'accent sur divers pays dans huit ou dix régions. Nous avons souligné quatre régions auxquelles le gouvernement fédéral accorde une grande importance, puis indiqué les cinq destinations importantes pour la Saskatchewan, dont font évidemment partie les États-Unis, puis le corridor Inde-Pakistan-Bangladesh.

Nous devons nous rendre en Inde dans 10 jours. Nous vendons des produits en Inde, au Bangladesh et au Sri Lanka. En 2010, nous y vendrons 1 milliard de dollars de légumineuses, comme des pois et des lentilles, et d'autres cultures de ce genre. La Saskatchewan est la province canadienne qui exporte le plus vers l'Inde, avec un chiffre d'environ 47 p. 100. C'est plus que l'Ontario, le Québec, la Colombie-Britannique et l'Alberta réunis. Nous entrevoyons d'excellents débouchés en Inde. Par exemple, nous n'y avons pas encore vendu notre première livre d'uranium. Nous fondons beaucoup d'espoir sur ces exportations.

On peut également voir que le Brésil est encerclé sur la carte. Ce pays est, de toute évidence, un marché cible pour le Canada, mais pas pour nous. Ce fait s'explique par plusieurs raisons, que je vais vous exposer.

Tout d'abord, le premier produit d'exportation vers le Brésil est la potasse, et ce, tant pour la Saskatchewan que pour le Canada. Ce lien commercial nous satisfait et nous tient certainement à cœur. La potasse constitue 85 à 90 p. 100 des exportations de la Saskatchewan vers le Brésil. Mais nous faisons piètre figure quand nous tentons d'y exporter une quantité d'autres produits.

Je n'ai pas indiqué, au début de mon exposé, que le STEP effectue environ 40 à 45 missions internationales par année afin d'emmener ses membres dans ces marchés. Nous nous sommes rendus plusieurs fois en Amérique du Sud. Nous entretenons d'excellentes relations avec le Chili, à cause du secteur minier, et le Pérou. Mais il en va tout autrement en Argentine et au Brésil, et j'aimerais vous expliquer pourquoi.

Dans le secteur manufacturier, le problème vient de ce que nous appelons des tarifs ou des taxes. Un appareil agricole qui se vend 100 000 dollars en Saskatchewan atteindra 170 000 dollars au Brésil. Conformément à sa structure tarifaire, dont j'ai fourni le tableau, le Brésil impose quatre niveaux de taxes sur les produits, ce qui nous pose un problème de taille. Et ce n'est que le début.

Il faut également composer avec l'absence d'un réseau d'agents et de distributeurs dans ce pays. Nous n'avons pas accès à ces intervenants en raison du prix prohibitif des importations et des produits manufacturés, surtout dans le domaine de la fabrication agricole.

Saskatchewan has global expertise in agricultural manufacturing. I have supplied a catalogue of some of the companies we have that sell products around the world, in Kazakhstan, Russia, Ukraine, Mongolia and northern China. We do a tremendous amount of business in those parts of the world. In many ways, Brazil provides a unique opportunity for us to sell some of our global products, which would be a wonderful opportunity to heighten their production capabilities.

We look to 1935, when Canada and the United States signed an agreement where they removed agricultural machinery and manufacturing, for the most part, into a free-trade position. In Saskatchewan, if you are a Brazilian manufacturer today, you can sell a piece of agricultural equipment with zero taxes — no PST, no GST. Zero taxes. That is true of anyone selling agricultural equipment in the Prairies, because of what happened in 1935. I mention this because the world will become short of food. I think Saskatchewan and indeed Canada can play a role to help improve agricultural capacity on a grand scale. I would drill down with Kazakhstan and other parts of world to show you how we are benefiting agriculture with the type of technology that we market.

I think there is an opportunity for Canada to take a strong stand with Brazil, to say, “You are hurting yourself by not allowing the newest and best technology into your country to improve production capabilities.”

Jean-Michel Laurin, Vice President, Global Business Policy, Canadian Manufacturers & Exporters: Thank you for inviting me to appear before the committee today on behalf of Canadian Manufacturers & Exporters to take part in your consultations on the development of Brazil’s economy and its implications for Canada.

Canadian Manufacturers & Exporters is Canada’s leading trade and industry association and the voice of manufacturing and global business in Canada. The association represents directly more than 10,000 leading companies nationwide. More than 85 per cent of our members are small- and medium-sized enterprises, representing every industrial sector and every export sector of the economy. As Canada’s leading business network, CME, through various initiatives, including the establishment of the Canadian Manufacturing Coalition, touches more than 100,000 companies across the country engaged in manufacturing, global business and service-related industries.

Manufacturing remains the single largest business sector in Canada. It is a \$534 billion business across Canada. Companies that make things account for 13 per cent of Canada’s total economic output. Manufacturers still employ over 1.7 million Canadians in highly productive and high-paying jobs. They pay one third of the taxes levied on Canadian businesses. Their contribution is essential for the wealth generation that sustains the standard of living of each and every Canadian.

La Saskatchewan est un expert international de la fabrication agricole. Je vous ai remis un catalogue où figurent certaines de nos entreprises qui vendent des produits aux quatre coins du monde, comme au Kazakhstan, en Russie, en Ukraine, en Mongolie et dans le Nord de la Chine. Nous y faisons des affaires d’or. À bien des égards, le Brésil nous offre une occasion unique de vendre certains de nos produits d’exportation, grâce auxquels il pourrait renforcer ses capacités de production.

En 1935, le Canada et les États-Unis ont conclu un accord de libre-échange visant une grande partie de l’équipement et la fabrication agricoles. À l’heure actuelle, un fabricant brésilien peut vendre du matériel agricole en Saskatchewan sans payer la moindre taxe : pas de taxe provinciale, pas de TPS, rien. En vertu de l’accord conclu en 1935, il en va de même pour quiconque vend du matériel agricole dans les Prairies. Si j’en parle, c’est qu’une pénurie alimentaire se dessine à l’horizon, et que je crois que la Saskatchewan et même le Canada peuvent contribuer à améliorer la capacité agricole à grande échelle. J’examinerais plus particulièrement la situation du Kazakhstan et d’autres régions du globe pour vous montrer comment le secteur agricole profite du type de technologie que nous vendons.

Je considère que le Canada a maintenant une occasion de faire preuve de fermeté à l’égard du Brésil et de lui faire comprendre qu’il se tire une balle dans le pied en n’autorisant pas l’importation de technologies de pointe pour améliorer ses capacités de production.

Jean-Michel Laurin, vice-président, Affaires mondiales, Manufacturiers et exportateurs du Canada : Je vous remercie de m’avoir invité à comparaître devant vous aujourd’hui au nom de Manufacturiers et exportateurs du Canada dans le cadre de vos consultations sur le développement économique du Brésil et de ses répercussions sur le Canada.

Manufacturiers et exportateurs du Canada est la principale association commerciale et industrielle du pays, où elle représente les intérêts des manufacturiers et des exportateurs. L’association représente directement plus de 10 000 entreprises canadiennes de pointe. Plus de 85 p. 100 de nos membres sont des petites et moyennes entreprises issues de tous les secteurs de l’industrie et des domaines d’exportation. Étant le plus grand réseau d’affaires du Canada, MEC met en œuvre un éventail d’initiatives, comme l’établissement de la Coalition des manufacturiers du Canada, et touche plus de 100 000 entreprises canadiennes qui se consacrent à la fabrication, au commerce international et aux industries des services.

Le domaine manufacturier demeure le premier secteur d’entreprises au Canada et cumule un chiffre d’affaires de 534 milliards de dollars. Les entreprises de fabrication représentent 13 p. 100 de l’activité économique totale du pays. Les manufacturiers emploient encore plus de 1,7 million de Canadiens dans des postes très productifs et bien rémunérés. Ils paient le tiers des impôts des entreprises. Leur contribution est essentielle à la création de richesse à l’origine de la qualité de vie de chaque citoyen canadien.

However, the business of manufacturing encompasses much more than those companies that make things. In fact, manufacturers consume close to one half of the resources grown and extracted in Canada's farming, fishing, forestry, mining, and oil and gas industries. Manufacturing accounts for one third of the output of Canada's utility sectors and consumes 30 per cent of the value delivered by business management, engineering, and technical expertise. In fact, every \$1 of value created by Canadian manufacturers generates \$3.25 in total economic activity.

Manufacturing is also a very export-intensive business and that is why we are here today. More than one half of Canada's industrial production is exported directly. Manufacturers also account for two thirds of Canada's exports. As a result, issues around manufacturing competitiveness in Canada are closely intertwined with our ability to compete and succeed in international markets.

It is increasingly critical for Canadian manufacturers to succeed globally. As manufacturers increasingly invest in innovation and become more agile, specialized and able to serve niche markets, the more they need to find new customers and business partners globally.

We also know that a growing share of our members is looking to take advantage of new opportunities in high-growth emerging markets. South America and Brazil specifically, are good examples of where there are tremendous opportunities for Canadian businesses and where we have been seeing growing trade and investment.

In fact, in 2010, South America was the region where Canadian exports grew the most. They grew by 29.2 per cent, to be precise. This compares with 11 per cent growth in the United States and 20 per cent growth in Western European markets.

Exports to Brazil actually grew by an impressive 67 per cent last year. Canada's exports to Brazil now total \$2.4 billion per year, with 0.6 per cent of Canada's exports going to Brazil. While that country accounts for slightly more than 3 per cent of the world's economy, we believe that there is still a lot of room for Canadian businesses to grow their presence in that market.

Currently, fertilizers, energy products such as jet engines and turbines, and pharmaceutical products such as vaccines and paper products together account for approximately two thirds of our exports to Brazil. As I said, we believe there is still a lot of room to grow our presence in that market in key sectors where there is a good complement, such as automotive parts, mining, forestry, farm and energy equipment, engineering services and aerospace, just to name a few key sectors. That being said, some significant trade restrictions remain for Canadian businesses to overcome if they are to succeed in this market.

Le secteur manufacturier ne se limite toutefois pas aux entreprises de fabrication. En fait, les manufacturiers consomment près de la moitié des ressources cultivées et exploitées dans les industries canadiennes de l'agriculture, de la pêche, de la foresterie, de l'extraction minière, du pétrole et du gaz. Ils consomment en outre le tiers de la production des services publics et se prévalent de 30 p. 100 des services de gestion des affaires, de génie et d'expertise technique. En fait, chaque dollar de la valeur créée par les manufacturiers canadiens produit 3,25 \$ en activité économique totale.

Les manufacturiers sont également de grands exportateurs, et c'est la raison de notre présence ici aujourd'hui. Plus de la moitié de la production industrielle du Canada est directement exportée. Les deux tiers des exportations canadiennes sont attribuables aux manufacturiers. Par conséquent, les questions entourant la compétitivité du secteur manufacturier du Canada sont intimement liées à notre capacité d'affronter la concurrence et de réussir sur les marchés internationaux.

Il est de plus en plus crucial que les manufacturiers canadiens réussissent sur la scène mondiale. Plus ils investissent dans l'innovation et gagnent en souplesse afin de se spécialiser et de servir des créneaux, plus ils doivent trouver de nouveaux clients et de nouveaux partenaires d'affaires internationaux.

Nous savons également qu'un nombre croissant de nos membres cherchent à tirer parti des nouveaux débouchés qui se font jour dans des marchés émergents à forte croissance. L'Amérique du Sud et le Brésil en particulier constituent de bons exemples de pays très prometteurs pour les entreprises canadiennes, où l'on observe une augmentation des échanges commerciaux et de l'investissement.

De fait, en 2010, l'Amérique du Sud est la région où les exportations du Canada ont le plus augmenté. On y a enregistré une croissance de 29,2 p. 100, comparativement à 11 p. 100 aux États-Unis et de 20 p. 100 dans les marchés de l'Europe de l'Ouest.

Les exportations canadiennes à destination du Brésil ont, de fait, bondi de 67 p. 100 l'an dernier. Elles totalisent maintenant 2,4 milliards de dollars par année et représentent 0,6 p. 100 des exportations du Canada. Même si ce pays ne représente qu'un peu plus de 3 p. 100 de l'économie mondiale, nous croyons que les entreprises canadiennes ont amplement d'occasions d'y prendre de l'expansion.

À l'heure actuelle, les engrais, les produits énergétiques, comme les moteurs à réaction et les turboréacteurs, les produits pharmaceutiques, comme les vaccins, et les produits de papier constituent environ les deux tiers de nos exportations vers le Brésil. Comme je l'ai indiqué, nous avons encore de belles occasions d'accroître notre présence dans ce marché, dans des domaines clés où nos secteurs se complètent bien, comme ceux des pièces d'automobile, de l'exploitation minière, de la foresterie, du matériel agricole et énergétique, des services d'ingénierie et de l'aérospatiale, pour n'en nommer que quelques-uns. Cela dit, les entreprises canadiennes doivent encore composer avec d'importantes restrictions commerciales si elles veulent réussir sur ce marché.

Import tariffs are at the top of the list. Tariffs range from 0 per cent to 35 per cent, with an average around 11.5 per cent; but the average bound tariff — which is the highest limit they are allowed to put under WTO rules — is at 31 per cent. Exporters to Brazil face also high uncertainty in relation to tariffs because the effective tariff rates can be increased closer to the bound rates, and we have seen some shifts in tariff rates in Brazil.

Brazil also has some exceptions granted under the Mercosur's common external tariff, which will expire at the end of this year. However, some items were removed from that list so that tariffs could be raised on some products — steel products are one example.

Brazil's tax system and customs procedures are very complex and increase the cost of goods exported to that market. The example Mr. LaBelle gave was a good one.

As another example, we recently had to help a member who wanted to transfer equipment from Canada to the Brazilian operations to shift some production over there to serve local demand. Brazilian customs required that the member obtain an import permit because Brazilian customs had assessed that similar technology could be sourced domestically. Mind you, that company was trying to create jobs in Brazil and transfer some of its production there, but it faced significant barriers to being able to shift some equipment, which normally should be a fairly standard operation.

One thing we have also noticed is a lot of Canadian companies, if they want to get into the Brazilian market, have to find good local partners. In some cases, they even have to invest in building operations in that country because of the significant barriers to exporting into that market.

Another issue I would like to raise with this committee is the issue of visas for business visitors coming here to Canada. This is an issue that our members have been facing not only in relation to Brazil, but in relation to many of the other emerging markets where we are trying to do more business.

Last year, CME and other five national associations issued a report entitled, *Facilitating Business Travel to Canada: Making Canada more Competitive*. The report outlines this issue and makes specific recommendations for Canada's government.

The movement of business visitors to and from Canada plays a vital role in our members' ability to forge relations on which future business expansion hinges in improving Canada's international trade performance. Business visitors would enter Canada for short periods of time, either to finalize sales, to familiarize themselves with Canadian goods and services, to receive management and other training related to the sale of machinery and equipment, or to participate in strategy meetings that impart essential information about business positions abroad. All of these are critical aspects of conducting business. Therefore, we need to better align our trade diversification objectives, which target rapidly growing countries like Brazil; but also our visa policies to ensure we can freely conduct business with nationals from these countries that require visas to come to

En tête de liste figurent les tarifs à l'importation, qui sont en moyenne de 11,5 p. 100, mais peuvent aller de 0 à 35 p. 100. Mais le droit de douane consolidé moyen — soit le taux le plus élevé autorisé par les règles de l'OMC — est de 31 p. 100. Les entreprises qui exportent vers le Brésil sont toujours très incertaines des taux tarifaires en vigueur, car ces derniers peuvent être augmentés jusqu'au taux consolidé, ce que le Brésil ne s'est pas privé de faire.

En outre, certaines exceptions s'appliquent au Brésil au chapitre du tarif extérieur commun du Mercosur, dont l'échéance arrive à la fin de l'année. Cependant, comme certains produits ont été retirés de la liste, le Brésil pourrait hausser les tarifs pour certains d'entre eux, comme l'acier.

Le Brésil applique un régime fiscal et des procédures douanières très complexes, qui font augmenter le prix des biens qui y sont importés. M. LaBelle a donné un bon exemple à ce sujet.

Je vous donnerai un autre exemple. Nous avons récemment dû aider un membre qui voulait envoyer du matériel du Canada au Brésil pour y transférer une partie de sa production afin de satisfaire la demande locale. Les services douaniers brésiliens ont exigé qu'il obtienne un permis d'importation, jugeant que le matériel en question pouvait être produit au Brésil. Cette entreprise, qui cherchait pourtant à créer des emplois dans ce pays en y transférant une partie de sa production, a eu énormément de difficultés à y faire entrer son matériel, une procédure courante en temps normal.

Nous avons également remarqué que les entreprises canadiennes qui veulent percer sur le marché brésilien doivent dénicher de bons partenaires sur place. Parfois, elles doivent même investir pour faire construire des installations en raison des énormes difficultés qu'elles éprouvent à exporter vers ce marché.

J'attire également votre attention sur le problème de l'obtention de visas pour les entrepreneurs étrangers qui viennent au Canada. Cette question pose des difficultés à nos membres, en ce qui concerne non seulement le Brésil, mais également de nombreux autres marchés émergents où nous essayons d'élargir nos activités.

L'an dernier, MEC et cinq autres associations nationales ont signé un rapport intitulé *Facilitating Business Travel to Canada : Making Canada more Competitive*, lequel fait état de cette situation et comprend des recommandations précises à l'intention du gouvernement du Canada.

Les déplacements transfrontaliers des entrepreneurs étrangers sont essentiels pour que nos membres puissent nouer des relations en vue de leur expansion commerciale future et améliorer ainsi le rendement du Canada en matière de commerce international. Les visiteurs commerciaux souhaitent effectuer de brefs séjours au Canada pour conclure des ventes, découvrir les biens et services canadiens, recevoir de la formation en gestion ou divers aspects relatifs à la vente de machinerie et de matériel, ou participer à des réunions stratégiques portant sur des renseignements essentiels sur les positions commerciales à l'étranger. Ce sont là toutes des facettes essentielles de la gestion d'entreprise. Nous devons donc mieux harmoniser nos objectifs de diversification des activités commerciales, qui ciblent des pays en fortes croissance comme le Brésil, mais également nos politiques en matière de visas pour

Canada. Being able to trade with emerging economies requires addressing the systemic problems in our treatment of business visitors from emerging economies, as we related in our report. I can table a copy of that report with the clerk following my presentation.

Our overriding challenge with this issue is that the Canadian system has become less responsive and more burdensome than visa processes in countries that are our main competitors. As a result, Canadian firms are losing out on opportunities in some of these high-growth markets.

I will not go into the types of problems in much detail. The report does a good job of outlining these issues and makes recommendations that I invite you to read. One of the recommendations is for the government to devise an expedited process for issuing visas to business travellers invited to Canada by trusted, low-risk Canadian businesses.

One way to accomplish this would be by expanding the Business Express Program to visa applicants from any country, as long as they are invited to Canada by a qualified Canadian company. We could also design a new program along the lines of the FAST program that applies at the Canada-U.S. land border, which is managed by CBSA here in Canada and does a good job in facilitating cross-border trade in that instance. We would welcome the committee's support on this issue and will be pleased to provide any additional information that may assist you.

These are just a few of the challenges that our members experience when doing business in Brazil. Some of the other challenges are internal in nature, such as finding the appropriate resources, identifying business opportunities, being able to find reliable foreign partners and also managing exchange rate issues. These are challenges that we are working with our members to overcome so that they can grow their businesses in international markets.

I will end my comments here, but I will be pleased to answer any questions you may have.

Senator Finley: Thank you very much for your fulsome presentation. Mr. Laurin, does your association represent huge operations like Bombardier down to one-man shops or do you represent smaller businesses?

Mr. Laurin: Our members are largely small and medium-sized manufacturers; 85 per cent of our members are small and medium-sized businesses, but we also have members that are large companies with multinational operations.

We do not disclose our members' list, but you could probably figure out which are the larger members. Usually, they are household names in Canada. However, there are many good success stories of smaller Canadian companies that most people

pouvoir faire des affaires librement avec les visiteurs étrangers qui ont besoin de ces documents pour venir au Canada. Pour pouvoir avoir des relations d'affaires avec les économies émergentes, il nous faut résoudre les problèmes systémiques auxquels se heurtent leurs ressortissants, comme nous le soulignons dans notre rapport. Je peux en remettre un exemplaire à la greffière après mon exposé.

Notre plus gros problème à cet égard, c'est que le système canadien de traitement des visas est devenu plus lent et plus lourd que celui de nos principaux concurrents commerciaux. C'est ainsi que des occasions échappent aux entreprises canadiennes dans certains de ces marchés à forte croissance.

Je n'analyserai pas en détail les divers types de problèmes, puisque le rapport fait le tour de la question et comprend des recommandations que je vous incite à lire. Nous y recommandons notamment au gouvernement d'instaurer un processus accéléré pour délivrer des visas aux voyageurs d'affaires invités au Canada par des entreprises canadiennes dignes de confiance et à faible risque.

Pour ce faire, on pourrait élargir le Business Express Program aux demandeurs de visas de tous pays, dans la mesure où ils sont invités au Canada par une entreprise canadienne admissible. Nous élaborerions également un nouveau programme inspiré de l'initiative EXPRES, qui s'applique à la frontière terrestre entre le Canada et les États-Unis. Relevant de l'Agence des services frontaliers du Canada de ce côté-ci de la frontière, ce programme facilite grandement les échanges commerciaux transfrontaliers. Nous aimerions que le comité nous appuie dans cette démarche et serons heureux de lui fournir des renseignements supplémentaires pour l'y aider.

Ce ne sont là que quelques-unes des difficultés que nos membres éprouvent sur le marché brésilien. Il existe d'autres problèmes de nature interne, lorsqu'il s'agit d'obtenir les ressources adéquates, de dénicher des occasions d'affaires, de trouver des partenaires étrangers fiables et de gérer les taux de change, par exemple. Nous aidons nos membres à surmonter ces difficultés pour qu'ils puissent élargir leurs activités sur les marchés internationaux.

C'est ici que je m'arrêterai, mais je serai ravi de répondre à vos questions.

Le sénateur Finley : Je vous remercie beaucoup d'avoir brossé un tableau aussi complet de la situation. Monsieur Laurin, votre association représente-t-elle tant les grandes entreprises comme Bombardier que les microentreprises, ou ne s'occupe-t-elle que des petites entreprises?

M. Laurin : Notre association est largement composée de petits et moyens manufacturiers; 85 p. 100 de nos membres sont de petites et moyennes entreprises. Nous comptons cependant quelques grandes entreprises et multinationales dans nos rangs.

Nous ne dévoilons pas la liste de nos membres, mais sans doute pouvez-vous deviner de quelles grandes entreprises il s'agit. Ce sont habituellement des noms bien connus au Canada. Toutefois, bon nombre de petites entreprises canadiennes dont on a pu

have never heard of but that have unique solutions they are able to sell internationally. Many are also from Saskatchewan, which both Mr. LaBelle and I have the pleasure to serve.

Senator Finley: Mr. LaBelle, you said there was not any other organization like yours in Canada.

Mr. Laurin, do you deal with the other provincial trade arms or is Saskatchewan the only one you deal with?

Mr. Laurin: No, CME serves members throughout Canada. We have offices in every province. We deal with provincial governments on a number of issues, including trade. We work with every province and the federal government in supporting the international diversification of businesses.

Senator Finley: I have not come across your organization. How does your association work? Do you have a resource group that deals with the exporters or the potential exporters? Do you have a network in Brazil?

Mr. Laurin: First, CME offers five services to our members. One is advocacy, which is why I am here today. We also provide networking opportunities to help our members meet other manufacturers in the area. We help manufacturers share best practices. One type of best practices we help companies share is the work they are doing internationally. Some companies have been able to grow specific markets and put in place successful strategies. We try to encourage them to tell everyone else what they have been able to do so that other companies that do not compete with them are able to learn from their experience.

We also provide business intelligence to our members. Market intelligence, which is one part of business intelligence, gives them more strategic information before they go into specific markets.

Specifically on Brazil, we connect our members with the resources that will assist them in their region. If they come to us with a specific problem, we refer them, for example, to the trade commissioner service in Brazil. If they come to us with customs issues, we will typically refer them to customs brokers that are partners of ours. If they come to us for strategic advice, we might provide that ourselves or in partnership with organizations like STEP and others throughout Canada.

We do have memorandums of understanding with foreign affiliates, foreign sister organizations. We have carried out a number of initiatives with Brazilian regional chambers. We have some contacts with similar employer associations in that market; in other words, member funded, member driven and closely connected with businesses.

entendu parler ont fort bien réussi grâce à des solutions uniques qu'elles peuvent vendre sur les marchés internationaux. Il y en a également beaucoup en Saskatchewan, que M. LaBelle et moi avons le plaisir de servir.

Le sénateur Finley : M. LaBelle, vous avez affirmé qu'il n'existe pas d'organisme semblable au vôtre au Canada.

Monsieur Laurin, travaillez-vous également avec le milieu des affaires d'autres provinces ou ne représentez-vous que les entreprises de la Saskatchewan?

M. Laurin : Non, MEC sert des membres de toutes les régions du pays. Nous disposons de bureaux dans toutes les provinces. Nous collaborons avec les gouvernements provinciaux dans divers dossiers, y compris le commerce. Nous travaillons avec les gouvernements provinciaux et fédéral pour favoriser la diversification des activités de nos entreprises sur la scène internationale.

Le sénateur Finley : Je n'ai jamais rencontré votre organisation. Comment fonctionne-t-elle? A-t-elle un groupe de soutien qui traite avec les exportateurs ou ceux qui souhaiteraient exporter? Avez-vous établi un réseau au Brésil?

M. Laurin : Sachez tout d'abord que MEC offre cinq services à ses membres. Nous défendons leurs intérêts, comme je le fais aujourd'hui. Nous leur offrons également des occasions de réseautage pour les aider à rencontrer d'autres fabricants dans la région. Nous favorisons également l'échange de pratiques exemplaires, notamment en aidant les entreprises à faire connaître ce qu'elles font sur les marchés internationaux. Certaines d'entre elles ont été capables de prendre de l'expansion dans des marchés précis et de mettre en œuvre de judicieuses stratégies. Nous essayons de les encourager à dire à tous ce qu'elles ont réussi à accomplir pour que les autres entreprises qui ne leur font pas concurrence puissent tirer parti de leur expérience.

Nous leurs communiquons également des renseignements commerciaux, comme des analyses de marchés, pour qu'elles disposent de meilleures informations stratégiques avant de s'aventurer dans certains marchés.

Au Brésil, plus particulièrement, nous mettons nos membres en contact avec des ressources locales qui pourront les aider. S'ils éprouvent des problèmes particuliers, nous les adressons, par exemple, au Service des délégués commerciaux du Brésil. S'ils ont des problèmes douaniers, nous les dirigeons habituellement vers un courtier en douane avec qui nous avons établi un partenariat. S'ils ont besoin de conseils stratégiques, nous leur fournissons ce service nous-mêmes ou en partenariat avec des organismes canadiens, dont STEP.

Nous avons conclu des protocoles d'entente avec des sociétés étrangères affiliées et des organisations sœurs étrangères. Nous avons amorcé plusieurs initiatives avec des Chambres de commerce régionales brésiliennes. Nous avons conclu des ententes avec des associations patronales semblables dans ce marché, autrement dit, des associations financées par leurs membres, axées sur leurs membres et très près des entreprises.

Senator Finley: In your presentation you mentioned the difficulty of finding suitable Brazilian partners. Is “partner” a code word for “agent”?

Mr. Laurin: It could be. Every situation is different, and that does not apply only to Brazil; it applies to nearly any market in the world that Canadian companies are trying to get into.

One key challenge, particularly in more geographically distant markets, is the need to find a good and reliable local partner. To find a suitable foreign partner, you have to invest a lot of time and resources. When a partner proves to be unreliable, it can delay your penetration of the market for an extended period of time, because you have to respect your original agreement. Our members are trying to overcome that key challenge.

The challenge is greater in markets where there are greater language challenges, greater time differences and greater geographic distances. However, we have seen countless members succeed in another market because they found the right partner for their business. It becomes a win-win situation because the local partner and the Canadian company are able to grow their businesses together.

Senator Finley: There is a corruption stigma in certain parts of the South America. Is Brazil in that category?

Mr. Laurin: We have not heard that concern. I am not saying it does not exist, but I have not heard of specific cases. Perhaps our members just do not come to us with those types of problems.

In business that is always something you have to be aware of, and there are stringent restrictions on what companies should not be doing. We certainly advise our members to ensure that they follow the letter of the law.

We are aware of the implications when dealing with corrupt business practices, especially for companies that are active in the U.S. The American legislation is clear on what you are not allowed to do, and there are strict penalties for companies that engage in such business practices.

Senator Finley: Mr. LaBelle, your sales export figures indicate a huge blip in 2008 and they seem to have self-corrected in 2009. Did you explain the reason for that?

Mr. LaBelle: That was caused by the price of oil going from \$140 to \$40 a barrel and the price of potash going from \$1,000 a tonne to zero.

Senator Finley: You have made pretty steady incremental growth.

Mr. LaBelle: To give you an example on the manufacturing side, our exports of manufactured products in 2008 went up about 25 per cent, which is an anomaly. That did not happen in the rest of Canada, and mostly because it followed agriculture, which stayed quite strong through the period. We expect our 2011 numbers to parallel our 2008 numbers.

Le sénateur Finley : Vous dites qu’il est difficile de trouver des partenaires brésiliens adéquats. Par « partenaires », vous entendez « agents »?

M. Laurin : Ça pourrait l’être. Chaque situation est différente, et c’est ainsi partout, pas seulement au Brésil. C’est le cas dans presque tous les marchés que les entreprises canadiennes tentent de percer.

Un des principaux obstacles, notamment lorsqu’il est question de marchés plus éloignés sur le plan géographique, c’est de trouver un partenaire local fiable. Il faut investir beaucoup de temps et de ressources pour en trouver un. Un partenaire qui n’est pas fiable peut retarder longtemps votre accès à un marché, car vous devez respecter votre engagement. Nos membres tentent de surmonter cet obstacle important.

C’est pire lorsque les marchés sont très éloignés sur le plan géographique, lorsqu’il y a des barrières linguistiques importantes et lorsque le décalage horaire est considérable. Cependant, un nombre incalculable de nos membres ont réussi à percer d’autres marchés, parce qu’ils se sont trouvé le bon partenaire local pour leur situation. Et tout le monde y gagne, car les deux parties peuvent prospérer ensemble.

Le sénateur Finley : Certaines régions de l’Amérique du Sud ont un problème de corruption. Est-ce le cas du Brésil?

M. Laurin : Nous n’avons pas eu vent d’un tel problème. Il y a peut-être de la corruption, mais nous n’avons pas entendu parler de cas particuliers. C’est peut-être simplement que nos membres ne nous les signalent pas.

Vous devez toujours être conscients de ce problème lorsque vous faites des affaires, et il y a certaines restrictions rigoureuses auxquelles les entreprises devraient se soumettre. Bien sûr, nous conseillons à nos membres de respecter la loi.

Nous sommes conscients des conséquences de traiter avec des entreprises corrompues, notamment pour des sociétés qui brassent des affaires aux États-Unis. Les lois américaines sont claires sur ce que les entreprises peuvent faire. Celles qui ne respectent pas la loi sont sévèrement sanctionnées.

Le sénateur Finley : Monsieur LaBelle, vos ventes à l’exportation ont considérablement augmenté en 2008, mais la situation semble s’être corrigée d’elle-même en 2009. Nous avez-vous expliqué pourquoi?

M. LaBelle : C’est en raison de la baisse du prix du pétrole, qui est passé de 140 \$ le baril à 40 \$ le baril, et du prix de la potasse, qui est passé de 1 000 \$ la tonne à zéro dollar la tonne.

Le sénateur Finley : Vous avez enregistré une croissance passablement graduelle.

M. LaBelle : Je vais vous donner un exemple. En 2008, nos exportations de produits manufacturiers ont augmenté d’environ 25 p. 100, ce qui n’est pas normal. La croissance économique au Canada n’a pas connu la même augmentation, principalement parce qu’elle a suivi celle du secteur agricole qui lui est resté fort tout au long de cette période. En 2011, nous prévoyons égaler nos chiffres de 2008.

Senator Finley: Have you been to Brazil as part of a marketing endeavour?

Mr. LaBelle: I have not, but my team has on many occasions.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Laurin, Mr. LaBelle, welcome. I am sure my colleagues are very happy to have you with us today.

As you have noticed, 2011 promises to be a little less difficult in terms of economy. In Canada, growth must be a priority. Though the economic crisis appears to be behind us, we should not celebrate our victory just yet. Early 2010 was especially difficult, but things picked up a little towards the end of the year. Jobs have been recovered, and company profits are back to their pre-crisis levels. Interest rates are low, and the real estate market is doing well.

To maintain their enviable position and continue to thrive, Canadian companies must remain competitive. They usually weather the storm if they succeed in distinguishing themselves by adequately addressing their clients' needs.

Mr. Laurin, you said that Canada's exports to Brazil total \$2.4 billion, which is a fairly significant sum. To do business in Brazil, people need solid local partnerships. How many Canadian manufacturers and exporters are currently doing business with Brazil or exporting to Brazil?

Mr. Laurin: That is a very good question. Unfortunately, I do not have an answer to it. I could try to find those figures, but there are probably some discrepancies between them and manufacturing sales in Brazil. Statistics Canada is conducting a few surveys on this. Some exporters would say that the number of manufacturers doing business with Brazil is estimated at a few hundred. However, that is just an estimate.

If you look at the data, you will notice that there are four or five product categories that account for the vast majority of our exports to Brazil.

In each of those categories, a few large companies are key players in the market. For instance, if we focus on Canadian exports such as energy products, or paper and forest products, we note that there are a handful of companies that account for a large percentage of exports toward those countries.

However, many small and medium-sized companies have solid innovation strategies that aim to provide their clients with much more complete solutions that involve product delivery. I know that many of our members export to Brazil, and they are not necessarily representatives of well-known companies.

Le sénateur Finley : Êtes-vous allé au Brésil dans le cadre d'une campagne de marketing?

M. LaBelle : Mon équipe, oui, à de nombreuses occasions. Mais pas moi.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Monsieur Laurin, monsieur LaBelle, soyez les bienvenus. Je suis certaine que mes collègues sont très heureux que vous comparaisiez devant notre comité aujourd'hui.

Comme vous avez pu le remarquer, l'année 2011 s'annonce un peu moins pénible du point de vue économique. Au Canada, la croissance doit être au rendez-vous. Bien que la crise économique semble être derrière nous, la bataille n'est pas tout à fait gagnée. Les premiers mois de 2010 ont été particulièrement difficiles, mais la fin de l'année a connu un répit. Les emplois perdus furent récupérés et les profits des entreprises sont de retour au niveau qu'ils étaient avant la crise économique. Les taux d'intérêt sont bas et le marché de l'immobilier va bien.

Pour maintenir leur place enviable et continuer de prospérer, les entreprises canadiennes doivent demeurer compétitives. Celles qui se tirent bien d'affaire sont celles qui réussissent à se démarquer en répondant adéquatement aux besoins de leur clientèle.

Monsieur Laurin, vous avez indiqué que les exportations vers le Brésil se chiffrent à 2,4 milliards de dollars, ce qui est tout de même un montant important. Pour faire des affaires au Brésil, il faut de bons partenaires locaux. Actuellement, combien de manufacturiers et exportateurs canadiens font des affaires avec le Brésil ou exportent au Brésil?

M. Laurin : C'est une très bonne question. Malheureusement, je n'ai pas de réponse. Je pourrais tenter de trouver ces données, mais il est probable qu'elles soient quelque peu décalées par rapport à la valeur des ventes manufacturières au Brésil. Statistique Canada mène certaines enquêtes à ce niveau. Certains exportateurs diraient que, vers le Brésil, on estime le nombre à quelques centaines. Toutefois, ce montant est approximatif.

Lorsque vous consultez les données, vous remarquez qu'il y a quatre ou cinq catégories de produits qui représentent la grande majorité de nos exportations vers le Brésil.

Dans chacune de ces catégories, il y a quelques grandes entreprises qui occupent une place importante dans le marché. Par exemple, si on examine l'équipement fabriqué au Canada tel les produits énergétiques, les produits du papier et de la foresterie, on voit qu'il y a quelques entreprises qui occupent une grande part des exportations vers ces pays.

Par contre, beaucoup de petites et moyennes entreprises ont des stratégies d'innovation bien positionnées qui visent à fournir des solutions beaucoup plus complètes à leurs clients et qui impliquent la livraison d'un produit. Je sais que plusieurs de nos membres exportent vers le Brésil et ils ne représentent pas nécessairement des entreprises connues.

Small companies do not necessarily lead the way, from a statistical standpoint, but there is nevertheless a growing number of companies selling their products directly in markets like Brazil. I would also say that there are many growth opportunities for companies that could go to Brazil because our solutions are usually in demand in that market. However, there are many trade restrictions involved in exporting to Brazil.

When we have asked our members to do business with Brazil in the sectors I mentioned, sectors we consider to have potential, interest has been shown. However, the restrictions are rather significant. Some businesses invest in Brazil because the domestic market is strong enough to make investing there worthwhile. However, many SMEs are lacking the means to invest abroad, so we prefer that they do it here, in Canada and that they invest in their operations.

I would say that trade restrictions prevent small companies from penetrating this market. That is the kind of problem a free-trade agreement or trade negotiations could possibly eliminate.

Senator Fortin-Duplessis: Could you tell us which provinces are home to the manufacturers or companies that want to export to Brazil?

Mr. Laurin: These data are available, but I do not have them on hand. I could send you the provincial data. My colleague may know about the situation in Saskatchewan.

Just by looking at the list of main products exported to Brazil, I get the feeling that there is solid balance among the provinces. The raw materials come as much from the west, as they do from Central and Eastern Canada.

If we take the pharmaceutical industry as an example, the exports mainly come from Quebec and Ontario. However, I think that there is a solid interprovincial balance in our trade with Brazil.

Senator Fortin-Duplessis: You think that Canada should try to conclude a free trade agreement with Brazil, right?

Mr. Laurin: We have not studied this specific issue with our members. The main thing would be to find a way to reduce trade restrictions, especially when it comes to Canada's exports to Brazil. Our association supports any agreements that would help Canadian companies access Brazilian markets.

We know that the government has recently invested a lot of effort into liberalizing our trade with some South American countries. That being said, we need a free trade agreement that would include other parties, but we must first determine to which markets Canadians and Brazilians want to have access.

Are open markets in Canada's best interest? I know that Brazilian companies have a lot less difficulty in accessing Canadian markets than the other way around. In other words, it is more complicated for a Canadian company to sell in Brazil.

Les petites entreprises ne se hissent pas nécessairement au sommet des statistiques, mais il y a tout de même un nombre grandissant d'entreprises qui vendent directement dans des marchés comme le Brésil. Je dirais aussi qu'il y a beaucoup d'opportunités de croissance pour les entreprises qui pourraient aller au Brésil parce que nos solutions seraient normalement en demande dans ce marché, mais il y a quand même beaucoup de barrières commerciales.

Lorsqu'on demande à nos membres de faire affaire au Brésil dans les domaines que j'ai mentionnés et dans lesquels on voit du potentiel, il y a de l'intérêt. Par contre, les barrières sont assez importantes. Certaines entreprises investissent au Brésil parce que le marché interne est assez important pour que cela vaille la peine pour elles d'investir, mais pour beaucoup de PME qui n'ont pas les moyens d'investir à l'étranger, on préfère qu'elles le fassent ici, au Canada, qu'elles investissent dans leurs opérations.

Je dirais les barrières commerciales empêchent les entreprises de petite taille de pénétrer ce marché et c'est le genre de problème qu'un accord de libre-échange ou de négociation commerciale pourraient éventuellement éliminer.

Le sénateur Fortin-Duplessis : Êtes-vous en mesure de nous dire de quelles provinces proviennent les manufacturiers ou les entreprises qui veulent exporter au Brésil?

M. Laurin : Ce sont des données qui sont disponibles mais que je n'ai pas avec moi. Je pourrai vous faire parvenir les données provinciales. Mon collègue est peut-être au courant de la position de la Saskatchewan.

Juste en examinant la liste des principaux produits que l'on exporte au Brésil, j'ai tendance à croire qu'il y a une bonne diversification entre les provinces. Les matières premières viennent tant de l'ouest, du centre que de l'est du pays.

Si on prend par exemple le domaine pharmaceutique, les exportations viennent principalement du Québec et de l'Ontario. Mais je crois qu'il y a une bonne diversification interprovinciale de nos échanges avec le Brésil.

Le sénateur Fortin-Duplessis : D'après vous, le Canada devrait-il chercher à conclure un accord de libre-échange avec le Brésil?

M. Laurin : Nous n'avons pas étudié directement la question avec nos membres. L'important est de trouver une façon de diminuer les entraves au commerce, en particulier aux exportations canadiennes vers le Brésil. Notre association soutient toute entente qui viendrait améliorer l'accès aux marchés brésiliens pour les entreprises canadiennes.

On sait que dernièrement le gouvernement a déployé des efforts assez importants pour libéraliser notre commerce avec certains pays d'Amérique du Sud. Cela dit, il faut un accord de libre-échange qui inclut d'autres parties, mais il faut d'abord savoir à quels marchés canadiens les Brésiliens veulent avoir accès.

Est-ce que c'est dans l'intérêt du Canada d'ouvrir les marchés? Je sais que les entreprises brésiliennes ont beaucoup moins de difficulté à avoir accès aux marchés canadiens que le contraire, c'est-à-dire que c'est plus compliqué pour une entreprise canadienne de vendre au Brésil.

When it comes to taxes and customs, there are certainly trade restrictions that we would love to do away with. However, I think there is a lot of work to be done before we can say that we are in favour of Canada beginning free trade negotiations with Brazil as soon as possible.

Senator Fortin-Duplessis: There is no doubt about that.

Mr. Laurin: However, we are certainly interested in this fast-growing market, which will be the centre of attention owing to the World Cup and the Olympic Games that will take place there. We are prepared to work with the government to find a way to eliminate certain trade restrictions our members in Brazil are facing.

[English]

Senator Downe: I am interested in the Saskatchewan Trade and Export Partnership, which you indicate is unique among the provinces. In your presentation, you discuss a public-private partnership. If it is not confidential, what percentage of your budget comes from the province through that agreement?

Mr. LaBelle: STEP International does significant work around the world. The chair is aware of our presence in the Ukraine, for instance. We were there for seven years, employed 60 people and had 16 offices. Depending on the year, it is a ratio between 60 to 40 and 70 to 30. The government contribution is the higher portion.

Senator Downe: I notice that the vast majority of the board is from industry. Out of 15 members, only three are from government.

Mr. LaBelle: That is correct.

Senator Downe: Are you and your senior staff hired by the association as opposed to the government?

Mr. LaBelle: We do not use the word "association," but yes, we are hired by the board of directors.

Senator Downe: What is the equivalent federal group you deal with?

Mr. LaBelle: We deal with DFAIT. We are the Saskatchewan representative when dealing with interprovincial, national and international issues.

Senator Downe: You are dealing with bureaucrats, not with similar associations.

Mr. LaBelle: Respectfully, we are unique in Canada. We are a bit of an anomaly. CME is familiar with what we do and how proactive we are in what we do. We are driven by industry. We have, as an example, 26 different deliverables that we mark every month as to our level of success. Our world is simple. We ask the question, "What did Saskatchewan sell today?" That is our focus and we have had a great deal of success.

Senator Downe: Saskatchewan has many initiatives in Canadian history. This may be another one that we want to copy.

Sur les plans fiscal et douanier il y a certainement des barrières au commerce qu'on aimerait bien voir éliminées, mais pour ce qui est de dire qu'on est en faveur avec l'idée que le Canada entame des négociations de libre-échange avec le Brésil demain matin, je pense qu'il y a beaucoup de travail à faire pour se rendre là.

Le sénateur Fortin Duplessis : Sûrement, oui.

M. Laurin : Par contre, nous sommes certainement intéressés par ce marché qui est en forte croissance et pour lequel on portera beaucoup d'attention avec la Coupe du monde et les Jeux olympiques qui auront lieu là-bas. Nous sommes prêts à travailler avec le gouvernement pour trouver une façon d'éliminer certaines barrières commerciales auxquelles font face nos membres qui sont là-bas.

[Traduction]

Le sénateur Downe : Je m'intéresse au Saskatchewan Trade and Export Partnership que vous qualifiez d'unique au pays. Vous parlez d'un partenariat public-privé. Si l'information n'est pas confidentielle, pourriez-vous nous dire quel pourcentage de votre budget vient de la province?

M. LaBelle : STEP International est actif partout dans le monde. Par exemple, nous avons été présents en Ukraine, comme vous le savez, madame la présidente, pendant sept ans avec 60 employés répartis dans 16 bureaux. D'une année à l'autre, le ratio varie entre 60/40 et 70/30, les 60 et 70 p. 100 représentant la contribution du gouvernement.

Le sénateur Downe : Je remarque que la grande majorité des membres du conseil d'administration viennent du secteur. Seulement trois des 15 membres viennent du gouvernement.

M. LaBelle : C'est exact.

Le sénateur Downe : Est-ce que les cadres supérieurs et vous avez été embauchés par l'association ou le gouvernement?

M. LaBelle : Nous n'utilisons pas le terme « association », mais oui, nous avons été embauchés par le conseil d'administration.

Le sénateur Downe : Avec quel organisme fédéral semblable au vôtre faites-vous affaire?

M. LaBelle : Nous travaillons avec le MAECI. Nous représentons la Saskatchewan sur les questions interprovinciales, nationales et internationales.

Le sénateur Downe : Vous faites affaire avec des bureaucrates et non avec des associations similaires à la vôtre.

M. LaBelle : Sauf votre respect, nous sommes uniques au Canada, une sorte d'anomalie. MEC connaît bien notre travail et sait à quel point nous sommes proactifs. Le secteur dicte nos actions. Par exemple, nous fixons 26 résultats différents à atteindre tous les mois. C'est ainsi que nous mesurons notre niveau de réussite. C'est simple : nous nous demandons : « Qu'a vendu la Saskatchewan aujourd'hui? », et la réponse dicte la suite des choses. Cette façon de procéder nous a très bien réussi.

Le sénateur Downe : La Saskatchewan a amorcé de nombreuses initiatives dans l'histoire du Canada. Celle-ci pourrait être un autre exemple à suivre.

My final question is about how difficult it is to do business in Brazil. The World Bank Group ranked Brazil at 129 in terms of ease of doing business, behind Mongolia and Kazakhstan.

What major problems do you have in Brazil and what if anything can the Canadian government do to facilitate better trade?

Mr. LaBelle: We have strong relationships, by the way, in Kazakhstan and strong relationships in Mongolia. We have been successful in what we have done in those countries. Brazil is a real anomaly for us.

When I speak of the tariffs, some are federal, and a number of them are state related. Many people do not understand that they are stacking. You may have a 5 per cent tariff, and, by the way, it is not on the imported cost of the product but the imported cost plus insurance plus freight plus storage. That tax is charged and then the new tax is charged on that gross amount so you have taxes upon taxes. As a Brazilian company, in many cases, you get that back as an investment tax credit, but, in the Saskatchewan example, we do not get that back. It is a real problem.

One of the issues we talked about is culture. We talked about the ability to access distributors and agents in Brazil. There is no real culture for that. Consequently, I would argue that the culture is not there because nobody could make any kind of revenue from it.

Saskatchewan, more than any jurisdiction in North America, is dependent on trade. We are free traders. We can compete. We understand our product, and we understand the efficiency of the product we sell.

As an irony, few Brazilian agricultural products are imported into Canada, because in most cases, they are one or two generations behind the product that we produce. We have a lot to offer Brazil; however, because of their tariff structure, we just cannot get in the front door.

Senator Downe: I see the five priority areas that you have identified. The percentage of business you are doing with Brazil has gone up, but not compared to others.

Mr. LaBelle: Mr. Laurin's numbers are right on the mark. There have been market improvements in Brazil, but mostly in potash, which has been variable, and energy, which has been variable. In terms of day-to-day stuff we sell, that really has not gone anywhere for the last five or six years.

Senator Downe: Basically, in a world of limited resources, you will focus on countries where you can get the maximum return and Brazil is pretty far down that list for you, is that correct?

Mr. LaBelle: I am fond of the RIC group of countries, Russia, India and China, not necessarily the BRIC group, Brazil, Russia, India and China. From our perspective, we think there is exponential growth in the other three markets and that is where we will focus.

Ma dernière question porte sur les difficultés à brasser des affaires au Brésil. Le Groupe de la Banque mondiale a classé le Brésil au 129^e rang, derrière la Mongolie et le Kazakhstan, en ce qui a trait à la facilité d'y faire des affaires.

Quels sont les principaux problèmes que vous éprouvez au Brésil et qu'est-ce que le gouvernement canadien peut faire pour faciliter le commerce entre les deux pays?

M. LaBelle : Soit dit en passant, nous avons de très bonnes relations avec le Kazakhstan et la Mongolie. Nous avons accompli de belles choses dans ces deux pays. Avec le Brésil, c'est différent.

Certains tarifs sont imposés par le fédéral, et plusieurs sont imposés par des États. De nombreuses personnes ne comprennent pas que les tarifs s'accumulent. Vous pouvez avoir un tarif de 5 cents à payer — en passant, le tarif s'applique sur le coût d'importation du produit, plus les frais d'assurance, de transport et d'entreposage. Ensuite, on ajoute la taxe, puis une nouvelle taxe sur le montant brut. Donc, vous devez payer des taxes sur des taxes. Dans bien des cas, les entreprises brésiliennes peuvent récupérer ces frais dans le cadre d'un crédit d'impôt à l'investissement, mais en Saskatchewan, les entreprises n'ont pas cette option. C'est un sérieux problème.

Un des problèmes dont nous avons parlé, c'est la culture. Nous avons parlé de la capacité d'avoir accès à des distributeurs et des agents au Brésil. Ce n'est presque pas possible. Par conséquent, je dirais que cette culture n'existe pas, parce que ce n'est pas payant.

La Saskatchewan dépend du commerce plus que tout autre territoire en Amérique du Nord. Nous sommes des libre-échangistes. Nous pouvons concurrencer. Nous comprenons notre produit et son rendement.

Ironiquement, le Canada importe peu de produits agricoles du Brésil, parce que, dans bien des cas, leurs produits sont une ou deux générations derrière les nôtres. Nous avons beaucoup à offrir au Brésil. Toutefois, en raison de leur structure tarifaire, nous ne pouvons pas percer leur marché.

Le sénateur Downe : Je vois les cinq secteurs prioritaires que vous avez définis. Vos échanges commerciaux avec le Brésil ont augmenté, mais pas autant que les autres.

M. LaBelle : Les chiffres avancés par M. Laurin sont exacts. Certains marchés brésiliens ont pris de l'expansion, principalement ceux de la potasse et de l'énergie, deux marchés qui varient. Nos ventes quotidiennes n'ont pas vraiment bougé au cours des cinq ou six dernières années.

Le sénateur Downe : Essentiellement, dans un monde aux ressources limitées, vous vous concentrerez sur les pays qui vous offrent le meilleur rendement et pour vous, le Brésil est bien loin sur cette liste, n'est-ce pas?

M. LaBelle : J'aime bien le groupe des pays du RIC, la Russie, l'Inde et la Chine, mais pas nécessairement de celui du BRIC, le Brésil, la Russie, l'Inde et la Chine. À notre avis, les trois autres pays connaissent une croissance exponentielle, et c'est là que nous concentrerons nos efforts.

Senator Di Nino: Mr. LaBelle, I came across your aggressive marketing in two countries; one is in Kazakhstan and the other is in India — specifically in Gujarat where, as you know, many fear to tread. I understand that Saskatchewan did very well, congratulations. I suggest that your reputation, at least in those two countries where I was exposed to discussions with government officials, is very high.

I will speak about some of the non-tariff problems that you may face in doing business in Brazil. Did you ever come across issues concerning genetically modified organism, GMOs, or issues such as food security et cetera? What are the other areas where we need to sharpen up or improve in doing business with a country like Brazil?

Mr. LaBelle: The GMO question is near and dear to me. Brazil is an anomaly because they have GMO in corn, soybeans and sugar cane; we understand they are looking at it in cotton, as well.

We just lost a significant amount of business with Brazil because we had some GMO flax end up in Europe, and we had the door slammed on us. That surprised us because they have a culture of understanding GMO, as we do. It is a bit of anomaly in terms of understanding how to break through that problem.

Senator Di Nino: Do we have advantages in areas like green farming, secure food products or processing, et cetera?

Mr. LaBelle: First, the quality of the product we ship based on Canadian Grains Council and our grading system is absolutely the best in the world. This is critically important to us when we are shipping our products around the world; we are proud of our grading system and the quality of our product. I could tell you lots of Kazakhstan stories about product.

From our perspective, the Brazilians have had a huge agricultural focus on sugar cane and soybeans. There are many opportunities for so many of the products we produce well, like cereal grains and pulse crops.

We have something in Saskatoon called the Crop Development Centre. You all have heard about pulses, but you might not know that in the last 10 years that organization has introduced 69 new varieties of pulse crops, all of which fit specific markets for specific windows. For example, one is a very small red lentil; we say “lentil” but there are multiple types of lentils. A small red lentil goes into the Bangladesh market; a large green lentil goes into the Indian market. We have created that; much like RIM creates a new BlackBerry, we have created a new product to go specifically into a market — one that is high in food value and high in nutritional value.

Le sénateur Di Nino : Monsieur LaBelle, j'ai pu voir des exemples de vos pratiques de commercialisation dynamiques dans deux pays, soit au Kazakhstan et en Inde, et particulièrement à Gujerat où, comme vous le savez, beaucoup craignent d'aller. Je crois comprendre que la Saskatchewan s'est très bien tirée d'affaire; toutes mes félicitations. Je suppose que vous jouissez d'une réputation très enviable, du moins dans les deux pays où j'ai participé à des discussions avec des représentants du gouvernement.

Je vais vous parler de difficultés non liées aux tarifs que vous pourriez rencontrer dans vos échanges commerciaux avec le Brésil. Avez-vous déjà eu des problèmes concernant des organismes génétiquement modifiés, les OGM, ou liés à la sécurité alimentaire, et cetera? Dans quels autres domaines devons-nous nous améliorer quand on traite avec un pays comme le Brésil?

M. LaBelle : La question des OGM me tient à coeur. Le Brésil est une exception, parce qu'il a des OGM dans le maïs, le soya et la canne à sucre. Nous croyons savoir qu'on y envisage de faire de même pour le coton.

Nous venons de perdre un important chiffre d'affaires avec le Brésil parce que du lin génétiquement modifié s'est retrouvé en Europe, et on nous a claqué la porte au nez. Nous avons été surpris parce que, comme nous, le Brésil connaît la nature des OGM. Comprendre comment nous sortir de cette situation est plutôt inhabituel.

Le sénateur Di Nino : Avons-nous un avantage dans des domaines comme l'agriculture verte, la sécurité ou la production de produits alimentaires sécuritaires, et cetera?

M. LaBelle : Premièrement, selon le Conseil des grains du Canada et notre système de classement, les produits que nous exportons sont de la plus haute qualité qui soit. Voilà une chose qui est très importante pour nous quand nous distribuons nos produits partout dans le monde. Nous sommes fiers de notre système de classement et de la qualité de nos produits. Je pourrais vous raconter bien des anecdotes sur les produits par rapport au Kazakhstan.

De notre point de vue, l'agriculture brésilienne est très centrée sur la canne à sucre et le soya. Les débouchés sont aussi nombreux pour beaucoup des produits que nous produisons, comme les céréales et les légumineuses.

À Saskatoon, nous avons un organisme qu'on appelle le Crop Development Centre. Vous avez tous entendu parler des légumineuses, mais vous ne savez peut-être pas qu'au cours des 10 dernières années, cet organisme a mis en marché 69 nouvelles variétés de légumineuses, qui répondent toutes aux besoins précis de marchés particuliers. Par exemple, l'un de ces produits est une très petite lentille rouge; nous disons « lentille », mais il en existe de nombreuses variétés. La petite lentille rouge est destinée au marché bangladais, tandis que la lentille verte de grande taille est réservée au marché indien. C'est nous qui les avons créées. Tout comme RIM crée un nouveau BlackBerry, nous avons créé un nouveau produit — à grande valeur en produits alimentaires et à haute valeur nutritive — pour un marché précis.

Going back to the Brazilians, we think we can offer them so much on the hi-tech end of the science of agriculture that we believe could be beneficial there.

Senator Di Nino: Mr. Laurin, you noted the difficulty in getting business visas for Brazilian businessmen coming to Canada. First, could you clarify that; and second, are you having problems from the other way as well?

Mr. Laurin: We have not heard from members in terms of difficulties getting visa applications processed to go to Brazil. One of the issues we have is that there is a lack of predictability in terms of the decisions. It is difficult to get an explanation in cases where a foreign business partner applies for a visa and has his application denied.

I do not know if you have ever seen the letters they send out, but they do not provide a lot of information. In many cases, we have heard from members that their business partners have been offended and say they do not want to deal with Canada anymore.

We have seen members who need visas to bring customers to Canada for training, for example. They say now we are training our customers in the U.S. because their system is more responsive.

In all fairness, we have had a chance to meet with Minister Kenney on this issue. He listened and I think he understands the issue. There is a willingness on their part to look at ways of improving the system, but we want to make sure you understand that this is a very important issue.

We have heard that there is a bit of a disconnect between our visa policy and our trade policy that makes it difficult for us to do business with countries where people require visas. We are not saying people do not need visas to come to Canada. It is has more to do with the process of delivering a visa to a foreign business visitor. We do not have a business visa for Canada. It is just a regular class for visitors, but some countries do have a business visa. That is something we should look at.

The Business Express Program is in place for India and Mexico. It is working tremendously well. We suggest having the same system for a Canadian company that needs to bring in people from around the world. Those companies are well-known names in Canada. They are willing to put up a bond, if needed, or do whatever it takes, but they want to be recognized as a low-risk company. If we allow these companies to pre-qualify and provide guarantees, it will allow Citizenship and Immigration Canada to focus a greater share of its resources on the higher risk travellers to whom we should be paying more attention.

Senator Di Nino: That is a useful answer and I am sure it will find its way into our report.

President Rousseff has been in power for a while now; have you seen any changes or is it steady as she goes?

Pour revenir aux Brésiliens, nous croyons que nous avons beaucoup à leur offrir sur le plan de la science agronomique de pointe, et qui, croyons nous, serait très utile.

Le sénateur Di Nino : Monsieur Laurin, vous avez parlé des problèmes liés à la délivrance des visas pour les gens d'affaires brésiliens qui viennent au Canada. Pourriez-vous, dans un premier temps, nous donner des précisions à ce sujet et, dans un deuxième temps, nous dire s'il y a aussi des problèmes dans l'autre sens?

M. Laurin : Nos membres ne nous ont pas parlé de difficultés liées aux demandes de visas pour aller au Brésil. Un de nos problèmes, c'est qu'il est difficile de prédire de quel côté penchera la décision. Obtenir une explication sur le rejet de la demande de visa d'un partenaire commercial étranger est difficile.

Je ne sais pas si vous avez déjà vu les lettres qu'on nous envoie, mais elles ne sont pas très détaillées. Dans beaucoup de cas, des membres nous ont dit que leurs partenaires commerciaux ont été offusqués et ont dit ne plus vouloir traiter avec le Canada.

Nous avons vu des membres qui ont besoin de visas pour faire venir des clients au Canada pour une formation et qui nous disent maintenant qu'ils offrent cette formation aux États-Unis parce que le système y est plus souple.

Pour être justes, nous avons eu l'occasion de rencontrer le ministre Kenney à ce sujet. Il a écouté et je pense qu'il comprend le problème. Le ministère est disposé à étudier les mesures à prendre pour améliorer le système, mais nous voulons nous assurer que vous savez que c'est une question très importante.

On nous a informés qu'entre notre politique de visas et notre politique commerciale, il y a une disparité qui nous complique la tâche lorsque nous voulons avoir des échanges commerciaux avec des pays dont les ressortissants doivent obtenir un visa. Nous ne disons pas que les gens n'ont pas besoin de visas pour venir au Canada. C'est davantage une remise en question du processus de délivrance des visas aux gens d'affaires de l'étranger. Au Canada, il n'y a pas de visas d'affaires. Il n'y a que la catégorie de visiteur ordinaire; certains pays ont des visas d'affaires. C'est une chose qui devrait être envisagée.

Pour l'Inde et le Mexique, il y a le Business Express Program, qui fonctionne remarquablement bien. Nous proposons la création d'un système similaire pour les entreprises canadiennes qui doivent accueillir des gens de partout dans le monde. Ce sont des entreprises bien connues au Canada. Elles sont prêtes à verser une caution, si nécessaire, ou à faire ce qu'il faut, mais elles veulent être reconnues comme des sociétés à faible risque. Si nous permettons à ces entreprises d'obtenir une qualification préalable et de fournir des garanties, cela permettra à Citoyenneté et Immigration Canada de consacrer une plus grande part de ses ressources aux voyageurs à haut risque auxquels nous devrions davantage porter attention.

Le sénateur Di Nino : C'est une réponse utile; je suis certain qu'elle se retrouvera dans notre rapport.

Dilma Rousseff, la présidente, est au pouvoir depuis un certain temps; avez-vous constaté des changements, ou est-ce la routine habituelle?

Mr. Laurin: I do not have anything specific to say but if I do hear something by the time you publish your report, I will provide that input to the committee.

Senator Di Nino: What is the perception of the Canada brand in Brazil from the standpoint of the experiences of your members?

Mr. Laurin: That is a good question. I would be pleased to consult our members that have operations in Brazil to get their input. I do not have anything specific to report. However, whenever we do consultations with members on international trade generally, that is often an issue that comes up.

Manufacturers and exporters are looking for Canada to do more to brand our country internationally. We want to position Canada as an innovative country that is developing new technologies. We are trying to ensure we have the right type of branding overseas. I know it is something manufacturers look for the government to do more on — to brand Canada in international markets.

As far as the perception of Brazilian business people to Canada, I have not heard any anecdotal evidence to say this is what they think of Canada. You might get different answers, depending on who you talk to, but I have not heard anything on that topic.

Mr. LaBelle: I would argue that their opinion is certainly not negative, but it is probably neutral at best. I do not think there are glowing reports of Canada, but I am not aware of any negative feedback.

[Translation]

Senator Robichaud: Mr. Laurin, your organization has many members. Do most of your members see Brazil as a good business opportunity? Do any of them view Brazil as competition?

Mr. Laurin: The short answer is that some of our members view Brazil as a business opportunity. Do the majority of our members think so? No. We are surveying our members. We have about 3,000 members in Canada. Thanks to various initiatives, we are reaching a much greater number of manufacturers.

More in-depth surveys we are conducting of our members or our network suggest that priority markets are still Canada and the United States. Most businesses are interested in other markets, but Brazil attracts only a minority of them. However, the number of businesses interested in Brazil is rising annually. Each year, our surveys indicate that a growing percentage of members are turning their attention to South America and especially Brazil. Trade data indicate that Brazil is one of the markets where Canadian exports are increasing the most rapidly.

Do some of our members see Brazil as more of a threat than an opportunity? This is no doubt the case for certain products. Brazil does have a fairly developed manufacturing industry. Their

M. Laurin : Je n'ai pas d'exemple précis, mais si j'entends parler de quelque chose avant que vous ne publiiez votre rapport, j'en informerai le comité.

Le sénateur Di Nino : Selon l'expérience de vos membres, comment la marque Canada est-elle perçue au Brésil?

M. Laurin : C'est une bonne question. C'est avec plaisir que je consulterai nos membres qui sont actifs au Brésil pour connaître leur avis. Je n'ai rien de précis à signaler. Cependant, c'est un sujet qui revient souvent dans les discussions que nous avons avec nos membres concernant le commerce international en général.

Les fabricants et les exportateurs veulent que le Canada en fasse plus pour notre image de marque sur la scène internationale. Nous voulons dépeindre le Canada comme un pays novateur qui développe de nouvelles technologies. Nous tentons de nous assurer qu'à l'étranger, le Canada jouit de l'image de marque qui convient. Je sais que les fabricants s'attendent à ce que le gouvernement en fasse plus pour développer l'image de marque du Canada sur le marché international.

Pour ce qui est de la perception que les gens d'affaires brésiliens ont du Canada, je n'ai pas entendu de témoignages me permettant de vous dire ce qu'ils pensent de nous. Vous pourriez obtenir une réponse différente, selon la personne à qui vous vous adressez, mais je n'ai rien entendu à ce sujet.

M. LaBelle : Je serais d'avis que leur opinion n'est certainement pas mauvaise, mais qu'au mieux, elle est neutre. Je ne crois pas qu'il y ait des avis élogieux à l'endroit du Canada, mais je ne suis pas au courant de commentaires négatifs.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Monsieur Laurin, votre organisme compte plusieurs membres. La majorité de vos membres voient-ils le Brésil comme une bonne occasion d'affaires? Certains voient-ils le Brésil comme une compétition?

M. Laurin : La réponse courte est la suivante : certains de nos membres voient le Brésil comme une occasion d'affaires. Est-ce la majorité de nos membres qui sont de cet avis? Non. Nous procédons à des enquêtes auprès de nos membres. On en compte environ 3 000 au Canada. Grâce à diverses initiatives on rejoint un nombre beaucoup plus important de manufacturiers.

Les enquêtes plus poussées que nous menons auprès de nos membres ou de notre réseau révèlent que les marchés prioritaires demeurent le Canada et les États-Unis. La majorité des entreprises sont intéressées par d'autres marchés, mais le Brésil n'en attire qu'une minorité. Toutefois, le nombre augmente d'une année à l'autre. À chaque année, nos enquêtes révèlent qu'une proportion de plus en plus grande de membres se tourne vers l'Amérique du Sud et plus particulièrement le Brésil. Les données sur le commerce le démontrent, le Brésil est un des marchés où les exportations canadiennes sont en plus forte croissance.

Est-ce que certains de nos membres voient le Brésil d'avantage comme une menace qu'une opportunité? Il ne fait aucun doute que c'est le cas pour certains produits. Le Brésil a une industrie

expertise in several industry sectors is in competition with Canada.

I do not have any data with me on Brazilian exports to Canada. However, in certain industries, such as aerospace, Brazil has solid capacities. In other areas, they have really developed their industry. The perfect examples are the automotive industry and the suppliers in that sector.

In certain areas, Brazilian and Canadian manufacturers complement each other. Brazil's forestry sector has developed tremendously over the last few. In other sectors, we could possibly be competing with Brazil. If our products are not in direct market competition, we are usually competing when it comes to attracting investments. Just look at the automotive or forest products sectors. In those industries, companies are free to invest around the world. Therefore, Canada must ensure that it is an attractive destination for investors in terms of the know-how and of the incentives provided to companies that set up in Canada.

Senator Robichaud: Mr. LaBelle, do you see Brazil as a competitor? The exported products are mainly related to energy, food and potash. Could Brazil become a serious competitor?

[English]

Mr. LaBelle: No. They are an agri-giant and so is Canada, and the bottom line is that the world is starving for more food. I do not see any issue for us in terms of capacity or ability to compete. Other parts of the world, such as Australia and Bangladesh, have had such tumultuous weather that I do not see them as competitors. I think we can complement them, frankly.

Senator Robichaud: Some witnesses have expressed concern that labour costs are quite a bit lower.

Mr. LaBelle: It is interesting you would say that. We try to define in-country strategies, and one that we follow a lot and are quite impressed with is Germany. They do not sell cheap products; they sell high-end products and do quite well.

Saskatchewan is focusing on high-end quality products that will compete on the world stage and deliver value. We are not about the cheapest product on the shelf but rather about the best quality product.

Senator De Bané: Mr. LaBelle, what is the approximate value of the food export in our country?

Mr. LaBelle: I do not know that.

Senator De Bané: What is it for the province of Saskatchewan?

manufacturière tout de même assez développée. Leur expertise dans plusieurs secteurs d'activités entre en concurrence avec le Canada.

Je n'ai pas les données avec moi sur les importations canadiennes à partir du Brésil. Toutefois, dans certains domaines, dont l'aérospatiale, le Brésil a de bonnes capacités. Dans d'autres domaines, ils ont vraiment développé leur industrie. On peut penser à l'industrie de l'automobile et aux fournisseurs dans ce secteur.

Dans certains domaines, les manufacturiers du Brésil et du Canada ont une complémentarité. Le Brésil s'est développé énormément, au cours des dernières décennies, dans le secteur forestier. Dans d'autres secteurs, il se peut que nous entrions en concurrence. Si nos produits ne se livrent pas directement concurrence sur le marché, il arrive que nous nous livrions concurrence pour ce qui est d'attirer les investissements. On peut penser au secteur de l'automobile ou aux produits forestiers. Dans ces secteurs, les entreprises ont le choix d'investir un peu partout dans le monde. Le Canada doit donc s'assurer qu'il constitue une destination attrayante pour les investisseurs tant au niveau du savoir-faire qu'au niveau des incitatifs offerts aux entreprises qui viennent s'établir chez nous.

Le sénateur Robichaud : Monsieur LaBelle, voyez-vous le Brésil comme un compétiteur? Les produits exportés sont reliés surtout aux secteurs de l'énergie, des denrées alimentaires et de la potasse. Le Brésil pourrait-il devenir un sérieux compétiteur?

[Traduction]

M. LaBelle : Non. Le Brésil, à l'instar du Canada, est un géant de l'agriculture. La nature du problème, c'est que le monde manque cruellement de nourriture. À mon avis, notre compétitivité ne pose pas problème. D'autres parties du monde, comme l'Australie ou le Bangladesh, ont connu un climat si turbulent que je ne les considère pas comme des concurrents. Honnêtement, je pense que nous pouvons leur être complémentaires.

Le sénateur Robichaud : Certains témoins se sont dits préoccupés par le fait que le coût de la main-d'oeuvre est passablement moins élevé.

M. LaBelle : C'est intéressant que vous disiez cela. Nous essayons d'élaborer des stratégies locales; un exemple que nous suivons de près et qui nous impressionne est l'Allemagne. Elle ne vend pas de produits bas de gamme, mais haut de gamme, et elle obtient d'assez bons résultats.

La Saskatchewan se concentre sur les produits haut de gamme qui seront concurrentiels sur la scène internationale et qui sont profitables. Ce que nous voulons, ce n'est pas de vendre le produit le moins cher, mais le produit de la plus haute qualité.

Le sénateur De Bané : Monsieur LaBelle, quelle est la valeur approximative des exportations alimentaires canadiennes?

M. LaBelle : Je ne le sais pas.

Le sénateur De Bané : Qu'en est-il de la Saskatchewan?

Mr. LaBelle: I know that. When we talk about food, we talk about anything that comes from the land or has a heartbeat. We export between \$7 billion and \$9 billion annually.

Senator De Bané: What will that number be in 20 years?

Mr. LaBelle: I have a 30-year background in the agricultural industry, so I am close to it. I am familiar with where production levels were in 1965 and where they are today.

It is easy to suggest that Saskatchewan could see a doubling of our capacity within the decade, and there are many reasons for that suggestion. One is increased prices, but a large reason will be some of the new varieties of grains that have increased yield capacity. I am confident in saying that.

Senator De Bané: There is a strong possibility that Saskatchewan can double its exports in the next 10 years?

Mr. LaBelle: Are you asking about food or all exports? The answer to both of those questions is yes. Whether we can hit \$60 billion worth of exports in 10 years is another debate for another Senate committee. It is a logistical issue.

You have heard of the potash growth in Saskatchewan. We will triple our capacity within the next five years. We are very fearful that our railway system will not serve us well. That would be the pinch point; not customers, price or volume. The problem will be the logistics of getting our product to port.

Senator De Bané: What transportation modes are needed?

Mr. LaBelle: About one third of our exports leave the province via pipeline. The other two thirds leave by rail or truck, the vast majority going by rail. Any international product leaves by rail. For instance, lentils are shipped in 20-foot containers because of their weight. It is almost impossible to get 20-foot containers in Saskatchewan. Potash is a bulk product that is loaded at one end and unloaded at the other and is simple to ship. However, there are 27 varieties and grades of lentils, and getting one container into the port of Chittagong in Bangladesh is a challenge; getting 40,000 in is a bigger challenge.

Senator De Bané: I heard a comment many years ago from a Canadian minister of industry. He said that it was a blessing that our neighbour has the richest market in the world. He said that when there is a recession in the United States, the federal government sends Canadian companies to distant markets where they fill their order books with new orders. Then, seven or eight months after they come back to Canada, the market picks up in the United States and they regret having gone because it is a lot easier to work with someone who has the same commercial law and the same way of doing business, and they forget about those distant markets.

M. LaBelle : Je le sais. Quand on parle d'aliments, on parle de n'importe quoi qui vient de la terre ou dont le cœur bat. Nos exportations s'élèvent entre 7 et 9 milliards de dollars par année.

Le sénateur De Bané : Dans 20 ans, ce chiffre sera de combien?

M. LaBelle : J'ai 30 ans d'expérience dans l'industrie de l'agriculture; donc, je la connais bien. Je sais à quel niveau était la production en 1965 et à quel niveau elle est aujourd'hui.

On peut facilement supposer que la capacité de la Saskatchewan devrait doubler dans les 10 prochaines années, et il y a beaucoup de raisons à cela. L'une est la hausse des prix, mais un des facteurs importants sera que certaines des nouvelles variétés offriront un meilleur rendement. Je n'ai pas peur de l'affirmer.

Le sénateur De Bané : Il y a de fortes chances que la Saskatchewan puisse doubler ses exportations dans les 10 prochaines années?

M. LaBelle : Parlez-vous des aliments ou des exportations globales? La réponse à ces deux questions est oui. Quant à savoir si nous pouvons atteindre le chiffre de 60 milliards de dollars en exportations dans 10 ans est une autre question qui concerne un autre comité sénatorial. C'est une question de logistique.

Vous avez entendu parler de la croissance de la potasse en Saskatchewan. Nous allons tripler notre capacité d'ici cinq ans. Nous craignons que notre réseau ferroviaire ne suffise pas à la tâche. C'est cela qui nous arrêtera; pas les clients, les prix ou le volume. Le problème, ce sera la logistique pour faire parvenir notre produit jusqu'au port.

Le sénateur De Bané : Quels moyens de transport sont nécessaires?

M. LaBelle : Environ le tiers de nos exportations est expédié hors de la province par pipeline. Les deux autres tiers, par rail ou par camion; la majeure partie est transportée par rail, notamment tout produit destiné au marché international. Par exemple, en raison de leur poids, les lentilles sont transportées dans des conteneurs de 20 pieds. Il est presque impossible de faire venir des conteneurs de cette taille en Saskatchewan. La potasse est un produit en vrac dont le chargement se fait à un bout, qui est déchargé à l'autre et qui est simple à expédier. Cependant, il y a 27 variétés et catégories de lentilles. Réussir à faire entrer un conteneur dans le port de Chittagong, au Bangladesh, est difficile. En faire entrer 40 000 l'est encore plus.

Le sénateur De Bané : Il y a de nombreuses années, j'ai entendu un commentaire d'un ministre de l'Industrie canadien. Il a dit que le fait que notre voisin ait le marché le plus riche du monde est une bénédiction. Il a dit que lorsqu'il y a une récession aux États-Unis, le gouvernement fédéral envoie les entreprises canadiennes dans des marchés éloignés, où elles remplissent leurs carnets de commandes. Ensuite, sept ou huit mois après leur retour au Canada, le marché américain reprend de la vigueur, et les entreprises canadiennes regrettent d'être parties parce qu'il est beaucoup plus facile de travailler avec quelqu'un qui a les mêmes lois et pratiques commerciales, et elles oublient les marchés éloignés.

Your numbers show that most of our exports go to one country, which is the richest.

Mr. LaBelle: There is a caveat to that. Of our 10 provinces, British Columbia is the least dependent on the American market at about 55 per cent. Saskatchewan is about 60 per cent and everyone else is 70 per cent and above. We have clearly articulated that we love the American market. The nature of business is that it goes up and down. The reality is that we see U.S. growth as incremental growth. We see our real opportunities in international markets.

For instance, Canada sold nothing in Kazakhstan 20 years ago. Saskatchewan is doing an interesting volume of business there today. They had drought there last year, but we are doing some exciting things with Kazakhstan. We are focused on the international markets. India is a prime example of what we are doing. That a small province like Saskatchewan is doing 47 per cent of Canada's business in India is quite profound.

You are right that we refer to the United States as the low hanging fruit. It has a common culture, language, and common law, but the reality for us is that it is not our future. Our future has to be catching the train called emerging markets, where a growing middle class wants to buy better and more productive products, services and food. Saskatchewan has what the world wants.

Senator De Bané: I am a senator from the Province of Quebec. I very much admire the hard-working farmers in Saskatchewan.

Mr. LaBelle: Thank you.

Senator D. Smith: This is more of question born of curiosity than one that is crucial to the big picture. Great food is important, but you need to wash it down. It occurs to me that, over the years, I have enjoyed some fine wine from Chile, some quite good wine from Argentina, even some from Uruguay once or twice, but offhand I cannot recall having any wine from Brazil. Is their wine industry strong? Is it at a level suitable for export? We might have to have a sampling at some point.

Mr. Laurin: I do not know, but if you think the committee could do a fact-finding mission, I would be pleased to join you.

Mr. LaBelle: I am a lover of great wine. I would tell you that the industry in Chile is remarkable, but I do not know of the Brazilian wine industry.

Senator Raine: Mr. Laurin, your association deals with goods and services. Do you have a strategy around the services that were developed in the lead up to and the good performances at the 2010 Winter Olympic and Paralympic Games? Brazil will soon host the Olympic Games and the World Cup. I wonder if you are selling those services. Is there a market for such services? I was

Vos chiffres indiquent que la majorité de nos exportations vont dans un seul pays, le plus riche.

M. LaBelle : Il faut faire attention : des 10 provinces, la Colombie-Britannique est celle qui dépend le moins du marché américain, avec environ 55 p. 100. La Saskatchewan est à peu près à 60 p. 100 et toutes les autres sont à 70 p. 100 ou plus. Nous avons clairement indiqué que nous aimons le marché américain. Par nature, le commerce fluctue. La réalité, c'est que nous considérons la croissance liée au marché américain comme une croissance marginale. À notre avis, nos véritables occasions d'affaires se trouvent sur les marchés internationaux.

Par exemple, il y a 20 ans, le Canada ne vendait rien au Kazakhstan. Aujourd'hui, la Saskatchewan y a un chiffre d'affaires plutôt intéressant. L'an dernier, ce pays a connu la sécheresse, mais nous réalisons des choses prometteuses avec le Kazakhstan. Nous sommes concentrés sur les marchés internationaux. L'Inde est un exemple parfait de ce que nous faisons. Qu'une petite province comme la Saskatchewan réalise 47 p. 100 du chiffre d'affaires du Canada en Inde est assez remarquable.

Vous avez raison quand vous dites que nous parlons des États-Unis comme d'un fruit mûr prêt à cueillir. Il y avait une culture et une langue communes et le droit commun, mais pour nous, la réalité, c'est que notre avenir n'est pas là. Notre avenir, c'est de monter dans un train qui s'appelle les marchés émergents, où l'on trouve un groupe de gens de classe moyenne en croissance désireuse d'acheter des produits, des services et des aliments de meilleure qualité et plus productifs. La Saskatchewan a ce que le monde veut.

Le sénateur De Bané : Je suis un sénateur du Québec. J'admire le travail des fermiers travaillants de la Saskatchewan.

M. LaBelle : Merci.

Le sénateur D. Smith : Ma question ne vise qu'à satisfaire ma curiosité; elle n'est pas essentielle au portrait d'ensemble. Avoir de bons aliments, c'est important, mais il faut les faire descendre. Il me vient à l'idée qu'au fil des ans, j'ai savouré de bons vins du Chili, du vin plutôt bon d'Argentine et même, une fois ou deux, de l'Uruguay, mais de mémoire, je ne me souviens pas d'avoir bu du vin du Brésil. Son industrie vinicole est-elle forte? Atteint-elle un niveau suffisant pour en permettre l'exportation? À un moment ou à un autre, nous devons faire une dégustation.

M. Laurin : Je ne sais pas, mais si vous pensez que le comité devrait aller en mission d'information, je serais heureux de vous accompagner.

M. LaBelle : Je suis un amateur de grands vins. Je vous dirais que l'industrie du Chili est remarquable, mais je ne sais rien de l'industrie vinicole brésilienne.

Le sénateur Raine : Monsieur Laurin, votre association œuvre dans le domaine des produits et services. En prévision des Jeux olympiques d'hiver de 2010 et des jeux paralympiques, compte tenu des très bons résultats obtenus, avez-vous mis au point une stratégie en matière de services? Le Brésil sera bientôt l'hôte des Jeux olympiques et de la Coupe du monde. Je me demande si vous

excited to find that the last World Cup was played on turf from Manitoba, and I wonder if there is a market for the turf to be developed for the World Cup in Brazil.

Mr. Laurin: These are very good questions. Yes, we do have members that are service exporters; not all of our members are manufacturers. There are many opportunities around the infrastructure work at the World Cup and the Olympic Games. We have been working with our members, trying to connect them with opportunities in Russia, the host country for the next Winter Olympics. They have a need for some of the Canadian capabilities that were developed around the games in Vancouver. We have members looking at opportunities in Brazil.

In terms of CME, we are still trying to see what capabilities the Brazilians need that we might be able to supply. We are interested in that opportunity. As far as being able to supply turf from Manitoba, I do not have any knowledge of that, but that might be an opportunity worth pursuing for those who are in that business.

Senator Finley: Sometimes, as we investigate or do research on foreign markets in other countries, we occasionally learn things about our own country as well. I am extremely impressed by the business model that STEP has followed. Are you aware of any other province that has perhaps looked or talked about this model? Would it be easily transferable to other provinces?

Mr. LaBelle: We have given our full business model to four separate provinces from the East Coast through Central Canada. My background is in business and not bureaucracy, so I may look at it differently. There is a pushback in the bureaucracy that somehow they are giving up some kind of control. We are surprised that in at least three examples they have not moved in the STEP direction, because we are quite successful in what we do. Different national organizations are familiar with STEP because of our bold strategy. To answer your question, many have looked at it, but no one has done it.

Senator Finley: That is too bad. I think it has a lot of merit, and I would like to investigate that issue further.

I know you do not discuss the names of your association, Mr. Laurin, but could you make a selection of four or five that have been successful in different ways in dealing in Brazil, and ask them if they would be willing to speak with us? Four or five companies of different sizes, would be ideal.

I strongly believe in dealing with the people who are actually on the front line. That is not a pejorative remark about associations. I would like to hear about their business model, their problems, what solutions they sought, the difficulties they overcame, and the kind of market opportunities they see. I am not asking for the names. I am asking you to approach them.

Mr. Laurin: I am pleased to make that commitment. As I said, we do have a number of members that have operations or do extensive business in Brazil, so we will make sure we will follow

vendez ces services. Y a-t-il un marché? J'ai été heureux d'apprendre que la dernière Coupe du monde a été disputée sur du gazon du Manitoba, et je me demande s'il y a un marché pour le gazon qui sera produit pour la Coupe du monde du Brésil.

M. Laurin : Ce sont de bonnes questions. Oui, certains de nos membres exportent des services; nos membres ne sont pas tous des fabricants. Il y a tellement d'occasions d'affaires liées aux infrastructures de la Coupe du monde et des Jeux olympiques. Nous avons travaillé avec nos membres pour essayer d'obtenir des contrats en Russie, qui sera l'hôte des prochains Jeux olympiques d'hiver. L'expertise créée pour les jeux de Vancouver est en demande. Certains de nos membres se penchent sur les occasions d'affaires au Brésil.

Relativement à notre organisme, nous essayons toujours de savoir quels sont les besoins des Brésiliens auxquels nous serions en mesure de satisfaire. C'est une occasion qui nous intéresse. Quant à la question de fournir du gazon du Manitoba, je ne suis pas au courant de ce qu'il en est, mais cela pourrait être une occasion à saisir pour ceux qui sont dans ce domaine.

Le sénateur Finley : Parfois, dans le cadre de nos enquêtes ou de nos recherches sur les marchés étrangers, nous apprenons aussi des choses sur notre propre pays. Je suis très impressionné par le modèle de fonctionnement utilisé par STEP. Savez-vous si d'autres provinces ont étudié ce modèle ou en ont parlé? Pourrait-il être facilement adapté à une autre province?

M. LaBelle : Nous avons fourni notre modèle de fonctionnement à quatre provinces, de la côte Est jusqu'au centre du Canada. Mon domaine, c'est le commerce, pas l'administration; donc, je pourrais avoir un point de vue différent. Il y a une certaine réticence chez les fonctionnaires, qui ont l'impression de perdre le contrôle, en quelque sorte. Dans au moins trois cas, ils ont choisi de ne pas adopter notre modèle, ce qui nous a surpris, parce que nous réussissons bien dans notre domaine. Notre stratégie audacieuse nous a fait connaître de différents organismes nationaux. Pour répondre à votre question, beaucoup ont examiné notre modèle, mais aucun ne l'a adopté.

Le sénateur Finley : C'est dommage. Je pense qu'il a beaucoup de qualités, et j'aimerais regarder la question de plus près.

Monsieur Laurin, je sais que vous ne parlez pas de membres précis de votre organisme, mais pourriez-vous en choisir quatre ou cinq qui ont connu du succès, de différentes façons, dans leurs échanges avec le Brésil et leur demander s'ils voudraient venir témoigner? Quatre ou cinq entreprises de tailles différentes, ce serait l'idéal.

Je crois fermement qu'il faut s'entretenir avec les personnes qui sont véritablement sur le terrain. Ce n'est pas un commentaire péjoratif sur les associations. J'aimerais en savoir davantage sur leur modèle d'entreprise, leurs problèmes, les solutions envisagées, les obstacles qui ont été surmontés et le genre d'occasions qui existent sur les marchés. Je ne veux pas connaître les noms. Je vous demande simplement de tâter le terrain.

M. Laurin : Avec plaisir. Comme je l'ai dit, certains de nos membres exploitent des entreprises au Brésil ou y ont d'importants intérêts commerciaux. Soyez donc assurés que nous ferons un suivi

up with them and with you as well. It would be great to hear first-hand experience from companies that are spending a good deal of time and resources doing business in that market. I will be happy to do it.

Senator Finley: I believe there are 17,000 Brazilian students in Canada. Is that the number?

The Chair: It sounds high.

Senator Finley: The number one destination for Brazilian students going abroad is Canada. Do you have any idea why students choose Canada as their first choice? Do you have an anecdotal or statistical response?

Mr. Laurin: I have no idea, but that might be a good reason to invite their association of universities and colleges to testify. I think you might be on to something there. The Canadian Bureau for International Education might be helpful there as well.

The Chair: They are on our list. We will research that figure.

Senator Downe: I want to follow up on your infrastructure. Do you ship through Vancouver, Churchill or through the States?

Mr. LaBelle: The capacity does not go through Churchill. If you are sending pulses and lentils to North Africa or India, you send them out of Montreal. If you are sending product to China, Southeast Asia or Malaysia, you send it out of Vancouver. That is the likely scenario for those two ports. It is 1,380 kilometres one-way and 3,000 kilometres the other.

Senator Downe: Do you ship anything through the United States other than what you sell there?

Mr. LaBelle: We had an opportunity to do a significant volume of business in central Africa, and could not find shipping times out of Canada. We worked with the Port of Houston to figure out how to get product there, but it did not work. The cost was too prohibitive.

Senator Downe: Tell me about these containers you need. There is obviously a lack of competition if you cannot get what you want.

Mr. LaBelle: It is complex. I do not want to bore you with it, but somewhere between Vancouver, Prince Rupert and Chicago, something like 10,000 empty containers pass by us each month. They do not stop because of time and logistics.

Saskatchewan is in the middle of a multi-billion dollar global transportation hub next to Regina. We have relocated CP out of the city, where we are building large capacity in order to get containers to come to a spot to be emptied and where we can have access to them. Saskatchewan is focussing on that long-term strategy. The first building opened about 10 days ago; it is a 1 million-square-foot building, so you can get a sense that this is a pretty serious commitment.

auprès d'eux et que nous vous tiendrons informés. Ce serait fantastique d'entendre parler des expériences concrètes de la part d'entreprises qui consacrent beaucoup de temps et de ressources à ce marché. Je serai heureux de m'en occuper.

Le sénateur Finley : Je crois qu'il y a 17 000 étudiants brésiliens au Canada. Est-ce le bon chiffre?

Le président : Cela semble élevé.

Le sénateur Finley : Le Canada est la destination de choix pour les étudiants brésiliens qui étudient à l'étranger. Savez-vous pourquoi les étudiants font du Canada leur premier choix? Avez-vous des témoignages ou des statistiques?

M. Laurin : Je n'en sais rien, mais cela pourrait être un bon prétexte pour inviter leurs associations universitaires et collégiales à témoigner. Je pense que vous avez là un bon filon. Le Bureau canadien de l'éducation internationale pourrait aussi vous aider.

Le président : Il figure sur notre liste. Nous allons faire des recherches pour connaître ce chiffre.

Le sénateur Downe : Je voudrais vous parler de vos infrastructures. L'expédition se fait-elle par Vancouver, Churchill, ou les États-Unis?

M. LaBelle : La capacité ne passe pas par Churchill. Si vous expédiez les légumineuses et les lentilles en Afrique du Nord ou en Inde, vous le faites par Montréal. Si la destination est la Chine, le Sud-Est asiatique ou la Malaisie, vous passez par Vancouver. C'est le scénario le plus probable pour ces deux ports. La distance à parcourir est de 1 380 kilomètres pour un, et 3 000 pour l'autre.

Le sénateur Downe : À l'exception de ce que vous y vendez, expédiez-vous quoi que ce soit par les États-Unis?

M. LaBelle : Nous avons eu l'occasion de réaliser un important chiffre d'affaires en Afrique centrale, et nous ne pouvions pas trouver de date d'expédition qui nous convenait au Canada. Nous avons travaillé avec le port de Houston pour voir de comment on pouvait y faire parvenir la marchandise, mais cela n'a pas fonctionné. Le coût était extrêmement élevé.

Le sénateur Downe : Parlez-moi des conteneurs que vous utilisez. Si vous ne pouvez pas obtenir ce dont vous avez besoin, il y a manifestement un manque de concurrence.

M. LaBelle : C'est complexe. Je ne veux pas vous ennuyer avec cela, mais chaque mois, quelque part entre Vancouver, Prince-Rupert et Chicago, environ 10 000 conteneurs vides passent devant nous sans s'arrêter. C'est une question de temps et de logistique.

La Saskatchewan est au cœur de l'industrie du transport mondial, qui génère plusieurs milliards de dollars, grâce à la plaque tournante située près de Regina. Nous avons relocalisé le CP à l'extérieur de la ville. Nous en sommes à construire d'importantes installations afin d'accueillir des conteneurs auxquels nous aurons accès, une fois qu'ils auront été vidés sur place. La Saskatchewan se concentre sur cette stratégie à long terme. Le premier bâtiment a été inauguré il y a 10 jours; il a une superficie d'un million de pieds carrés. Cela vous donne une idée du sérieux de notre engagement.

Senator Downe: Tell me about Churchill. Is it not viable because it is too far away?

Mr. LaBelle: First, it is not open many days of the year; it is a dramatically slow piece to get there. This is historic — I am showing my age here; we talked about Churchill for 35 years or 40 years, but we do not see it from a timeliness perspective.

Here is an example. It was typical that we would have a 30- to 40-day window by the time a container left Saskatchewan to get to Chittagong in Bangladesh. Over the last six months, that number has jumped to as many as 80 days. Our reputation as a shipper is not very good right now. It is not just the railway system; it is the ships and access to containers. It is a bigger problem than you can realize.

The bottom line is if Canada and Saskatchewan want to be a bona fide supplier of quality goods and services, we will have a problem with our logistics going forward.

Senator Downe: The backlog is not only with the rail; it is when you get it to the ports. You do not get any further east than Montreal, do you? You do not ship to Halifax, for example?

Mr. LaBelle: We spoke with the people at the Port of Halifax in Saskatchewan in January to have this conversation. There is a railway link from Montreal to Halifax but we have not researched it very well. There is quite a price jump when you move from Montreal to Halifax, in terms of the shipping cost.

We are working with the Port of Halifax to define a manner in which we can access it. We know there are 600 20-foot containers that leave empty every month because they cannot do anything with them so they send them to the east coast of the United States. We are working on solutions to these dilemmas.

Senator Di Nino: Mr. LaBelle, in the previous study — I think it was the China study — we heard from witnesses that the labour disruptions at the ports create an impediment for efficient delivery of products. Do you have the same comment?

Mr. LaBelle: That is absolutely true. We have examples in the potash industry, where potash companies have set up large warehouses in Portland for that reason. It is a common scenario when there is a threat of a strike on the West Coast that ships are diverted hourly. This is an ongoing issue for us.

When you see the Port of Vancouver and some of the great things it has done over the years, and then you go to China and see some of the ports that exist there, they make us look so humble. We talk about the gateway to the west; I challenge that we are not very aggressive, progressive and proactive when we think about ourselves as global traders.

Senator Dickson: I am just a visitor to this committee. I am a senator from Nova Scotia and, like Senator Downe, very interested in your organization, Mr. LaBelle.

Le sénateur Downe : Parlez-moi de Churchill. Ce n'est pas un site viable parce qu'il est trop loin?

M. LaBelle : Premièrement, il est fermé de nombreux jours pendant l'année. S'y rendre est extrêmement long. C'est historique; on a parlé de Churchill pendant 35 ou 40 ans — je révèle mon âge, en disant cela —, mais d'un point de vue de respect des délais, c'est irréalisable.

Par exemple, il nous fallait normalement de 30 à 40 jours pour livrer un conteneur de la Saskatchewan au port de Chittagong, au Bangladesh. Au cours des six derniers mois, cette période a grimpé; il faut maintenant jusqu'à 80 jours. Notre réputation d'exportateur n'est pas très bonne en ce moment. Le problème se situe non seulement dans le système ferroviaire, mais également dans les navires et l'accès aux conteneurs. Le problème est plus important que vous l'imaginez.

En fin de compte, si le Canada et la Saskatchewan veulent devenir de véritables fournisseurs de biens et de services de qualité, nous finirons par avoir un problème de logistique.

Le sénateur Downe : Le système ferroviaire n'est pas l'unique responsable des retards; vous rencontrez aussi des problèmes lorsque vous arrivez aux ports. Le port de Montréal est-il le port le plus à l'est que vous utilisez? Par exemple, expédiez-vous à Halifax?

M. LaBelle : Lors d'une réunion tenue en janvier en Saskatchewan, nous en avons discuté avec les autorités du port d'Halifax. Un chemin de fer relie Montréal à Halifax, mais nous n'avons pas poussé l'exercice davantage. Les coûts d'expédition exploseraient si la marchandise était livrée à Halifax au lieu de Montréal.

Nous collaborons avec les autorités du port d'Halifax pour trouver un moyen d'utiliser leurs installations. Nous savons que les responsables de ce port expédient 600 conteneurs vides de 20 pieds chaque mois sur la côte est des États-Unis, parce qu'ils ne peuvent pas les utiliser. Nous essayons de trouver des solutions à cet égard.

Le sénateur Di Nino : Monsieur LaBelle, dans la précédente étude — qui portait sur la Chine, je crois —, des témoins nous ont affirmé que les interruptions de travail dans les ports nuisent à l'expédition efficace des produits. Pensez-vous la même chose?

M. LaBelle : C'est tout à fait vrai. Nous en avons des exemples dans l'industrie de la potasse : des entreprises ont construit d'énormes entrepôts à Portland dans cette éventualité. Si une menace de grève pèse sur la côte Ouest, des navires peuvent être dérotés très fréquemment. C'est un problème constant pour nous.

Lorsque nous comparons le port de Vancouver et ses grandes réalisations au fil des années aux ports chinois, nous recevons une leçon d'humilité. Nous l'appelons la porte d'entrée du Pacifique, mais je doute que notre participation au commerce mondial soit suffisamment agressive, progressiste et proactive.

Le sénateur Dickson : Je ne suis pas membre du comité. Je représente la Nouvelle-Écosse au Sénat et, comme le sénateur Downe, je m'intéresse beaucoup à votre organisme, monsieur LaBelle.

In reply to Senator Finley's question, you discussed your structure with four provinces. Would one be Nova Scotia?

Mr. LaBelle: One is called Nova Scotia Business Inc., which we think is a great organization. We talk to them on a regular basis. They come and visit us, by the way.

Senator Dickson: I would imagine. Why have they not adopted your structure and moved forward? Sometimes we do not like success.

Mr. LaBelle: I certainly do not want to be disrespectful because they work very hard. However, my background is in business and my life is simple — trying to understand how to get bigger, better and how to do it profitably. For the life of me, I cannot figure out why the rest of Canada has not looked at our model and replicated it.

We replicated ours from the Hong Kong Trade Development Council, which I think has 900 employees today and is a global leader. We think we are pretty good, but we are nothing compared to what we define as one of the greatest leaders in the globe.

I am not trying to be smart when I say I do not know why they have not adapted it.

Senator Dickson: A long time ago, I was involved a little bit in politics, although never elected. I recall, probably 25 years ago, that the Government of Nova Scotia thought of having a trade export department, where one minister got all the trips and really focused on trade. Needless to say, it did not get through cabinet, because there were several other people who liked to go on trips as well.

In any case, it has been tried; but I am really impressed with the outcomes you have had in Saskatchewan. I am sure that Senator Downe and I will carry a strong message home to our premiers that in the context of maritime cooperation — it may even be Atlantic cooperation — if we all got together, we might be able to come out of last place and gradually move up.

What is your experience with the export of services? I noticed on your chart here, it is energy.

Mr. LaBelle: I will give you an example that I think fits well with today's discussion. We spoke of Brazil, and we have a strong working relationship with Chile. Why Chile? They happen to be very big in the mining business and so are we. We sell extensive volumes of technology and science to Chile on a regular basis.

Many of you, I am sure, are aware of the cave-in that took place. We have some technology and science that we are working on with the Chilean engineering groups that can predetermine cave-ins. We have a certain expertise in ground geography and

En réponse à la question du sénateur Finley, vous avez dit avoir discuté de votre structure avec quatre provinces. La Nouvelle-Écosse en faisait-elle partie?

M. LaBelle : L'un des organismes s'appelle la Nova Scotia Business Inc.; il s'agit d'un très bon regroupement. Nous discutons régulièrement avec ses représentants. J'ajouterai qu'ils viennent nous rendre visite.

Le sénateur Dickson : Je n'en doute pas. Pourquoi n'ont-ils pas adopté votre structure pour faire prospérer leurs membres? Parfois, nous n'aimons pas le succès.

M. LaBelle : Je ne veux certainement pas leur manquer de respect, parce qu'ils travaillent très fort. Cependant, j'ai fait mes études en administration des affaires et mon travail est simple : j'essaie de trouver le moyen de faire prospérer et d'améliorer une entreprise de manière rentable. Je n'arrive tout simplement pas à comprendre pour quelle raison le reste du Canada n'a pas reproduit notre modèle.

Nous avons basé notre structure sur celle du Hong Kong Trade Development Council, qui compte maintenant 900 employés et qui est un chef de file mondial. Selon nous, nous nous débrouillons assez bien, mais nous sommes loin derrière cet organisme, que nous considérons comme l'un des plus importants chefs de file au monde.

Loin de moi l'idée d'être prétentieux, mais je ne comprends pas pourquoi les autres n'ont pas encore adopté notre structure.

Le sénateur Dickson : Il y a très longtemps, j'ai fait un peu de politique, mais je n'ai jamais été élu. Il y a environ 25 ans, je me rappelle que le gouvernement de la Nouvelle-Écosse a songé à créer un ministère des Exportations : le ministre aurait fait tous les voyages et aurait vraiment mis l'accent sur le commerce. Il va sans dire que le cabinet a rejeté la proposition, parce que plusieurs autres ministres voulaient aussi voyager.

Quoi qu'il en soit, ce modèle a été tenté. Par contre, les résultats obtenus en Saskatchewan m'impressionnent. Je suis certain que le sénateur Downe et moi aurons une bonne discussion avec nos premiers ministres pour leur expliquer que nous pourrions sortir de la queue du peloton et progresser graduellement si les provinces maritimes, et même atlantiques, se regroupaient et coopéraient.

Quelle est votre expérience avec l'exportation de services? J'ai remarqué que votre tableau mentionne l'énergie.

M. LaBelle : Je vais vous donner un exemple pertinent à notre discussion. Nous avons parlé du Brésil, mais nous entretenons aussi d'excellents rapports avec le Chili. Pourquoi le Chili? Ce pays a une industrie minière très importante, tout comme nous. Nous lui vendons régulièrement beaucoup de produits technologiques et scientifiques.

Je suis certain que bon nombre d'entre vous ont entendu parler de l'effondrement de la mine au Chili. Nous travaillons avec des groupes d'ingénieurs chiliens à la mise au point d'avancées technologiques pour permettre de prévenir les effondrements.

geology to make sure it is safer. That is a service application where we sell a service product to those parts of the world. There is a broad service complement in what we do.

One of the questions earlier was around the complexion of the companies at CME. STEP member companies range from mom-and-pop shops to global companies. We have a broad cross-section of all of them and we have a strong working relationship with them.

I will end with your comment about ministers going on trips. We are pretty real in what we tell our government. We do not need government assistance; we do not need political assistance in any Western culture at all. Where we need it from time to time is where governments play a strong role in the economy.

Not many politicians come with us, but sometimes we go directly to the premier and say we need you, and this is the reason why. That gives you some examples. We are pretty specific in our needs.

Senator Dickson: I notice in the Province of Ontario, some of the medical professions are selling services offshore. What opportunity do you see for Saskatchewan, considering it was the founder of our medical care system, with Mr. Douglas? What do you see as the opportunity, if any, for selling medical services offshore?

Mr. LaBelle: It is interesting.

Senator Dickson: And reinvestment back in Canada in one way or the other.

Mr. LaBelle: It is being explored at different levels. For instance, on the logistics of planning the health care system and keeping track of patient information and so on, we have a number of companies in Saskatchewan that deliver that service globally. I am not sure if I am answering your question, but those are some of the things we do on a regular basis.

If you go to our web page, we get about 200,000 hits a month. All of our members are on that web page, so in fairness to what CME does, our members are very much there. If you want to find out who sells lentils, type in the word "lentils." If you want to find out who sells health services, type in "health services" and you will find companies that will deliver that kind of service.

Senator Downe: Following up from the comments of my colleague, I am intrigued. I think the committee may want to consider, at the time we are concluding our report, whether this STEP model is transferable to the Government of Canada and we can have this public-private partnership; because even withdrawing potash and oil from your statistics, the STEP model has been a tremendous success in Saskatchewan. You have driven up your exports, and, as you have indicated, they are the highest per capita in Canada. That speaks for itself.

Nous avons une certaine expertise en géologie et en géographie souterraine qui permettra de rendre l'industrie plus sécuritaire. C'est l'exemple d'un service que nous vendons dans ces régions. Ce que nous offrons inclut un large éventail de services complémentaires.

L'une des questions précédentes portait sur la nature des membres des Manufacturiers et exportateurs du Canada. Les membres du STEP sont autant des petites entreprises familiales que des entreprises mondiales. Nous avons une vaste gamme d'entreprises avec lesquelles nous entretenons des rapports très étroits.

Je terminerai en répondant à votre commentaire concernant les ministres qui voyagent. Nous discutons très honnêtement avec le gouvernement. Nous n'avons pas besoin de son aide et nous n'avons aucunement besoin d'aide sur le plan politique dans les pays occidentaux. Nous avons parfois besoin de lui, toutefois, lorsque les gouvernements jouent un rôle important dans l'économie.

Très peu de politiciens nous accompagnent, mais parfois nous expliquons directement au premier ministre que nous avons besoin de lui pour une raison précise. Voilà certains exemples. Nos demandes sont assez précises.

Le sénateur Dickson : J'ai remarqué qu'en Ontario certains professionnels de la santé vendent leurs services à l'étranger. Dans ce domaine, quelles occasions d'affaires, s'il y en a, se présentent à la Saskatchewan, étant donné que c'est là que notre système de soins de santé est né sous la gouverne de M. Douglas? Existe-t-il des possibilités de vendre des services de santé à d'autres marchés?

M. LaBelle : C'est intéressant.

Le sénateur Dickson : Et de réinvestir au Canada d'une manière ou d'une autre.

M. LaBelle : Nous explorons ce secteur de différentes façons. Par exemple, de nombreuses entreprises en Saskatchewan fournissent des services logistiques dans le monde relativement à la planification du système de santé et à la tenue des dossiers des patients. Je ne suis pas certain de répondre à votre question, mais c'est le genre de services que nous offrons régulièrement.

Environ 200 000 personnes consultent notre site web chaque mois. Tous nos membres s'y trouvent. Donc, pour être juste envers le travail des Manufacturiers et exportateurs du Canada, nos membres sont vraiment là. Si vous voulez savoir quelles entreprises vendent des lentilles ou offrent des services de santé, vous n'avez qu'à chercher les mots « lentilles » ou « services de santé » et vous aurez votre réponse.

Le sénateur Downe : À la lueur des commentaires de mon collègue, je suis intrigué. À la fin de notre présente étude, je crois que notre comité devrait examiner si la structure du STEP est applicable au fédéral et si nous pouvons conclure ce genre de partenariat public-privé. Même en excluant la potasse et le pétrole des statistiques, votre modèle a connu un immense succès en Saskatchewan. Les exportations de la province ont augmenté et, comme vous l'avez mentionné, la Saskatchewan possède le plus haut ratio par personne au Canada. C'est éloquent.

The Chair: You said that it is a public-private arrangement with ministers and premiers when you need them; however, it took a non-partisan attitude in Saskatchewan. It has been an evolution of survival in Saskatchewan, changing the attitude of how to do business and who should be in it. Government has paved the way to make this work. In other words, you captured the politicians first before you created the model.

Mr. LaBelle: You hit it on the head. In Saskatchewan, STEP is well liked on both sides of the pew because we are absolutely transparent in what we do. We offer to meet with those caucuses on a regular basis to explain what we are doing and why. You are right that the buy-in is very strong in our province.

The Chair: You see the enthusiasm for your testimony today. You are aware of the follow-up information that we have requested. I will read into the record that in 2008, approximately 17,000 Brazilians came to Canada to study. We have yet to explore why and how, and we will do that.

Senator Finley: There was not a decent soccer player among them, I will bet.

The Chair: I will not respond to that comment.

I have one question. If it is so difficult to do business, why is everyone else energized about going to Brazil? Some of the energy is from businesses and governments because they see Brazil's strategic importance in Latin America. Neither of you touched on whether you see Brazil as a gateway to the rest of the market or a leader in perhaps looking at trade agreements and policies in the region that would be beneficial for international trade.

Mr. LaBelle: I will answer from a Saskatchewan perspective. The Brazilian model is to encourage manufacturers to come to Brazil and then to begin to sell their products in Brazil. The Saskatchewan model is to sell products in a country to define whether there is a capacity or volume that warrants the building of a facility. It is big versus small. The large multinationals are going to Brazil and building capacity there because they have confidence in their product and the market. That is not necessarily true of us. We do not necessarily have confidence in where the market will go. Capital expenditures are not being considered because we are just not certain. I argue that is the biggest impediment for us today.

Mr. Laurin: I echo Mr. LaBelle's comments. I emphasize that there are strategic opportunities for Canadian businesses and specific industry sectors in Brazil. I mentioned, forestry, mining and mining equipment, the automotive industry and the infrastructure sector. I am generalizing, but we have members who export directly to business and are successful and see that as a strategic part of their business, but the model has been more along the lines that Mr. LaBelle described. Many companies have seen Brazil more as an investment opportunity and, in many cases, as you mentioned a gateway to the rest of South America,

La présidente : Vous avez dit avoir un arrangement public-privé lorsque vous faites appel aux ministres et aux premiers ministres. Cependant, la Saskatchewan a dû faire preuve d'une attitude non partisane. Nous avons vu l'instinct de survie de la province; votre attitude a changé concernant votre manière de faire des affaires et ceux qui devraient y participer. Le gouvernement a permis la réalisation de ce projet. Autrement dit, vous aviez capté l'attention des politiciens avant même de créer votre modèle.

M. LaBelle : Vous avez raison. En Saskatchewan, le STEP est apprécié de tous, parce que nous agissons en totale transparence. Nous offrons de discuter régulièrement avec les divers caucus pour leur expliquer ce que nous faisons. Vous avez raison de dire que la province nous appuie énormément.

La présidente : Vous constatez l'enthousiasme suscité par votre témoignage aujourd'hui. Vous êtes au courant des renseignements complémentaires que nous avons demandés. Aux fins du compte rendu, en 2008, environ 17 000 Brésiliens sont venus étudier au Canada. Nous n'en avons pas encore étudié le pourquoi du comment, mais nous le ferons.

Le sénateur Finley : Je présume qu'il n'y avait pas un seul bon joueur de soccer parmi eux.

La présidente : Je ne répondrai pas à ce commentaire.

J'ai une question. Si c'est si difficile de brasser des affaires au Brésil, pourquoi tous les autres veulent-ils y aller? Les entreprises et les gouvernements ont en partie suscité cet intérêt, parce qu'ils croient que le Brésil revêt une importance stratégique en Amérique latine. Personne n'en a parlé : considérez-vous le Brésil comme la porte d'entrée des autres marchés ou un leader régional en matière de politiques et d'accords commerciaux qui pourraient être bénéfiques au commerce international?

M. LaBelle : Je répondrai du point de vue de la Saskatchewan. Le modèle brésilien encourage les entreprises à s'installer au Brésil, puis à vendre leurs produits. Le modèle saskatchewanais propose aux entreprises de tester le marché en y vendant leurs produits, puis de déterminer si les ventes sont suffisantes pour justifier la construction d'infrastructure. C'est les grandes entreprises contre les petites. Les grandes multinationales construisent de l'infrastructure au Brésil, parce qu'elles ont confiance en leurs produits et dans le marché. Ce n'est pas nécessairement notre cas. Nous ne sommes pas nécessairement convaincus de la tendance du marché. Nous n'envisageons pas l'investissement de capitaux, parce que nous ne sommes tout simplement pas certains. À l'heure actuelle, je confirme que c'est notre plus gros obstacle.

M. Laurin : Je me fais l'écho des commentaires de M. LaBelle. J'aimerais souligner la présence d'occasions stratégiques pour les entreprises canadiennes dans des secteurs industriels précis au Brésil. J'ai mentionné les industries forestière, automobile et minière, l'équipement minier et l'infrastructure. Je généralise, mais certains de nos membres exportent directement à leurs clients et ils connaissent du succès. Ils voient cela comme une partie stratégique de leur entreprise, mais le modèle correspond davantage à la description de M. LaBelle. Bon nombre d'entreprises ne voient pas vraiment le Brésil comme un marché où exporter leurs produits; ils

more than as an actual export opportunity. The model has been encouraging, but that might be changing to encourage companies to invest in that market. It is a large and rapidly growing market and some Canadian companies see that as an opportunity. I will refer some of them to you, and you can have them testify before this committee. From CME's perspective, we are trying to encourage both. We support companies that want to invest in Brazil, while working to eliminate some of the trade restrictions so more companies can export directly from Canada to Brazil.

The Chair: Mr. LaBelle and Mr. Laurin, thank you. Your testimony has been extremely helpful to our study.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, February 17, 2011

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:31 a.m. to study the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

Senator A. Raynell Andreychuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: This is the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade. My name is Senator Andreychuk, and I am the chair of the committee. The committee is continuing its special study on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. This is our tenth meeting on this particular study.

Senators, we welcome our witnesses this morning via video conference from Washington, D.C. From the Woodrow Wilson International Center for Scholars, we have Paulo Sotero, Director, Brazil Institute, Latin American Program; Mr. Leslie Bethell, Senior Scholar, Brazil Institute, Latin American Program; and from the Council of the Americas/Americas Society, Mr. Eric Farnsworth, Vice President.

The Woodrow Wilson International Center for Scholars was established by an act of Congress in 1968 to carry out non-partisan research in the social sciences and humanities. It hosts scholars and pre-eminent thinkers from a variety of backgrounds and disciplines for an extended period to interact with policy-makers and carry out projects. Its numerous programs are regional and thematic in focus, and the Brazil Institute is housed in the Latin American program of the center. Its activities include regular policy forums on Brazilian trade and development, international relations, science, the environment and public policy, and the appointment of Brazilian academics and Brazil experts to conduct research, among others.

le considèrent davantage comme une occasion d'investissements et, dans bien des cas, comme la porte d'entrée, pour reprendre votre expression, des autres marchés sud-américains. Le modèle est encourageant, mais il pourrait évoluer pour encourager les investissements au Brésil. Ce marché est immense et connaît une croissance rapide, et certaines entreprises canadiennes le voient comme une occasion d'affaires. Je vais vous suggérer certains de nos membres que vous pourrez inviter à témoigner devant votre comité. Notre regroupement, les Manufacturiers et les exportateurs du Canada, essaie d'encourager les deux modèles : nous appuyons les entreprises qui souhaitent investir au Brésil, tout en essayant d'éliminer certaines restrictions commerciales et ainsi permettre à davantage d'entreprises d'exporter directement du Canada au Brésil.

La présidente : Messieurs LaBelle et Laurin, merci. Vos témoignages ont été extrêmement utiles à notre étude.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 17 février 2011

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 31, pour étudier les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes.

Le sénateur A. Raynell Andreychuk (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Nous sommes au Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international. Je suis le sénateur Andreychuk et préside le comité. Le comité poursuit son étude spéciale sur l'évolution politique et économique au Brésil et les implications pour la politique et les intérêts canadiens dans la région, et d'autres questions connexes. Il s'agit de notre dixième réunion sur cette étude.

Mesdames et messieurs les sénateurs, nous accueillons ce matin par vidéoconférence des témoins de Washington, D.C. Du Woodrow Wilson International Center for Scholars, nous avons M. Paulo Sotero, directeur de l'Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine, M. Leslie Bethell, chercheur principal, Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine, et du Council of the Americas/Americas Society, M. Eric Farnsworth, vice-président.

Le Woodrow Wilson International Center for Scholars a été créé par une loi du Congrès en 1968 pour mener des recherches non partisans dans les sciences sociales et humaines. Il accueille pour de longues périodes de temps des chercheurs et des penseurs éminents provenant de disciplines et de milieux divers qui traitent avec les décideurs politiques et réalisent des projets. Ses nombreux programmes portent sur divers thèmes et régions et l'Institut du Brésil est logé dans les locaux du Programme d'Amérique latine. Entre autres activités, il organise régulièrement des forums de politiques sur le commerce et le développement, les relations internationales, les sciences, l'environnement et les politiques publiques au Brésil, et s'occupe de nommer des universitaires et experts brésiliens pour effectuer des recherches.

Mr. Paulo Sotero is a former Washington correspondent for *O Estado de S. Paulo*. He is adjunct lecturer of Brazilian politics and the media at Georgetown University, and writes on Brazilian and Latin American affairs and Brazil-U.S. relations.

Mr. Leslie Bethell is Emeritus Professor of Latin American history and an honorary research fellow of the Institute for the Study of the Americas at the University of London. He is a former director of the Institute of Latin American Studies at the University of London and a former director of the Centre for Brazilian Studies at the University of Oxford.

The Council of the Americas was established in 1965 as an international business organization whose members share a common commitment to economic and social development, open markets, the rule of law, and democracy throughout the Western hemisphere. Its members include many corporations of a range of sizes that do business in Latin America, including Canadian and Caribbean companies.

Mr. Farnsworth has been vice-president of the Council of the Americas since early 2003. He holds a MPA in international relations from Princeton's Woodrow Wilson School of Public and International Affairs. From 1995 to 1998, Mr. Farnsworth served in the White House Office of the Special Envoy for the Americas.

Welcome, gentlemen, to the committee, and to Canada via the video conference. You certainly come well endowed with history and a background of the issues that we wish to study.

Eric Farnsworth, Vice President, Council of the Americas/Americas Society: Thank you for your very generous introduction and for welcoming us and indulging us by video conference today. We appreciate this opportunity very much.

I congratulate you for your leadership on these important issues, and I am pleased to have the opportunity to share this table with others of such prominence and stature.

As you mentioned, the Council of the Americas was founded in 1965, and since that time, we have seen dramatic, positive changes in the hemisphere. Perhaps no nation in the region better exemplifies these changes than Brazil, which, in our view, is a nation on the move, a strong democracy with a growing economy, finding its voice internationally as it seeks a bigger role on the global stage.

In my view, Brazil has been on a tear, if you will, since President Fernando Henrique Cardoso conquered inflation in the 1990s. His successor, Luiz Inacio Lula da Silva, effectively built on this solid foundation over the past eight years to grow the economy, expand the middle class dramatically, reduce poverty, which nonetheless at a quarter of the population still remains too high, and expand Brazil's international influence. Now, as Brazil's first female president, the January 1 inauguration of Dilma Rousseff was both a manifestation of Brazil's social strides as well as a strong reaffirmation of the outgoing Lula's established path.

M. Paulo Sotero est un ancien correspondant à Washington pour le journal *O Estado de S. Paulo*. Il est chargé de cours sur les politiques et les médias brésiliens à l'Université de Georgetown, et il écrit des articles sur les affaires brésiliennes et latino-américaines et sur les relations entre le Brésil et les États-Unis.

M. Leslie Bethell est professeur émérite d'histoire latino-américaine et chercheur honoraire de l'Institut pour l'étude des Amériques à l'Université de Londres. Il a dirigé l'Institut des études latino-américaines à l'Université de Londres et le Centre d'études brésiliennes à l'Université d'Oxford.

Le Council of the Americas a été créé en 1965 en tant qu'organisation commerciale internationale dont les membres sont voués au développement économique et social, à l'ouverture des marchés, à la primauté du droit, ainsi qu'à la démocratie dans l'hémisphère occidental. Ses membres comprennent de nombreuses sociétés de tailles variées qui font des affaires en Amérique latine, y compris des entreprises canadiennes et antillaises.

M. Farnsworth est vice-président du Council of the Americas depuis 2003. Il a un MPA en relations internationales de la Woodrow Wilson School of Public and International Affairs de Princeton. De 1995 à 1998, M. Farnsworth a servi à la Maison-Blanche à titre d'envoyé spécial pour les Amériques.

Bienvenue, messieurs, au comité et au Canada. Vous connaissez assurément fort bien l'historique et le contexte des questions que nous voulons étudier.

Eric Farnsworth, vice-président, Council of the Americas/Americas Society : Je vous remercie de votre très généreuse présentation et de nous offrir le luxe de témoigner par vidéoconférence. Nous apprécions beaucoup l'occasion que vous nous offrez de témoigner.

Je vous félicite pour votre leadership sur ces questions importantes, et je suis heureux de prendre part à cette tribune en compagnie d'autres gens d'une telle prééminence et stature.

Comme vous l'avez mentionné, le Council of the Americas a été fondé en 1965. L'hémisphère a connu depuis des changements positifs et spectaculaires. Aucune autre nation de la région n'illustre peut-être mieux ces changements que le Brésil. À notre avis, le Brésil est une nation en mouvement, une démocratie forte avec une économie en plein essor qui, cherchant à jouer un plus grand rôle sur la scène internationale, a su y trouver sa place.

À mon avis, on pourrait dire que le Brésil est sur une bonne lancée depuis que le président Fernando Henrique Cardoso a maîtrisé l'inflation dans les années 1990. Au cours des huit dernières années, en se basant sur les solides fondations qui avaient été établies, son successeur Luiz Inacio Lula da Silva a stimulé l'économie, élargi la classe moyenne de manière spectaculaire, réduit la pauvreté, — qui pourtant est encore trop élevée puisqu'elle touche un quart de la population — et étendu l'influence du Brésil sur la scène internationale. L'investiture de Dilma Rousseff le 1^{er} janvier, en tant que première présidente du Brésil, symbolise les avancées sociales et poursuit l'œuvre de Lula.

We anticipate much policy continuity in Brazil with an even greater focus on domestic development issues. President Rousseff has said that domestic issues, including poverty alleviation and needed economic reforms, will be at the top of her agenda.

With an economy the size of the rest of the region put together and rapid growth, 7.5 per cent in 2010, with 5.5 per cent projected by the central bank through 2014, Brazil is leading Latin America's conscious and confident outreach to partners beyond North America, notably in Asia, to diversify relations. In fact, many of you probably already know this, but China is now Brazil's top trade partner, a relationship that is primarily built on Brazilian agriculture and mining exports.

The global community has taken notice of these many changes. A member of the G20, Brazil has been awarded the World Cup in 2014 and the Olympic Games in 2016. There is much here to celebrate.

Additionally, Brazil is taking an expanding cooperative role on many issues where Canada is also active; including peacekeeping in Haiti, as well as Africa; counterterrorism and law enforcement; regional economic development; and clean energy and global climate change mitigation.

Further cooperation with Brazil can and, in my view, should be pursued, which will be particularly important from a strategic perspective as Brazil determines over time how to use the leadership that it is appropriately now acquiring.

Much of this depends on how Brazil defines its international interests under President Rousseff, for example, whether Brazil will seek to be primarily a Western nation, a member of the BRIC, a leader of a developing world, a leader of South America or, more likely, some combination of all of the above.

With this in mind, several issues present themselves for additional consideration in the Canada-Brazil relationship and I would like to list several of these to perhaps lay the groundwork for further conversation.

In the first instance, Canada's stated foreign policy priority of enhanced engagement with the Americas and promoting security, democracy and prosperity in the region simply cannot be achieved without a robust bilateral relationship with Brazil. Although differences have been apparent in the past, particularly in the commercial relationship, nonetheless, the areas for cooperation would seem to outweigh any potential differences by far.

For example, agri-business is one of the most technologically advanced industries in Brazil and Brazil is, indeed, globally competitive in agriculture as is, of course, Canada. Rather than seeing this as a competitive issue, there are opportunities to work together with different growing seasons, of course, in areas such as agricultural research and development, emphatically including clean energy research, where both countries lead. There are

Nous nous attendons à la poursuite des politiques en cours, avec un accent encore plus prononcé sur les questions de développement national. La présidente Rousseff a ainsi déclaré que les questions nationales, y compris la lutte contre la pauvreté et les réformes économiques, seront les priorités de son programme.

Avec une économie qui à elle seule pèse autant que toutes celles de la région et une croissance rapide — 7,5 p. 100 en 2010, et des prévisions de 5,5 p. 100 jusqu'en 2014 selon la banque centrale —, le Brésil mène l'Amérique latine qui se tourne désormais avec confiance vers d'autres partenaires que l'Amérique du Nord, notamment l'Asie, pour diversifier ses relations. En fait, et ce n'est sans doute pas un secret pour vous, la Chine est désormais son premier partenaire commercial, la relation étant principalement fondée sur l'agriculture brésilienne et les exportations minières.

Ces nombreux changements n'ont pas échappé à la communauté mondiale. Le Brésil, qui fait partie du G20, accueillera la Coupe du monde en 2014 et les Jeux olympiques en 2016. Il a donc de quoi célébrer.

En outre, le Brésil joue un rôle croissant de coopération dans de nombreux secteurs où le Canada est également présent, dont le maintien de la paix en Haïti et en Afrique, la lutte contre le terrorisme et l'application de la loi, le développement économique régional, l'énergie propre et la lutte contre les changements climatiques.

La coopération avec le Brésil peut — et à mon avis, devrait — se poursuivre. Cela est d'autant plus important d'un point de vue stratégique que le Brésil se cherche un style de leadership.

Tout cela dépendra en grande partie des intérêts internationaux qui seront ceux du Brésil sous la présidence de Rousseff. Le Brésil cherchera-t-il à se ranger parmi les pays occidentaux ou parmi ceux du BRIC? Se verra-t-il le leader du monde en développement ou le chef de file de l'Amérique du Sud? Fort probablement, une combinaison de tous ces rôles.

Compte tenu de tous ces facteurs, plusieurs thèmes de la relation bilatérale pourraient être développés et je les citerais puisqu'ils pourraient être le fondement de notre conversation.

Premièrement, le Canada s'est fixé comme priorité de politique étrangère un engagement renforcé dans les Amériques, ainsi que la promotion de la sécurité, de la démocratie et de la prospérité dans la région. Ces objectifs ne peuvent tout simplement pas être atteints sans une relation solide avec le Brésil. Bien qu'il y ait eu par le passé des différences d'approche, en particulier dans la relation commerciale, elles semblent être largement compensées par les domaines de coopération possible.

Ainsi, l'agriculture du Brésil est l'une des industries les plus technologiquement avancées et, tout comme le Canada évidemment, le Brésil est un concurrent mondial dans ce domaine. Plutôt que de s'attacher à l'aspect concurrentiel de la relation, on pourrait rechercher — puisque nous avons des saisons de culture différentes — des possibilités de coopération dans des secteurs tels que la R-D, avec l'accent sur l'énergie

opportunities on the trade side in working together in forums such as the WTO to reduce global agriculture price supports. Other opportunities recommend themselves for cooperation.

Active cooperation on global climate change mitigation issues should be considered. Brazil's Amazon is well known as the "lungs of the earth," while Canada's oil sands production is seen by some as environmentally costly. Perhaps with some creative thinking, the two nations might work together on global carbon issues and also new technologies to address shared environmental concerns.

The two nations might also consider enhanced defence cooperation activities, even perhaps joint exercises that would assist peacekeeping and humanitarian operations both in the hemisphere and elsewhere, where both nations are active. At that same time, it must be said that sub-regional groupings such as UNASUR, the Union of South American Nations, and related defence groupings that purposefully exclude both Canada and the United States, in my view are not necessarily conducive to this joint approach.

Brazil is also a natural partner in global financial issues, particularly through the G20. Both Canada and Brazil have a strong story to tell coming out of the global financial crisis of 2008-09, a story written by sound policies, particularly in your respective banking sectors. As further regulations are written and implemented, the potential for collaboration on these issues is vast. At the same time, coordination of efforts to address difficult issues such as the value of China's currency, which Brazilian leaders have spoken out publicly against, could also be mutually rewarding.

Trade and investment is another area for increased attention. Companies like Vale have already seen the opportunities, as all of you know. In one of your previous sessions, Senator Wallin asked for the "elevator speech", if you will, on a free trade agreement between Canada and Brazil. Here it is: Brazil is a large, rapidly expanding market with increasing purchasing power and an affinity for products from North America. As Canada looks abroad to diversify its own trade relations beyond the United States, so as to be less dependent on the U.S. economy and our economic cycle, Brazil offers one of the best opportunities to expand Canadian exports significantly, from high tech and manufactured products to energy services, to finance and almost everything in between.

Brazil is Latin America's largest democracy, with a stable and growing economy. If Canada moves first, like it did with both the Chile and Colombia agreements, it will steal a march on the United States and build market share for Canadian products well in advance of the United States. The advantages, in my view, of such an approach are self-evident.

propre, où les deux pays sont des chefs de file. Sur le plan commercial, on pourrait collaborer au sein d'instances comme l'OMC pour réduire au plan mondial les subsides à l'agriculture.

D'autres secteurs se prêtent aussi à la collaboration : l'atténuation des effets des changements climatiques, par exemple. On sait tous que l'Amazonie brésilienne est bien connue comme le « poumon de la terre », alors qu'au Canada, l'exploitation des sables bitumineux est jugée par certains coûteuse sur le plan de l'environnement. Avec un peu de créativité, les deux nations pourraient collaborer sur les questions mondiales de carbone et sur de nouvelles technologies propres à atténuer des problèmes environnementaux communs.

Les deux nations pourraient également envisager de resserrer la coopération dans le domaine de la défense, par exemple en menant des exercices conjoints de maintien de la paix et des opérations humanitaires dans des régions où elles sont toutes deux présentes, dans l'hémisphère ou ailleurs. Il faut en même temps souligner que l'exclusion délibérée du Canada et des États-Unis de la part de groupements sous-régionaux tels que l'UNASUR, l'Union des nations sud-américaines, et autres instances de défense n'est pas, à mon avis, propice à cette approche commune.

Le Brésil est également un partenaire naturel dans les finances mondiales, en particulier au sein du G20. Les deux pays ont un message fort à transmettre à l'issue de la crise financière mondiale de 2008-2009, un message qui parle de politiques saines, notamment dans les secteurs de la banque. Les possibilités de collaboration sur ces questions sont vastes alors que sont élaborées et mises en œuvre de nouvelles réglementations. Dans le même temps, la coordination des efforts dans des dossiers difficiles tels que la valeur de la monnaie chinoise, à laquelle les dirigeants brésiliens se sont dits publiquement opposés, pourrait également être mutuellement enrichissante.

Le commerce et l'investissement sont d'autres domaines à explorer. Des entreprises comme Vale ont déjà vu des possibilités de collaboration, comme vous le savez tous. Dans une de vos précédentes sessions, le sénateur Wallin a demandé qu'on lui donne quelques arguments brefs et convaincants en faveur d'un accord de libre-échange entre le Canada et le Brésil. Les voici : le Brésil est un grand marché en pleine expansion où le pouvoir d'achat augmente et qui est friand des produits de l'Amérique du Nord. Le Canada étant soucieux de diversifier ses relations commerciales afin d'être moins dépendant de l'économie américaine et de notre cycle économique, le Brésil lui offre l'une des meilleures possibilités d'accroître de manière significative ses exportations, depuis les produits fabriqués et de haute technologie, jusqu'aux services énergétiques et financiers, en passant par tous les autres.

Le Brésil est la plus grande démocratie d'Amérique latine, avec une économie stable et croissante. Si le Canada prend les devants, comme il l'a fait en signant des accords avec le Chili et la Colombie, il devancera les États-Unis et gagnera des parts de marché pour ses produits. Les avantages d'une telle approche sont à mon avis évidents.

That is not to say all is perfect on the commercial side in Brazil; it is not. Brazil remains in many ways a difficult place to do business, but as a target of opportunity for Canada in trade, investment and across the board, Brazil should be right at the top of the list.

Madam Chair, thank you again for this opportunity to address you this morning and I look forward to the contributions of my colleagues, as well as the questions from the committee.

Paulo Sotero, Director, Brazil Institute, Latin American Program, Woodrow Wilson Center: It is an honour to be speaking before this committee to share some thoughts about Brazil's international strategy and the country's standing in a fast-changing global balance of power.

From a domestic perspective, Brazil's current rise is rooted in political democracy and economic stability achieved, as Mr. Farnsworth mentioned, in 1994 and maintained by two administrations. This continuity has allowed the country to confront successfully the poverty and inequality that have historically been a drain on the nation's development and growth.

Today, a majority of the 195 million Brazilians are part of an expanding consumer middle class that has become the main driver of the country's sustained economic growth. Ending absolute poverty, which still afflicts some 15 million Brazilians, has become a realistic goal and one that President Dilma Rousseff has vowed to achieve in the next four years.

President Lula's extraordinary popularity at home and abroad certainly contributed to energize a more assertive foreign policy at a moment of rapid change in the international landscape. However, the story of Brazil's growing visibility and presence in the world remains essentially an economic story of a nation with an expanding domestic market that is also home to a growing number of global companies. Brazil has emerged as an important producer of food, energy primary and manufactured products, including airplanes, as you are well aware, and services.

Brazil's position and role in the world has been a topic of intense domestic debate, as it should be in a vibrant democracy. On the positive side, Brazilians recognize and celebrate the fact that today the country exhibits a new international self-confidence reflective of not only its domestic achievements but also of the considerable political influence it gained in global affairs despite some frustrations.

One of the frustrations is obviously the incomplete Doha Round at the World Trade Organization. Another was the unsuccessful attempt the country made last year, along with Turkey, to mediate a dispute between Iran and the international community over Tehran's nuclear program, which is also seen as an unfortunate detour. Even before her inauguration last month, President Dilma Rousseff signalled a clear distancing from the miscalculations that led to that episode. President Rousseff's

Je ne veux pas dire que tout est parfait sur le plan commercial au Brésil. Le pays reste à bien des égards un endroit difficile où faire des affaires, mais pour les possibilités qu'il offre dans les domaines du commerce, de l'investissement et tous les autres, il devrait être en tête de liste.

Madame la présidente, je vous remercie encore de l'occasion que vous m'avez donnée de m'adresser à vous ce matin et je me réjouis à la perspective de prendre connaissance des témoignages de mes collègues et de répondre aux questions du comité.

Paulo Sotero, directeur, Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine, Woodrow Wilson Center : C'est pour moi un honneur de prendre la parole devant votre comité pour communiquer quelques réflexions sur la stratégie internationale du Brésil et la position de ce pays dans un monde où l'équilibre des pouvoirs évolue rapidement.

D'un point de vue interne, l'essor actuel du Brésil est enraciné dans la démocratie politique et la stabilité économique à laquelle il est arrivé, comme l'a mentionné M. Farnsworth en 1994, démocratie et stabilité qui ont été maintenues par deux administrations. Cette continuité a permis au pays d'affronter avec succès la pauvreté et les inégalités qui ont toujours été un frein au développement et à la croissance de la nation.

Aujourd'hui, une majorité des 195 millions de Brésiliens fait partie d'une classe moyenne en expansion qui consomme davantage et qui est devenue de ce fait le principal moteur de la croissance économique durable. Mettre fin à la pauvreté absolue, qui frappe encore quelque 15 millions de Brésiliens, est devenu un objectif réaliste et que la présidente Dilma Rousseff a promis de réaliser au cours des quatre prochaines années.

L'extraordinaire popularité du président Lula chez lui et à l'étranger a certainement contribué à dynamiser une politique étrangère plus affirmée dans un paysage international qui change rapidement. Cependant, la visibilité et la présence plus grandes du Brésil dans le monde découlent essentiellement de l'économie d'une nation dont le marché intérieur est en expansion et qui abrite également un nombre croissant d'entreprises mondiales. Le Brésil est devenu un important producteur de denrées alimentaires, de produits énergétiques primaires et manufacturés, y compris les avions — cela est bien connu — et les services.

La position et le rôle du Brésil dans le monde ont fait l'objet — comme il se doit dans une démocratie dynamique — d'un intense débat interne. Sur le plan des atouts, les Brésiliens reconnaissent et célèbrent la confiance nouvelle avec laquelle le pays s'exprime sur la scène internationale et qui reflète non seulement ses réalisations nationales, mais aussi l'influence politique considérable qu'il a acquise, en dépit de quelques déconvenues, dans les affaires mondiales.

L'une de ces frustrations est évidemment l'interruption des négociations lancées par l'Organisation mondiale du commerce dans le cadre du cycle de Doha. Le Brésil a également éprouvé de la frustration lorsque, l'année dernière, en collaboration avec la Turquie, il a tenté en vain d'arbitrer un différend entre l'Iran et la communauté internationale au sujet du programme nucléaire de Téhéran. On considère également comme regrettable cette initiative. Même avant son investiture le mois dernier, la

foreign policy will certainly be one of continuity, but in a new framework that seeks to include more voices that reflect the values of Brazil's democracy starting with respect for human rights and to rebuild a national consensus on foreign policy. As Foreign Minister Antonio Patriota recently stated, continuation is not repetition.

The search for closer relations with neighbours in South America will remain a key focus of Brazil's foreign policy. The growing asymmetries between Brazil's GDP and that of its neighbours represents a major challenge and will severely test Brazil's capacity as a regional power and regional leader in the coming years.

Minister Patriota has stated that relations with neighbours will not be pursued to the detriment of Brazil's closer ties with the developed world and other nations in the south. President Dilma Rousseff's invitation to President Barack Obama to visit Brazil next month is a clear illustration of her government's desire to revalue relations with the United States.

Expect Brazil to continue the strategy of close ties with Africa initiated by President Lula. This effort reflects not only Brazil's sense of solidarity with the continent to which it feels it is historically attached, it is also reflective of the role that Brazil has as an emerging donor; a subject, by the way, studied very well by a Canadian scholar. Brazil is starting to provide international assistance to Africa and to Latin America. Also important, obviously, are the growing business interest that Brazil has in both regions.

In global affairs, Brazil will remain an active participant in the G20, and in efforts to make international institutions more representative of global realities, more effective in the promotion of peace and development. Expect, however, the Government of President Rousseff to calibrate carefully Brazil's international goals and ambitions to its position in this changing international balance of power and to the country's capacity to effect change. This capacity is determined first by the country's domestic realities and its success in tackling challenges it faces to sustain economic growth, continue to reduce poverty and inequality, and add quality to what it produces.

I agree with the opportunities that Mr. Farnsworth described in terms of possible Brazil-Canada ventures. Obviously, Canada has a presence in Brazil that is a century old or more. Dilma Rousseff clearly understands the connections between the challenges of foreign policy and the challenges she faces as president domestically.

présidente Dilma Rousseff avait déjà pris ses distances par rapport aux erreurs politiques qui ont entraîné cet épisode. La présidente Rousseff fera certainement preuve de continuité dans sa politique étrangère, mais le nouveau cadre dans lequel celle-ci s'inscrira donnera voix au chapitre à un plus grand nombre de gens qui témoignent des valeurs démocratiques du Brésil, en commençant par le respect des droits de la personne et le rétablissement d'un consensus national en matière de politique étrangère. Comme le ministre des Affaires étrangères, Antonio Patriota, l'a indiqué récemment, la continuation ne suppose pas la répétition.

La politique étrangère du Brésil continuera d'être principalement axée sur l'établissement de relations plus étroites avec ses voisins d'Amérique du Sud. L'asymétrie croissante qui existe entre le PIB du Brésil et celui de ses voisins représente une importante difficulté et mettra grandement à l'épreuve la capacité du Brésil en tant que puissance régionale et chef de file régional dans les années à venir.

Le ministre Patriota a déclaré que leur tentative pour établir des relations avec leurs voisins ne se ferait pas aux dépens des liens plus étroits que le Brésil entretient avec les pays développés et d'autres nations du Sud. En invitant le président Barack Obama à visiter le Brésil le mois prochain, la présidente Dilma Rousseff a clairement démontré le désir de son gouvernement de revaloriser les relations avec les États-Unis.

Il faut s'attendre à ce que le Brésil poursuive sa stratégie, amorcée par le président Lula, qui vise à entretenir des liens étroits avec l'Afrique. Cet effort illustre non seulement le sentiment de solidarité que le Brésil éprouve à l'égard du continent auquel, d'un point de vue historique, il a l'impression d'être lié, mais aussi son nouveau rôle en tant que donateur. En passant, c'est un sujet qu'un érudit canadien a très bien analysé. Le Brésil commence à apporter une aide internationale à l'Afrique et à l'Amérique latine. De plus, le Brésil attache manifestement beaucoup d'importance aux intérêts commerciaux croissants qu'il a dans ces deux régions.

À l'échelle mondiale, le Brésil continuera de participer activement au G20 et de s'employer à rendre les institutions internationales plus représentatives des réalités mondiales et plus efficaces dans le domaine de la promotion de la paix et du développement. Toutefois, il faut s'attendre à ce que le gouvernement de la présidente Rousseff calibre soigneusement les objectifs internationaux et les ambitions du Brésil en fonction de la place qu'il occupe dans l'équilibre des pouvoirs internationaux en constante évolution et de sa capacité d'apporter des changements. Cette capacité découle premièrement des réalités nationales du pays ainsi que de la mesure dans laquelle il réussit à relever les défis qu'il doit affronter pour maintenir la croissance économique, continuer de réduire la pauvreté et l'inégalité, et améliorer la qualité de ses produits.

Je suis du même avis que M. Farnsworth en ce qui concerne les perspectives en matière d'entreprises canado-brésiliennes qu'il a décrites. Manifestement, la présence du Canada au Brésil remonte à 100 ans ou plus. Dilma Rousseff comprend clairement le lien qui existe entre les défis de sa politique étrangère et ceux qu'elle doit

She has set clear objectives to reduce Brazil's domestic vulnerabilities. This is a period of consolidation in Brazil, consolidation in terms of foreign policy and domestic objectives.

A leader that is first a manager, President Rousseff has placed the continuation of economic stability at the top of her government priorities. Yesterday, by the way, she passed her first major political test as president by approving in Congress a raise of the minimum wage that does not compromise the fight to contain a recent surge in inflation and to preserve the real value in purchasing power of wages in Brazil.

Other priorities include improving the quality of public expenditure in the country and improving dramatically the country's education, which is essential for Brazil's economy to gain international competitiveness. Another priority is to develop the nation's energy resources and expand its clearly insufficient infrastructure. This is a major issue, very clear, very present to all Brazilians.

This effort will require the continued participation — the one with infrastructure especially — of foreign capital for productive investment and is likely to function as a powerful incentive for the government to remain focused on its priorities and positively engage internationally.

Leslie Bethell, Senior Scholar, Brazil Institute, Latin American Program, Woodrow Wilson Center: Good morning, senators, and thank you for the invitation to join your discussion on Brazil this morning.

I am a British historian of Latin America, especially Brazil. I spent 10 years as director at the Centre for Brazilian Studies at the University Oxford. Since I retired three years ago, I have been living in Brazil, attached to one of the Brazil's leading think tanks. I spend two or three months at the Brazil Institute at the Woodrow Wilson Center each year, and I have begun to focus more on contemporary Brazil, mainly politics and international relations.

I am happy to talk about the Brazilian political system and domestic politics in Brazil, but my understanding is that the focus of the meeting today is the emergence of Brazil in the last 10 or 15 years as a significant player in both regional and global affairs.

For almost 200 years, since independence from Portugal in 1822, Brazilian politicians and intellectuals, supported by many foreigners, have believed Brazil has the potential to become a major, perhaps a great, country. They have this belief based on Brazil's continental size; its unchallenged territorial and political unity; and because, despite slavery and a post-slavery race problem, the absence of any linguistic, religious, ethnic and regional conflicts; and not least because of its huge natural resources.

affronter à l'échelle nationale en tant que présidente. Elle a établi des objectifs clairs visant à réduire la vulnérabilité nationale du Brésil. Le pays vit une période d'intégration de la politique étrangère et des objectifs nationaux.

La présidente Rousseff, qui est une gestionnaire avant d'être une chef, a placé la préservation de la stabilité économique en haut de la liste des priorités de son gouvernement. En passant, hier, elle a remporté sa première grande épreuve en tant que présidente, en approuvant au Congrès une augmentation du salaire minimum qui ne compromet pas la lutte pour contenir une récente flambée de l'inflation et pour préserver la valeur réelle du pouvoir d'achat des salaires brésiliens.

Ses autres priorités comprennent l'augmentation de la qualité des dépenses publiques du pays et une amélioration spectaculaire de l'éducation des citoyens. Ces mesures sont essentielles si l'on veut que l'économie brésilienne devienne concurrentielle à l'échelle internationale. Son gouvernement a aussi pour priorité de développer les ressources énergétiques du pays et d'agrandir son infrastructure qui est clairement insuffisante. Cet enjeu est important, et tous les Brésiliens en ont conscience.

Ces initiatives — en particulier celle concernant l'infrastructure — exigeront un apport continu de capitaux étrangers pour que les investissements soient productifs, et il est probable qu'elles inciteront grandement le gouvernement à rester concentré sur ses priorités et à nouer un dialogue positif à l'échelle internationale.

Leslie Bethell, chercheur principal, Institut du Brésil, Programme d'Amérique Latine, Woodrow Wilson Center : Bonjour, chers sénateurs, et merci de m'avoir invité à participer, ce matin, à votre discussion sur le Brésil.

Je suis un historien britannique de l'Amérique latine et, en particulier, du Brésil. Pendant 10 ans, j'ai occupé le poste de directrice du Centre for Brazilian Studies de l'Université d'Oxford. Depuis que j'ai pris ma retraite, il y a trois ans, je vis au Brésil, et je suis rattaché à l'un des principaux centres de réflexion du Brésil. Chaque année, je passe deux ou trois mois à l'Institut du Brésil du Woodrow Wilson Center, et j'ai commencé à me concentrer davantage sur le Brésil contemporain et, surtout, sur ses politiques et ses relations internationales.

Je parlerais volontiers du système politique brésilien et des politiques nationales du Brésil, mais je crois comprendre que la séance d'aujourd'hui met l'accent sur l'entrée en scène, au cours des 10 ou 15 dernières années, du Brésil en tant qu'acteur important à l'échelle tant régionale que mondiale.

Depuis que le Brésil a obtenu son indépendance du Portugal, il y a de cela presque 200 ans, les intellectuels et les politiciens brésiliens, appuyés par bon nombre d'étrangers, croient que le Brésil a la possibilité de devenir un important pays et peut-être même un grand pays. Cette croyance est fondée sur la superficie continentale du Brésil, sur son unité territoriale et politique incontestée, sur l'absence de conflits linguistiques, religieux, ethniques et régionaux en son sein, malgré la période d'esclavage et le problème de racisme qui l'a suivie, et, finalement, sur ses immenses ressources naturelles qui ne sont pas le moindre de ses atouts.

From a historian's point of view, what is interesting is how relatively peripheral Brazil has been since independence in both regional and global affairs. In regional affairs, a great deal depends on how you define the region, whether it is the western hemisphere, or Latin America, or simply South America. Brazil never felt itself part of Latin America and never joined in any attempts at Latin American unity. In fact, it has been much closer to the United States in the 20th century, but that has been a very complicated relationship, which we might talk about later.

It has been even more peripheral in global affairs. Brazil usually stands with the United States, and only on two earlier occasions, in the early 1960s and the mid-1970s, attempted what was called an independent foreign policy, which usually meant leaning towards Africa and Asia, not significantly Latin America, Spanish America. Brazil has been mostly inward looking, concerned with its own economic development, state building, how to govern this huge and until relatively recently under populated country, defining its own national identity.

Why have things changed in the last 10 to 15 years? The answer is obvious to us all. Brazil has changed with a fully-fledged consolidated democracy, with economic stability and the restoration of economic growth, with the beginnings of an attempt to deal with its major social problems. There has also been a good deal of political will by the Cardoso administration and the Lula administration to play a greater role, commensurate with its size, population and economy, to shape and influence regional and global institutions, to have a greater prestige, influence, power maybe.

In addition, the world has changed in the post-Cold War era. The multipolar system has allowed space for intermediate rising powers like Brazil; the relative decline of the prestige and influence of the United States; and the emergence of many new global issues for which Brazil is an important player, not least climate change, energy, food, water security, poverty alleviation, nuclear non-proliferation.

The region has also changed. The United States is going through one of its periodic attempts to neglect Latin America. It is looking elsewhere in the world. Argentina is in serious decline. Mexico has joined North America and has its own domestic difficulties, and at the same time, Brazil has continued to grow and to seek greater trade and investment in the region.

As a result, in global affairs we have seen Brazil somewhat neglecting its relationship with the United States and Europe, and concentrating on South-South relationships. All the acronyms we have are BRIC, IBSA — India, Brazil, South Africa — the Community of Portuguese Language Countries, CPLP, and

D'un point de vue historique, il est intéressant de constater à quel point le Brésil a joué un rôle relativement accessoire dans les affaires régionales et mondiales depuis son indépendance. Évidemment, ce qu'on entend par affaires régionales dépend en grande partie de la façon dont on définit la région — selon qu'on la considère comme l'hémisphère occidental, l'Amérique latine ou simplement l'Amérique du Sud. Le Brésil n'a jamais eu le sentiment de faire partie de l'Amérique latine et n'a jamais participé aux tentatives pour l'unifier. En fait, au cours du XX^e siècle, le Brésil s'est beaucoup rapproché des États-Unis, mais cette relation, dont nous pourrions peut-être parler plus tard, est très complexe.

Le Brésil a joué un rôle encore plus accessoire sur la scène mondiale. Il appuie en général les États-Unis, et il a tenté seulement à deux reprises, au début des années 1960 et au milieu des années 1970, d'adopter ce qu'on a appelé une politique étrangère indépendante, ce qui signifiait habituellement qu'il avait des sympathies pour l'Afrique et l'Asie, mais pas tellement pour l'Amérique latine ou l'Amérique espagnole. Le Brésil s'est replié surtout sur lui-même et s'est préoccupé de son propre développement économique, de l'édification de son État, de la façon de gouverner cet immense pays qui était sous-peuplé jusqu'à récemment et de la définition de sa propre identité nationale.

Pourquoi les choses ont-elles changé au cours des 10 à 15 dernières années? La réponse nous saute tous aux yeux. Le Brésil a changé lorsqu'il est devenu une démocratie à part entière, que son économie s'est stabilisée, que sa croissance économique s'est rétablie et qu'il a commencé à s'attaquer à ses principaux problèmes sociaux. De plus, l'administration Cardoso et l'administration Lula ont eu nettement la volonté politique de jouer un plus grand rôle, à la mesure de la superficie du Brésil, de sa population et de son économie, de façonner et d'influencer les institutions régionales et mondiales, et de jouir peut-être d'un plus grand prestige, d'une plus grande influence et d'une plus grande puissance.

En outre, le monde a changé après la guerre froide. Le système multipolaire a permis à des puissances montantes intermédiaires comme le Brésil de se manifester, de même que le déclin relatif du prestige et de l'influence des États-Unis et l'apparition de bon nombre de nouveaux problèmes mondiaux dans lesquels le Brésil joue un rôle important et dont les moindres ne sont pas le changement climatique, la sécurité énergétique et alimentaire, l'approvisionnement en eau, la réduction de la pauvreté et la non-prolifération nucléaire.

La région a également changé. Les États-Unis traversent l'une de ces périodes pendant lesquelles ils tentent d'oublier l'Amérique latine. Ils regardent ailleurs dans le monde. L'Argentine connaît un grave déclin. Le Mexique s'est joint à l'Amérique du Nord et à ses propres problèmes nationaux à régler et, pendant ce temps, le Brésil continue de croître et de chercher à accroître son commerce et ses investissements dans la région.

Par conséquent, nous avons remarqué que, sur la scène mondiale, le Brésil négligeait dans une certaine mesure ses relations avec les États-Unis et l'Europe pour se concentrer sur ses relations avec les pays du Sud. Tous les acronymes que nous utilisons sont les suivants : BRIC, IBSA — l'Inde, le Brésil et

recently, of course, in the Middle East. It is also engaged much more effectively in multilateral institutions. If it punched below its weight throughout most of its history, it is perhaps punching above its weight somewhat in recent years. Remember, Brazil is the only major country of its size with no significant hard power. A national defence strategy announced by President Lula in 2008 is attempting to deal with this issue, at least to the extent of modernizing the Brazilian armed forces.

Brazil is mainly concerned in security terms with the Amazon, of course, and with what it calls the blue Amazon, the Atlantic coast, where oil is now becoming a major issue.

In regional affairs, Brazil has continued to play a role in the Organization of American States, attending all five Summits of the Americas, but is not much interested in Western Hemisphere affairs; certainly it has been opposed to the free trade area of the Americas.

Regarding Latin America, Brazil attends the Rio Group meetings and has committed itself to the community of Latin American and Caribbean states that will be consolidated later this year. However, the focus in recent years has been firmly on MERCOSUR and particularly South America, what has become now the Union of South American Nations, UNASUR.

There is an asymmetry of power in South America, even in Latin America given Mexico's current problems. Brazil is ambivalent about its leadership role, about the responsibilities and the costs of leadership in the region, whatever the region. There is a good deal of opposition to what is thought of in many Spanish-American countries as Brazilian imperialism.

There are alternative projects for South American-Latin American unity, not least the one led by Chavez, and some Spanish American countries still very much prefer relationships with the United States compared to relationships with the other Latin American countries.

The whole issue of Brazil's identity — that is, is it west, north or south, is it Latin American or South American, and, in particular, what is Brazil's relationship with the United States — is an extremely complicated subject. What does Brazil want and what role does it wish to play in regional and global affairs? This is, as Mr. Sotero said, an extremely intense debate. For the first time in Brazilian history, Brazilians debate foreign policy. It has become politicized and increasingly polemic.

Finally, do we expect continuity or change under President Dilma Rousseff? She is, after all, a creation of President Lula. During the election campaign, when asked what her policies were on anything, she simply said: To continue the policies of President Lula. Is this Lula's third mandate? Is she keeping the seat warm

l'Afrique du Sud —, la Communauté des pays de langue portugaise, la CPLP, et, récemment, le Moyen-Orient. Le Brésil participe également aux institutions multilatérales de manière beaucoup plus efficace. Si pendant la majeure partie de son histoire, il a fait moins que sa part, il est possible que, dernièrement, il fasse, en quelque sorte, plus que sa part. N'oubliez pas que le Brésil est le seul grand pays de cette taille à ne pas posséder une puissance coercitive appréciable. En 2008, le président Lula a annoncé une stratégie en matière de défense nationale qui tente de remédier au problème, ne serait-ce qu'en modernisant les forces armées brésiliennes.

En matière de sécurité, le Brésil est principalement préoccupé par l'Amazone, bien entendu, et par ce qu'il appelle l'Amazone bleue, c'est-à-dire la côte Atlantique où le pétrole est en passe de devenir un important enjeu.

En ce qui concerne les affaires régionales, le Brésil continue de jouer un rôle dans l'Organisation des États américains. Il a participé aux cinq Sommets des Amériques, mais il ne s'intéresse pas tellement aux affaires de l'hémisphère occidental; il s'est certainement élevé contre la création d'une zone de libre-échange des Amériques.

Pour ce qui est de l'Amérique latine, le Brésil assiste aux réunions du Groupe de Rio et s'est engagé à devenir membre de la communauté des États latino-américains et caribéens qui sera formée plus tard cette année. Toutefois, au cours des dernières années, il a porté toute son attention sur MERCOSUR et, en particulier, sur ce qui est devenu maintenant l'Union des nations sud-américaines, UNASUR.

Il existe une asymétrie des pouvoirs en Amérique du Sud, et même en Amérique latine, si l'on tient compte des problèmes que connaît actuellement le Mexique. Le Brésil est ambivalent par rapport à son rôle de chef de file dans la région et par rapport aux responsabilités et aux coûts qui s'y rattachent. Bon nombre de gens s'élèvent contre ce que de nombreux pays hispano-américains considèrent comme l'impérialisme brésilien.

D'autres projets prônent l'unité sud-américaine ou latino-américaine, dont le moindre n'est pas celui dirigé par Chavez. Toutefois, certains pays hispano-américains aiment mieux établir des relations avec les États-Unis qu'avec d'autres pays latino-américains.

Toute la question relative à l'identité du Brésil — à savoir son appartenance à l'Ouest, au Nord ou au Sud, son ralliement à l'Amérique latine ou à l'Amérique du Sud et, en particulier, la nature de sa relation avec les États-Unis — est un sujet extrêmement complexe. Que cherche le Brésil et quel rôle souhaite-t-il jouer sur la scène régionale et mondiale? Comme M. Sotero l'a dit, cette question fait l'objet d'un débat très intense. Pour la première fois dans l'histoire du Brésil, les Brésiliens discutent de la politique étrangère. La question s'est politisée et devient de plus en plus polémique.

Enfin, prévoyons-nous des changements sous la présidence de Dilma Rousseff, ou une continuité? Après tout, elle est une création du président Lula. Lorsque, pendant la campagne électorale, on lui demandait quelles étaient ses politiques à divers égards, elle répondait simplement qu'elle allait poursuivre les politiques du

for Lula in 2014 or is she her own woman? We have had six weeks to make a preliminary assessment. Clearly, there is a different style — less personal, less grandiose and more pragmatic. President Rousseff faces immediate domestic challenges, both political, because of the Brazilian political system, and the need to put together a multi-party government and to deal with a multi-party Congress and economic issues. Lula's legacy is not quite as good as Lula and his admirers would like us to believe, and President Rousseff has to deal with major problems arising from fiscal irresponsibility and the beginnings of inflation.

Regarding international relations, there are some signs of change. In global affairs, President Rousseff has already said she disagrees with the policy on Iran. We are waiting to see what her policy on China is, but there are some indications that she stands more with the United States on some issues relating to China. On regional affairs, she says she wants a more constructive relationship with the United States than was the case during the Lula administration.

There is also continuity. The first visit abroad by President Rousseff was to Argentina. In Argentina, she made very strong statements about Brazil's commitment to Latin America. At the same time, her international adviser, who was Lula's international adviser, Marco Aurélio Garcia, has written in *Le Monde Diplomatique* that his focus is entirely on South America. We still have the conflicting identity that Brazil has of whether it is part of Latin America or of South America, or whether it wishes to be part of the hemisphere.

Frankly, as a foreigner living in Brazil, I rarely hear any discussion about Canada. I rarely hear any discussion about Canadian-Brazilian relations. If Brazil does move to a more constructive relationship with the United States and emphasizes its western hemisphere relationships, then surely the three biggest states, the three biggest economies, the three greatest democracies in the western hemisphere must have various reasons, as we have heard from my colleagues, for cooperation.

However, if Brazil continues to focus much more on South America and even on Latin America, excluding the United States and Canada from many of its discussions, then at least Canada can say it is not the United States, and it still has possibilities for bilateral relationships and cooperation throughout the rest of the world and through multilateral institutions.

The Chair: Thank you very much to our three presenters. You have certainly covered the area of foreign policy with a little look into the future.

Senator D. Smith: Mr. Bethell, I am intrigued. You get the sense of rivalry between Portuguese-speaking Brazil and the Spanish-speaking countries.

président Lula. S'agit-il du troisième mandat de Lula? Se contentera-t-elle de réchauffer le siège de Lula jusqu'en 2014, ou en fera-t-elle à sa tête? Nous avons disposé de six semaines pour procéder à une évaluation initiale. Son style est manifestement différent — moins personnel, moins grandiose, mais plus pragmatique. La présidente Rousseff doit relever immédiatement des défis à l'échelle nationale tant sur le plan politique, en raison du système politique brésilien et de la nécessité de mettre sur pied un gouvernement multipartite et de composer avec un Congrès multipartite, que sur le plan économique. L'héritage de Lula n'est pas aussi remarquable que Lula et ses admirateurs voudraient nous le faire croire, et la présidente Rousseff doit régler des problèmes majeurs découlant de l'irresponsabilité fiscale et d'un début d'inflation.

Dans le domaine des relations internationales, on peut voir des signes de changement. Sur la scène internationale, la présidente Rousseff a déjà déclaré qu'elle n'était pas d'accord avec la politique relative à l'Iran. Nous attendons de voir quelle sera sa politique à l'égard de la Chine, mais certains signes semblent indiquer qu'elle appuiera davantage les États-Unis par rapport à certains enjeux liés à la Chine. En ce qui concerne les affaires régionales, elle souhaite nouer avec les États-Unis une relation plus constructive que celle établie par l'administration Lula.

Il y a également des signes de continuité. Le premier pays que la présidente Rousseff a visité est l'Argentine. Durant sa visite, elle a tenu des propos très fermes au sujet de l'engagement du Brésil à l'égard de l'Amérique latine. Pendant ce temps, Marco Aurélio Garcia, son conseiller en matière d'affaires étrangères qui était aussi celui de Lula, écrivait dans *Le Monde diplomatique* qu'il portait toute son attention sur l'Amérique du Sud. De plus, nous nous demandons toujours si le Brésil fait partie de l'Amérique latine ou de l'Amérique du Sud, et s'il souhaite faire partie de l'hémisphère occidental.

Pour être franche, en tant qu'étrangère vivant au Brésil, j'entends rarement les gens discuter du Canada ou des relations canado-brésiliennes. Si le Brésil entame une relation plus constructive avec les États-Unis et met l'accent sur ses relations avec l'hémisphère occidental, alors les trois plus grands États, les trois plus grandes économies et les trois plus grandes démocraties de l'hémisphère occidental doivent assurément avoir diverses raisons de coopérer, comme mes collègues l'ont mentionné.

Il n'empêche que si le Brésil continue à privilégier l'Amérique du Sud et même l'Amérique latine en excluant les États-Unis et le Canada de bon nombre de ses discussions, le Canada peut au moins dire qu'il n'est pas les États-Unis, et qu'il a toujours la possibilité d'entretenir des relations bilatérales et de coopérer avec le reste du monde et de le faire par les institutions multilatérales.

La présidente : Je remercie sincèrement nos trois intervenants. Vous avez certainement couvert le domaine de la politique étrangère en jetant un regard sur l'avenir.

Le sénateur D. Smith : Monsieur Bethell, je suis intrigué. On a l'impression qu'il y a une rivalité entre le Brésil et les pays hispanophones.

The relationship with Argentina intrigues me. About 100 years ago, Argentina was almost like another European country, with great world architecture and a famous opera house. There is an opera house on the river in Manaus in Brazil, too. However, you used the phrase "serious decline" when you referred to Argentina. When you think of how powerful it is, the tango and the colourful Argentina of many years ago, what went wrong that Brazil seems to be getting right?

Mr. Bethell: You have raised some big issues. There always has been a difference between Portuguese America and Spanish America, clearly, from the colonial period. In the 19th century, Spanish America had very little relationship with Brazil and did not think of Brazil as part of Spanish America or Latin America. The Brazilian empire, the Brazilian monarchy, felt itself superior to most Spanish American republics, so there was a stand-off between imperial Brazil and the Spanish American republics them at the beginning.

Gradually, there had to be some engagement. Brazil engaged in three wars in the Rio de la Plata. As Argentina emerged as the most important country in Latin America, it began to feel itself much superior to Brazil. The rivalry goes back to the late 19th century.

There is an opera house in Rio de Janeiro and another in São Paulo that is equal to the Teatro Colón in Buenos Aires. In the 20th century, certainly since 1930, the position of Argentina has declined and the position of Brazil has enormously improved; the balance has shifted dramatically. That shift is partly because of Brazil's size and natural resources, although Argentina is rich in natural resources. It also is because of Brazil's economic development model during the period from 1930 onwards. Brazil became a much more diverse economy with a much stronger industrial base. Brazil began to gradually solve many of its political problems, whereas Argentina began a long period of economic decline and a long period of political instability.

Mr. Sotero: If you are a Brazilian, I think it is easy to understand that Argentina, with its brilliant past, deals today with the memory of prosperity that is problematic for a country facing the types of problems that Argentina is facing.

You spoke about possible rivalries between Brazil and the Spanish-speaking countries. Actually, there is not much of that. One of the challenges that I believe we face in Brazil is to pay more attention to our neighbours. We completely ignore our neighbours, particularly Argentina because of historical reasons.

In the 1970s, I was only the third journalist in Brazil to specialise in Latin America. We did not pay attention to the region. However, we now must do so because we are becoming increasingly more important. We have some 50,000 illegal immigrants from Bolivia in São Paulo. We will have to grow and prosper in an intelligent way. We have to share our prosperity with our neighbours. We have to lead. We have to behave in a way that makes other countries feel included. This is the biggest

Vos relations avec l'Argentine m'intriguent. Il y a environ 100 ans, l'Argentine était presque considérée comme un pays européen, en raison de son architecture de renommée mondiale et de son opéra célèbre. Il y a un opéra sur le bord de la rivière à Manaus, au Brésil, également. Toutefois, vous avez dit que la situation de l'Argentine s'est détériorée gravement. Lorsque vous songez à sa puissance, au tango et à l'Argentine pittoresque du passé, qu'est-ce qui a mal tourné en Argentine et qui ne s'est pas produit au Brésil, à votre avis?

M. Bethell : Vous avez soulevé des questions importantes. Il y a toujours eu une différence entre l'Amérique portugaise et l'Amérique espagnole, et cela remonte clairement à la période coloniale. Au XIX^e siècle, l'Amérique espagnole entretenait très peu de relations avec le Brésil et ne le considérait pas comme un pays de l'Amérique latine. Comme l'empire brésilien, la monarchie brésilienne, se sentait supérieur à la plupart des républiques américaines espagnoles, leurs relations étaient froides au début.

Peu à peu, les deux pays ont dû collaborer. Le Brésil a pris part à trois guerres au Río de la Plata. À mesure que l'Argentine se révélait comme le plus important pays de l'Amérique latine, elle a commencé à se sentir supérieure au Brésil. Leur rivalité remonte à la fin du XIX^e siècle.

Il y a un opéra à Rio de Janeiro et un autre à São Paulo qui est comparable au Teatro Colón de Buenos Aires. Au XX^e siècle, certainement à partir des années 1930, la situation de l'Argentine s'est détériorée et celle du Brésil s'est améliorée considérablement; l'équilibre s'est radicalement inversé. Cette situation s'explique en partie par la taille du Brésil et ses ressources naturelles, quoique l'Argentine est riche en ressources naturelles. Elle s'explique aussi par le modèle de développement économique qu'utilise le Brésil depuis les années 1930. Le Brésil a une économie beaucoup plus diversifiée et un meilleur potentiel industriel. Petit à petit, le Brésil a résolu bon nombre de ses problèmes politiques, tandis que l'Argentine commençait à vivre une longue période de déclin économique et d'instabilité politique.

M. Sotero : Je pense que quand on est Brésilien, il est facile de comprendre que l'Argentine, dont le passé est brillant, doit composer avec le souvenir d'une prospérité, ce qui pose problème pour un pays aux prises avec de telles difficultés.

Vous avez parlé de rivalités entre le Brésil et les pays hispanophones. En fait, il n'y en a pas beaucoup. À mon avis, l'un des problèmes qui se posent au Brésil, c'est que nous devons accorder plus d'attention à nos pays voisins. Nous ignorons complètement nos voisins, surtout l'Argentine, pour des raisons historiques.

Au cours des années 1970, j'étais seulement le troisième journaliste brésilien spécialiste de l'Amérique latine. Nous ne nous intéressions pas à la région. Il n'en demeure pas moins que nous devons nous y intéresser de nos jours en raison de la place de plus en plus importante que nous prenons. Nous avons environ 50 000 immigrants clandestins boliviens à São Paulo. Notre pays devra croître et prospérer intelligemment. Nous devons partager la prospérité dont nous jouissons avec nos voisins. Il nous faut

challenge to Brazilian leaders, not only for President Rousseff but also for those coming in the next generations. There is no sense in Brazil of rivalry with our neighbours.

Senator D. Smith: My final question relates to the booming relationship with China.

Our committee was in China a year ago. The first time I was in China, Mao was still living. The differences today are unbelievably dramatic. Regarding the currency, you literally hear a primal scream from the Americans on occasion on the value of the Chinese currency, but they just cannot seem to deal with it.

What does Brazil think they can do that can maybe start chipping away at the real issue?

Mr. Farnsworth: I do not think Brazil can do a lot with reference to Chinese currency on the bilateral basis. The United States, as you correctly point out, has not been able to do a whole lot, other than to put this on the international agenda. This is where Brazil becomes important. I was in China in November, at the time when the U.S. quantitative easing package was announced. The reaction in China was extremely negative, as it was in other parts of world. On a bilateral basis, this allows the Chinese to say: Those Americans are just trying to keep us from global leadership. They can be usefully put in a separate category and the rest of the world is a friend of China.

When it becomes more socialized in the global community, for example, in the G20, where Canada and Brazil are both members, to have the currency issue as a broader global issue that the Chinese have to face and recognize it is not just impacting the United States, then it becomes qualitatively different. The Chinese are then not able to dismiss it as the primal scream, as you say, of the United States. This is an important point.

I think the Brazilians recognize that their own trade relations with China are unbalanced at this point. I think they recognize that it must change over time. You are seeing a debate arising in Brazil, slowly at first, but it is starting to gather momentum, questioning the type of relationship that Brazil has with China. The relationship is based primarily on commodities, which goes back to the old model that Latin America used to be and has been trying to move away from. The model is that of the provider of primary commodities for other countries to develop and reap the value-added reward. This is an active debate and discussion in Brazil and we anticipate this debate will continue.

On Argentina, I have nothing to add to the astute comments of my colleagues. However, I did serve for a time in the U.S. government and in the White House. There is an important difference between now and the 1990s with the Brazil-Argentina relationship that is affecting what Brazil is able to do in some cases internationally. Let me offer an example. Brazil is actively

montrer la voie. Nous devons nous comporter de façon à ce que les autres pays se sentent inclus. Voilà le plus grand défi à relever pour les leaders brésiliens, non seulement pour la présidente Rousseff, mais également pour les prochains leaders. Au Brésil, il n'y a pas de sentiment de rivalité envers les pays voisins.

Le sénateur D. Smith : Ma dernière question porte sur l'essor de vos relations avec la Chine.

Notre comité était en Chine il y a un an. Lors de ma première visite dans ce pays, Mao était toujours vivant. Les différences entre les deux époques sont spectaculaires. À l'occasion, on entend des cris d'indignation du côté des Américains lorsqu'ils voient la valeur de la monnaie chinoise; ils ne semblent tout simplement pas arriver à faire face à la situation.

Qu'est-ce que le Brésil croit pouvoir faire pour atténuer le vrai problème?

M. Farnsworth : Je ne crois pas que le Brésil puisse faire grand-chose au sujet de la monnaie chinoise dans un cadre bilatéral. Comme vous l'avez souligné à juste titre, les États-Unis n'ont pas pu faire bien des choses, à part mettre la question à l'avant-plan des priorités internationales. C'est ici que le rôle du Brésil devient important. Je suis allé en Chine en novembre, au moment où on annonçait une série de mesures d'allègement quantitatif aux États-Unis. Comme dans d'autres régions du monde, les réactions en Chine ont été extrêmement négatives. Dans un cadre bilatéral, cela permet aux Chinois de dire que les Américains ne font qu'essayer de les empêcher de devenir des leaders mondiaux. Ils peuvent être utilement mis dans une catégorie distincte, tandis que tous les autres pays du monde sont considérés comme des amis de la Chine.

Lorsqu'au sein de la communauté internationale, par exemple au G20, dont sont membres le Canada et le Brésil, on met plus souvent à l'ordre du jour la question monétaire en tant qu'enjeu mondial — pour laquelle les Chinois doivent reconnaître que les répercussions ne se font pas sentir qu'aux États-Unis —, les choses deviennent alors différentes sur le plan qualitatif. Les Chinois ne peuvent pas considérer cela seulement comme un cri d'indignation de la part des États-Unis, comme vous le dites. C'est une question importante.

Je crois que les Brésiliens savent qu'à l'heure actuelle, il y a un déséquilibre dans leurs relations commerciales avec la Chine. Je crois qu'ils savent que la situation devra changer avec le temps. Au Brésil, on entre de plus en plus dans un débat qui remet en question le type de relations que le Brésil entretient avec la Chine. Ces relations sont basées avant tout sur les produits primaires, ce qui nous ramène au vieux modèle que l'Amérique latine avait l'habitude de suivre et dont elle tente de s'éloigner. Ce modèle consiste à fournir des produits primaires à d'autres pays qui créeront des produits à valeur ajoutée et en recueilleront le fruit. C'est un débat passionné, et nous nous attendons à ce qu'il se poursuive.

En ce qui concerne l'Argentine, je n'ai rien à ajouter aux observations avisées de mes collègues. Cependant, j'ai travaillé pendant un certain temps au sein du gouvernement américain et à la Maison-Blanche. Il y a une différence importante entre les relations Brésil-Argentine des années 1990 et celles d'aujourd'hui qui a des répercussions sur ce que le Brésil est capable de faire

pursuing, and has for many years, and rightfully so, a seat on the United Nations Security Council. However, when those conversations came up, Buenos Aires would contact the United States and other countries and ask why Brazil should get a seat and not Argentina. Mexico would say the same thing, and then there would be inter-regional rivalry. You do not hear that so much anymore because Argentina does not have the same prominence that Brazil clearly has. There was that moderating function between the two countries, which, remember, had an active nuclear program designed to counter each other in the 1970s. That does not exist now, but that history is instructive because, now unshackled by inter-regional rivalries, Brazil is able to move forward in the international sphere.

Mr. Sotero: On the China relations, the government in Brazil had entertained the idea of China as a major strategic ally. President Lula's first three or four years in government were centred on the idea of developing major strategic relations with China. This idea is no longer present. After China blocked discussions at the UN Security Council about reforming that body — for reasons absolutely unrelated to Brazil — and, more recently, because of the impact of the Chinese undervalued currency for Brazilian industries, the Brazilian government is under severe pressure from industries in São Paulo, all over Brazil, to do something about the currency issue. As Mr. Farnsworth mentioned, and Mr. Bethell would agree, what can you do about it, really? There is not a clear answer.

On the political side, regarding the relationship with China, because we have become an exporter of primary products, you will see senior Brazilian diplomats and commentators saying that this is a new colonial type of relationship. That is what Mr. Farnsworth just said. This is an important consideration for President Rousseff and for the policy-makers in Brazil going forward.

Mr. Bethell: I have nothing to add on China, but one last word on the issue of Spanish America, Brazil and particularly Argentina. I think Mr. Sotero is right. There is no rivalry now. Brazil is overwhelmingly the dominant power in South America and in Latin America. One of the problems the United States has is that for the first time in its history there is another country that to some extent challenges its own hegemony in the Western Hemisphere, another major power coming out of Latin America.

I think there still is a sense that Brazil is different from Spanish America. There is still a sense that Brazil is not sure whether it wishes to lead, how it wishes to lead, and what its responsibilities would be if it were to lead, at least in South America. Within South America, there is, as I said, a certain amount of resistance. There are groups that welcome Brazilian leadership of the region and there are still groups that resist Brazilian leadership.

dans certaines situations sur la scène internationale. Permettez-moi de vous donner un exemple. Depuis de nombreuses années, et à juste titre, le Brésil cherche activement à obtenir un siège au Conseil de sécurité des Nations Unies. Toutefois, lorsque des pourparlers avaient lieu à ce sujet, Buenos Aires communiquait avec les États-Unis et d'autres pays et leur demandait pourquoi le Brésil devrait obtenir un siège et non l'Argentine. Le Mexique faisait la même chose, ce qui a mené à une rivalité interrégionale. On n'entend plus beaucoup parler de ce genre de choses, car l'Argentine n'a clairement pas la même importance que le Brésil. Auparavant, il y avait cette fonction modératrice entre les deux pays qui, si vous vous souvenez bien, avaient un programme nucléaire dynamique conçu pour se surveiller l'un l'autre dans les années 1970. Cela n'existe plus aujourd'hui, mais c'est instructif, car maintenant que le Brésil échappe aux rivalités interrégionales, il est capable d'aller de l'avant sur la scène internationale.

M. Sotero : En ce qui concerne les relations avec la Chine, le gouvernement brésilien avait envisagé de considérer la Chine comme un allié stratégique principal. Durant les trois ou quatre premières années où Lula était président, le pays se concentrait sur l'établissement de relations stratégiques importantes avec la Chine. L'idée est disparue. Après que la Chine a bloqué les discussions au sein du Conseil de sécurité de l'ONU sur sa réforme — pour des raisons qui n'avaient absolument rien à voir avec le Brésil — et, récemment, en raison des répercussions qu'a eues la sous-évaluation de la monnaie chinoise sur les industries brésiliennes, le gouvernement brésilien subit de fortes pressions de la part des industries de São Paulo, de partout au Brésil, pour qu'il agisse au sujet de la question de la monnaie. Comme M. Farnsworth l'a dit, et M. Bethell serait d'accord avec nous, que peut-on faire à ce sujet? Il n'y a pas de réponse claire.

Du point de vue politique, puisque notre pays est devenu un exportateur de produits primaires, de hauts diplomates et des commentateurs brésiliens disent que nous entretenons des relations coloniales nouveau genre avec la Chine. C'est ce que M. Farnsworth vient de dire. C'est une considération importante pour la présidente Rousseff et les décideurs brésiliens pour l'avenir.

M. Bethell : Je n'ai rien à ajouter en ce qui concerne la Chine, mais j'ai une dernière chose à dire au sujet de l'Amérique espagnole, du Brésil et surtout de l'Argentine. Je crois que M. Sotero a raison. Il n'y a plus de rivalité maintenant. Dans une très large mesure, le Brésil est la force dominante en Amérique du Sud et en Amérique latine. L'un des problèmes des États-Unis, c'est que pour la première fois de leur histoire, il y a un pays qui, jusqu'à un certain point, conteste leur hégémonie dans l'hémisphère occidental; une autre puissance importante de l'Amérique latine.

Je crois qu'on a encore l'impression que le Brésil est différent de l'Amérique espagnole. On a encore l'impression que le Brésil ne sait pas s'il veut dominer, de quelle façon il veut le faire et quelles seraient ses responsabilités le cas échéant, du moins en Amérique du Sud. Comme je l'ai dit, on oppose une certaine résistance en Amérique du Sud. Bon nombre de groupes accueillent favorablement la prééminence du Brésil dans la région, mais d'autres s'y opposent toujours.

I hear, in Washington, frequently, from Spanish-American representatives, this resentment of Brazil's position and some concern about the possibility that Brazil could now dominate the region.

Mr. Farnsworth: Quite right.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I would like to thank the three of you for agreeing to tell us about Brazil. I have two questions for you about different topics. The first one has to do with clean energy and the other, with Brazil's foreign policy.

At the beginning of the month, northeastern Brazil was plunged into darkness, from Thursday night to Friday morning at dawn, because of a power outage at an electric substation, which affected millions of Brazilians. Eight of the nine northeastern states were affected by the blackout.

A witness, who came to meet with us earlier, told us that part of Brazil's electricity comes from ethanol. Brazil is constantly affected by power outages, and one of the major blackouts hit the southeast, which is the industrial and economic heartland of the country. That happened in November 2009, affecting 70 million Brazilians.

What do you think about Brazil's electrical grid? Do you think that Canadian experts could do something about this in the future to help Brazil?

[English]

Mr. Sotero: I am not an expert on the electrical grid in Brazil. It is one major grid. We do use ethanol. In the process of producing sugar cane ethanol, we produce a lot of electricity. This goes to the grid. This is one system. From what we understand, a major issue occurred concerning the management of those power stations. It was not for lack of supply. The discussion is ongoing.

A few weeks ago, there was another problem in the northeast. That points to the need for Brazil to continue to expend its production and transmission lines. The vulnerability here is more on the transmission lines than on the capacity to produce.

As you probably know, 80 per cent of all electricity produced in Brazil comes from clean energy in the form of hydro power, and add to that the production from sugar cane ethanol. As far as concerns electricity, fossil fuels play a minor role in Brazil. As with most issues in Brazil today, it is an issue of quality. In this case, it is the quality of managing those networks. President Rousseff is particularly attentive to that, I believe, and politically vulnerable on that issue because she was the Minister of Mines and Energy, which led to a reconfiguration of the regulatory framework of that sector.

Mr. Farnsworth: If I could add a brief comment, I agree with Mr. Sotero. This is a huge opportunity, in my view, for Canadian expertise. As Brazil grows, the need for energy will grow.

À Washington, je suis souvent témoin du ressentiment que les représentants hispano-américains éprouvent face à la position qu'occupe le Brésil et j'entends leurs préoccupations sur la possibilité qu'il domine la région.

M. Farnsworth: Tout à fait.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Merci à vous trois d'avoir accepté de nous entretenir sur le Brésil. J'ai deux questions à vous poser portant sur des sujets différents. La première concerne l'énergie propre et l'autre, la politique extérieure du Brésil.

Au début du mois, le nord-est du Brésil a été plongé dans le noir, de jeudi soir à vendredi matin à l'aube, en raison d'une panne dans une sous-station électrique, ce qui a affecté des millions de Brésiliens. Huit des neuf États du nord-est ont été touchés par la panne.

Nous avons appris par un témoin, qui est venu nous rencontrer antérieurement, qu'au Brésil une partie de l'électricité est produite à l'éthanol. Le Brésil est régulièrement affecté par des pannes électriques et l'une des plus importantes pannes avait touché le sud-est qui représente le cœur industriel et économique du pays. Cela s'est produit en novembre 2009, affectant 70 millions de Brésiliens.

Quelle est votre opinion au sujet du réseau électrique du Brésil? Croyez-vous que les spécialistes canadiens pourraient un jour jouer un rôle dans ce domaine pour aider le Brésil?

[Traduction]

M. Sotero : Je ne suis pas un spécialiste du réseau électrique du Brésil. C'est un réseau important. Nous utilisons effectivement de l'éthanol. Nous produisons beaucoup d'électricité dans le cadre du processus de transformation de la canne à sucre en éthanol. On s'en sert dans le réseau. Il s'agit d'un élément. D'après ce que nous croyons comprendre, un problème majeur s'est produit dans la gestion des centrales électriques. Ce n'était pas un problème d'approvisionnement. Des discussions sont en cours.

Il y a quelques semaines, il s'est produit un autre problème dans le Nord-Est du Brésil, ce qui souligne la nécessité de continuer d'accroître la production et le nombre de lignes de transport d'énergie au Brésil. Ce sont davantage les lignes de transmission que la capacité de produire qui posent problème.

Comme vous le savez sans doute, 80 p. 100 de toute l'électricité produite au Brésil est de l'énergie propre, c'est-à-dire de l'énergie hydraulique, sans compter la production d'éthanol à partir de la canne à sucre. On a très peu recours aux combustibles fossiles au Brésil. Comme pour la plupart des autres enjeux du pays aujourd'hui, le problème, c'est la qualité. Dans ce cas, c'est la qualité de la gestion des réseaux. Je pense que la présidente Rousseff accorde une attention particulière à ce problème, qui la place dans une position politiquement vulnérable, car elle était ministre des Mines et de l'Énergie, ce qui a mené à une reconfiguration du cadre de réglementation du secteur.

M. Farnsworth : Si vous me permettez d'ajouter brièvement quelque chose, je suis d'accord avec M. Sotero. À mon avis, c'est une occasion en or pour les Canadiens qui travaillent dans le

Presently, Brazilian infrastructure is inadequate to the task of energy and many other activities. It is not to say the resources do not exist; they do exist, but the infrastructure needs to be developed. As the population increases and economic growth increases, the demand for energy will similarly increase.

Mr. Sotero referred to the idea that much of Brazil's electricity comes from clean energy. Most of that is actually hydro. If you have a hydro-based economy, then you are dependent on things like rainfall, which generally is plentiful in Brazil, but sometimes it is not. Some of these blackouts have been because of shortfalls in the hydroelectricity sector. As Brazil is developing that additional infrastructure, it is a huge opportunity to bring online clean energy alternatives, for example, the sugar-based ethanol that Brazil has in such abundance and is clearly leading the world in producing.

One activity we have not mentioned is also in the energy sector, but not what we would consider the clean energy sector, namely, the massive finds of oil and gas in the deep water off the coast of Rio de Janeiro, which Brazil is moving forward aggressively on. Canada has interesting expertise on investment models that work. Canada reserves the commodity to the state and yet still encourages the investment that is necessary to get the product out of the ground and into the commercial sector. That is another area of expertise that Canada could lend in a useful and cooperative way.

Mr. Bethell: I am also not a specialist on energy, obviously, but I would underline what Mr. Sotero and Mr. Farnsworth said, namely, that 70 per cent to 80 per cent of Brazil's electricity comes from hydro. Brazil is developing huge dams on the tributaries of the Amazon. One, in particular, on the Xingu River in South America, will be the biggest dam in South America, apart from Itaipu. Although there are huge environmental issues and issues to do with indigenous populations, these major dams are clearly going ahead on the Amazon.

The second factor is nuclear energy. Brazil has two nuclear power stations and is about to begin a third, I think in 2015; and has plans for three or four more. Nuclear energy is very much on the agenda. There are the oil discoveries off the coast of Rio de Janeiro and Santos. All these will considerably change the profile of energy and deal with the problem of energy supply in Brazil, but they need huge investments. Everyone agrees that much of the infrastructure of Brazil — that is, the roads, the railways, the airports and the ports — are in desperate need of massive investments, together with hydro and nuclear power.

domaine. À mesure que le Brésil évoluera, les besoins énergétiques augmenteront. À l'heure actuelle, l'infrastructure brésilienne n'est pas adaptée aux activités qui entourent la production énergétique, entre autres. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de ressources; il y en a, mais il faut mettre l'infrastructure en place. La croissance démographique et la croissance économique feront augmenter la demande d'énergie.

M. Sotero a dit qu'une grande partie de l'électricité du Brésil provient de sources d'énergie propres, surtout de l'énergie hydraulique. Si l'on a une économie qui se fonde sur l'hydroélectricité, on est dépendant de la pluie, qui tombe abondamment en général au Brésil, mais, parfois, ce n'est pas le cas. Certaines pannes d'électricité ont été causées par des lacunes dans le secteur de l'hydroélectricité. Puisque le Brésil construit de nouvelles infrastructures, c'est une occasion en or de produire d'autres énergies propres, par exemple de l'éthanol qui provient de la canne à sucre, que l'on trouve abondamment au Brésil, et dont celui-ci est assurément un chef de file mondial dans la production.

Il y a une autre activité dont nous n'avons pas parlé et qui fait aussi partie du secteur de l'énergie, mais pas de celui de l'énergie dite propre; je parle des énormes gisements de pétrole et de gaz naturel découverts dans les eaux profondes au large des côtes de Rio de Janeiro, et sur lesquels le Brésil s'acharne sans répit. Le Canada possède une expertise intéressante relative à des modèles d'investissement qui fonctionnent bien; en effet, le pays réserve la matière première pour l'État, mais encourage tout de même les investissements nécessaires pour extraire le produit du sol et en faire un produit commercial. Il s'agit d'un autre domaine d'expertise qui permettrait au Canada de prêter main-forte au Brésil dans un esprit de coopération.

M. Bethell : Je ne suis évidemment pas non plus un spécialiste dans le domaine de l'énergie, mais j'aimerais mettre en évidence les paroles de M. Sotero et de M. Farnsworth, à savoir que le Brésil obtient de 70 à 80 p. 100 de son électricité à partir de l'hydroélectricité. En effet, le pays construit de gigantesques barrages sur les affluents de l'Amazone; celui de la rivière Xingu sera le plus grand barrage en Amérique du Sud, à part celui d'Itaipu. Malgré de gros problèmes environnementaux et des préoccupations du côté des populations autochtones, il ne fait aucun doute que ces importants barrages continuent d'être installés sur l'Amazone.

Le deuxième facteur concerne l'énergie nucléaire. Le Brésil possède deux centrales nucléaires et est sur le point d'en construire une troisième, en 2015, je pense, en plus d'en planifier trois ou quatre autres. L'énergie nucléaire fait donc partie intégrante des projets du pays, en plus des découvertes de gisements de pétrole au large des côtes de Rio de Janeiro et de Santos. Il s'ensuit que le paysage énergétique du pays en sera considérablement transformé et que ses problèmes d'approvisionnement en énergie seront moins importants, mais on devra y investir énormément d'argent. Tout le monde s'entend sur le fait que la plus grande partie de l'infrastructure du Brésil, c'est-à-dire les routes, les chemins de fer, les aéroports et les ports, a désespérément besoin d'investissements importants, de même que les secteurs de l'hydroélectricité et de l'énergie nucléaire.

Brazil does have a major problem of investing in all these areas, which have huge potential, but also present difficulties.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: Here is my question on Brazil's foreign policy. I know that former President Lula and his Chilean counterpart, Michelle Bachelet, will be in Algiers, Algeria, next May for a major international meeting with economic and social councils.

This has to do with integrating the Association of Economic and Social Councils into the United Nations system, the objective being to stand up to the so-called neo-liberal economic vision. In addition, Brazil's actions on Iran's nuclear program and the Honduran constitutional crisis, its sudden recognition of Palestine as an independent state and other initiatives have often left international observers wondering.

In your view, can Brazil's actions be justified by its desire to have a trade advantage and to expand its export markets?

[*English*]

Mr. Sotero: I would like to begin by reminding you that President Lula is the former president of Brazil. Brazil only has one president at a time. Whatever President Lula did, obviously, we have respect for him. I think he was a good president for Brazil. What he does as a former president is his own business and the business of the party he represents. I do not see President Dilma Rousseff supportive or engaged in a set of policies that would undermine our main effort to keep the economy stable, to keep it growing and attracting foreign investment for productive uses in Brazil.

With regard to other issues, we have dealt with Iran. The issue of Honduras was an unfortunate episode where the countries were all initially together and then, because of pressures here in Washington that led to the nominations of two senior important officials here, became hostage to a particular view here in the United States. The United States was forced to make some concessions. You know about the episode. This is still under review. Brazil and Mexico, for instance, have not yet recognized the government of President Lobo in Honduras, but this should be happening.

President Lula, again, is a popular leader. He may or may not come back as president. If President Dilma Rousseff is successful, as we all expect she will be, she will run for re-election, probably with President Lula's support. In the meantime, I think President Lula will carry on with his plans to help in development issues. If he does that in the context of the United Nations, I think it will be a good effort. As I said, he contributed a lot to Brazil. However, he is now a former president of Brazil. The president is Dilma Rousseff.

Le Brésil éprouve de graves difficultés à investir dans tous ces domaines, qui offrent énormément de potentiel, mais qui ne sont pas sans problèmes.

[*Français*]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Voici maintenant ma question au sujet de la politique extérieure du Brésil. Je sais que l'ex-président Lula et son homologue du Chili, Michelle Bachelet, seront à Alger en mai prochain en Algérie pour une grande réunion internationale des conseils économiques et sociaux.

Il s'agira de faire en sorte que l'Association des conseils économiques et sociaux soit intégrée au sein du système des Nations Unies, l'objectif étant de faire front contre la soi-disant vision économique néolibérale. En outre, les actions prises par le Brésil au sujet du programme nucléaire de l'Iran et la crise constitutionnelle au Honduras, sa reconnaissance soudaine de la Palestine comme État indépendant et d'autres initiatives laissent souvent les observateurs internationaux perplexes.

Selon vous, peut-on expliquer les actions du Brésil par sa volonté d'obtenir un avantage commercial et d'élargir ses marchés d'exportation?

[*Traduction*]

M. Sotero : J'aimerais tout d'abord vous rappeler que le président Lula est l'ancien président du Brésil; nous n'avons qu'un président à la fois, et nous respectons évidemment le président Lula, peu importe ce qu'il a fait. Je pense qu'il a été un bon président pour son pays, et ce qu'il fait en tant qu'ancien président ne regarde que lui et le parti qu'il représente. La présidente Dilma Rousseff n'a pas donné l'impression qu'elle appuyait ou mettait sur pied des politiques qui ébranleraient nos efforts en vue de maintenir la stabilité et la croissance de l'économie et d'attirer les investissements étrangers dans des activités productives au Brésil.

En ce qui a trait aux autres problèmes, nous nous sommes occupés de la situation avec l'Iran. Pour ce qui est du Honduras, il s'agit d'un épisode malheureux; au départ, tous les pays concernés étaient ensemble et, en raison de pressions de Washington qui ont mené à la nomination de deux hauts fonctionnaires importants ici, sont devenus les otages d'un point de vue particulier aux États-Unis, qui ont finalement dû faire quelques concessions. Vous savez de quels événements je parle; on les étudie toujours. Le Brésil et le Mexique, par exemple, n'ont pas encore reconnu le gouvernement du président Lobo au Honduras, mais cela ne devrait pas tarder.

Le président Lula est un dirigeant populaire; il se peut qu'il revienne comme président. Si la présidente Dilma Rousseff fait du bon travail, comme nous nous y attendons tous, elle va se présenter de nouveau à la présidence, et le président Lula lui donnera probablement son soutien. En attendant, je crois que le président Lula va poursuivre ses efforts du côté du développement; s'il le fait dans le contexte des Nations Unies, je pense que ce sera une bonne chose. Comme je l'ai dit plus tôt, il a fait beaucoup pour le Brésil. Toutefois, il est un ancien président; Dilma Rousseff est la présidente actuelle.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I would like to point out that I did say that Mr. Lula was the former president because I am well aware that Ms. Rousseff is the president now. I am waiting for Mr. Farnsworth's answer.

[English]

Mr. Farnsworth: I think that question encapsulates what many observers are trying to understand about Brazil. As Mr. Bethell mentioned, that is: How does Brazil see itself and portray itself in its international activities? Some of the things Mr. Bethell referred to about the previous activities are consistent with a certain view of Brazil in the world. The world sees Brazil as a leader of what we used to call the Third World, or perhaps the non-aligned nations, but certainly with a South-South type attitude; perhaps as a leader of the BRICs; perhaps less consistent with a view of a "Western" nation, particularly with reference to the Iran and Palestinian episodes to which you referred.

However, that is not to say that we would anticipate these activities to continue. Dr. Sotero mentioned an active dialogue in his comments. That dialogue is about where Brazil should position itself in the global economy as it seeks greater prominence. That is a good question and an open question as well.

There is a commercial rationale for Brazil's outreach to the Middle East. Brazil has had a long relationship with the Middle East on a commercial basis, agriculture products, energy relationships, et cetera. It is not inconsiderable. As well, Brazil does have a rather large Middle Eastern population within its borders. That is not to say they are anything other than fully assimilated into Brazilian society, but there is a connection and it is historic, positive and strong, so there is that aspect of commerce.

I do not believe that is a full explanation of what Brazil has done concerning the Middle East, but I do think that is an aspect of what Brazil engaged in over the past several months.

Mr. Bethell: I would like to repeat that of course the episodes to which you refer are all episodes now in the past and they were all controversial in Brazil. They were controversial internationally but in Brazil as well. Brazil's position in the Honduras crisis raised many questions about Brazil's attitude to democracy in Latin America. Similarly, of course, Brazil's relationship with Venezuela and with Bolivia raised many questions in Brazil about Brazil's position in South America, its attitudes to human rights, and to democracy.

In the Middle East, however, that was the most controversial of all, both internationally and in Brazil. It is still not clear to me — I think one day we will have the story — why did Brazil get involved in this particular episode with Turkey? As Mr. Farnsworth said, Brazil has commercial and financial

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : J'aimerais dire que j'avais bien spécifié que M. Lula était l'ex-président parce que je sais pertinemment que c'est Mme Rousseff qui est présentement présidente. J'attends la réponse de M. Farnsworth.

[Traduction]

M. Farnsworth : Je pense que la question résume ce qu'un bon nombre d'observateurs essaient de comprendre à propos du Brésil. Il s'agit, comme le dit M. Bethell, de savoir comment le Brésil se perçoit et s'affiche dans ses activités sur la scène internationale. Certaines des activités précédentes auxquelles M. Bethell a fait référence correspondent à l'idée que le reste du monde se fait du Brésil, c'est-à-dire un leader de cette partie du globe qu'on appelait autrefois le tiers monde, ou peut-être les nations non alignées, mais avec une attitude résolument Sud-Sud. On voit peut-être aussi le pays comme un leader des pays BRIC et comme ne correspondant peut-être pas tout à fait à une nation « occidentale », surtout relativement aux événements associés à l'Iran et à la Palestine auxquels vous avez fait référence.

Toutefois, cela ne signifie pas que nous nous attendons à ce que ces activités se poursuivent. Dans ses commentaires, M. Sotero a parlé d'un intense dialogue, qui porte sur la position que le Brésil devrait occuper dans l'économie mondiale dans ses efforts pour se tailler une meilleure place. Il s'agit d'une bonne question qui reste ouverte.

Des raisons commerciales justifient les efforts du Brésil pour se rapprocher du Moyen-Orient. En effet, le Brésil entretient depuis longtemps avec cette région du monde une relation non négligeable fondée sur le commerce, les produits de l'agriculture, l'énergie, et cetera. De plus, le Brésil compte une population originaire du Moyen-Orient assez importante. Je ne dis pas que les membres de cette population sont distincts du reste de la société brésilienne, mais ils possèdent tout de même ce lien historique, positif et solide avec leurs origines. Il faut donc tenir compte de cet aspect dans le commerce.

Je ne crois pas que cela explique totalement la relation entre le Brésil et le Moyen-Orient, mais je pense que cela représente un aspect des activités du Brésil à ce sujet ces derniers mois.

M. Bethell : J'aimerais insister sur le fait que les événements auxquels vous avez fait référence appartiennent maintenant tous au passé et ils ont tous soulevé la controverse au Brésil, comme sur la scène internationale. La position adoptée par le Brésil pendant la crise qui a touché le Honduras a soulevé un grand nombre de questions sur la façon dont le pays voyait la démocratie en Amérique latine. Parallèlement, bien sûr, ses relations avec le Venezuela et la Bolivie ont soulevé un grand nombre de questions à l'intérieur de ses frontières, car les gens s'interrogeaient sur la position du Brésil en Amérique du Sud, et sur sa vision des droits de la personne et de la démocratie.

Les événements impliquant le Moyen-Orient ont, bien évidemment, été les plus controversés de tous, tant sur la scène internationale qu'au Brésil. Je ne comprends pas encore — je pense qu'un jour nous saurons le fin mot de l'histoire — pourquoi le Brésil s'est mêlé à cette histoire avec la Turquie. Comme l'a dit

interests in the Middle East and Iran. Brazil constantly seeks partners and support for its bid for a seat in the United Nations Security Council. This explains much of Mr. Lula's travelling around Africa and in the Middle East — a search for support for the UN seat. Brazil was looking to exercise its influence in the Middle East, and Iran is clearly a very important country.

Behind that, of course, was a certain amount of anti-Americanism in the Lula administration. There is no denying this. It comes from the left in the 1960s and 1970s. There is opposition to U.S. imperialism and U.S. hegemony throughout the world, and Brazil has wished to challenge this from time to time in certain areas.

Finally, and we simply cannot answer this question, to what extent was Brazil concerned with the whole issue of nuclear proliferation when it dealt with Iran? Is it thinking of other countries; is it thinking of itself? What is Brazil's attitude toward nuclear proliferation? Those questions have not really been answered, but they all relate to the last two or three years of the Lula administration. As we pointed out already, there are signs that President Rousseff wishes to change some of this. We will have to wait to see how much she wishes to change.

Senator Di Nino: Welcome, gentlemen. This is very informative. I obviously am totally enjoying this meeting. Our general theme is better understanding this country, with which we have had a long-standing relationship but not particularly wide or deep. It was much larger some years back but it has fallen by the wayside.

I was not surprised to hear Mr. Bethell say that Canada is not on the radar screen in Brazil. The purpose of these inquiries is to educate ourselves about this country, and particularly to see if we can find some areas to increase our trade and investment with this emerging powerhouse.

If I can continue on that line a little bit and talk about the information, knowledge and wisdom that you gentlemen have that you can share with us, I would like to first ask about the non-tariff impediments that Brazil has established, in effect creating roadblocks to trade and investment with other countries. Do you have any thoughts on that?

Mr. Farnsworth: Despite all of what we have said about Brazil's economy and growing global prominence and all these things, which are true, nonetheless there are things that restrict Brazilian growth. I referred in my initial comments to 7.5 per cent growth rate last year with a projected rate of 5.5 per cent over the next three to four years. To be perfectly frank, that growth rate could be several percentage points higher if Brazil made internal reforms to its economy that would do things such as draw the foreign investment that you refer to, I believe, in your question.

M. Farnsworth, le Brésil a des intérêts financiers au Moyen-Orient et en Iran. Le pays est constamment à la recherche de partenaires pour l'appuyer dans sa quête en vue d'obtenir un siège au Conseil de sécurité des Nations unies, ce qui explique en grande partie les voyages de M. Lula en Afrique et au Moyen-Orient. Le Brésil cherchait des moyens d'exercer une influence au Moyen-Orient, et l'Iran est assurément un pays très important.

En filigrane, évidemment, se trouvait une bonne dose d'antiaméricanisme du gouvernement du président Lula. On ne peut pas le nier. Ce penchant vient de la gauche des années 1960 et 1970. Partout dans le monde, on s'oppose à l'impérialisme et à l'hégémonie des États-Unis, et, de temps à autre, le Brésil n'a pas voulu être en reste dans certains domaines.

Enfin, et il nous est tout simplement impossible de répondre à cette question; on se demande à quel point le Brésil était préoccupé par la question de la prolifération nucléaire dans ses relations avec l'Iran? Le pays pensait-il aux autres, ou ne voyait-il que ses propres intérêts? Quelle attitude le Brésil a-t-il adoptée envers la prolifération nucléaire? Ces questions n'ont jamais vraiment trouvé de réponses, mais toutes concernent les deux ou trois dernières années du gouvernement Lula. Comme nous l'avons déjà mentionné, des signes laissent croire que la présidente Rousseff aimerait y apporter des changements. Le temps nous dira jusqu'où iront ces changements.

Le sénateur Di Nino : Bienvenue, messieurs. Cette réunion est très informative, et j'en suis très heureux. Notre thème général consiste à mieux comprendre ce pays avec lequel nous entretenons de longue date une relation, mais sans vraiment la creuser ou la développer. On s'en occupait beaucoup plus il y a quelques années, mais on l'a négligée depuis.

Je n'ai pas été surpris d'entendre M. Bethell dire que le Canada n'était pas sous les feux des projecteurs au Brésil. Le but de ces audiences est de nous éduquer sur ce pays et particulièrement de voir si nous pouvons trouver des moyens d'intensifier nos échanges commerciaux et nos investissements avec cette grande puissance en émergence.

Toujours sur le thème de l'information, de la connaissance et de l'expérience que vous avez, messieurs, et que vous pouvez partager avec nous, j'aimerais d'abord vous interroger sur les barrières non tarifaires que le Brésil a établies, qui créent des obstacles au commerce et à l'investissement avec d'autres pays. Qu'en pensez-vous?

M. Farnsworth : Malgré tout ce que nous disons sur l'économie brésilienne et son importance croissante sur l'échiquier mondial, même si c'est vrai, il n'en demeure pas moins qu'il y a des obstacles à la croissance brésilienne. J'ai mentionné dans ma déclaration préliminaire que le taux de croissance avait été de 7,5 p. 100 l'an dernier au Brésil et qu'il devrait atteindre 5,5 p. 100 au cours des trois ou quatre prochaines années. Pour être parfaitement honnête, ce taux de croissance pourrait être plus fort de plusieurs points de pourcentage si le Brésil apportait des réformes internes à son économie, notamment pour attirer les investissements étrangers, comme vous le soulignez dans votre question, je crois.

I will give a couple of examples. Almost any foreign investor in Brazil, and frankly any domestic investor, would say that Brazil's tax regime, even for the most well-meaning and upstanding corporate entity is horribly complex and difficult to comply with. As we all know, if things are difficult to comply with, many times people do not. Tax reform is a long-standing issue in Brazil that has limited investment below where it might otherwise be; that is number one.

Issues of basic education in Brazil continue to be a problem. There have been dramatic increases and improvements, but in a globalized environment companies are looking for workforces that are not just inexpensive, like might have been in previous generations and might still be driving lots of investment into Asia. Companies are also looking for talented workforces that are trained and able to be globally competitive on some of the things that companies are trying to build and produce. This committee is familiar with the story of aircraft between Canada and Brazil. Companies also want employees to produce high tech agriculture products or pharmaceuticals, or things that require a lot of value-added and a lot of input in terms of human capital.

The Brazilian banking sector is an engine of growth in Brazil; however, the interest rates that Brazil currently maintains are also a drag on investment. We know why the interest rates are a little higher, which is to try to contain inflationary pressures that do exist and frankly are increasing in Brazil in the current environment. As the interest rate is increased, obviously that makes cost of living more expensive and therefore investment decreases. There are a number of things. I could give additional examples.

In terms of tariff barriers, yes, obviously those exist and the problem with Canada-Brazil trade to this point is that both countries are actually competitive in many of the same products. To increase dramatically that relationship on a commercial basis, one would have to seek either cooperation in those sectors or pursue additional sectors, for example, energy and infrastructure, which we have discussed.

Mr. Sotero: I would observe, to add to the list, that customs procedures in Brazil are cumbersome. Brazilian consumers are not happy with that. Specifically for Canada and Brazil, I would say something that may interest you. In the private sector in Brazil there is growing interest in getting closer to Mexico; the private sector to private sector, Mexican investments in Brazil, telecom and some Brazilian investments in Mexico. Obviously that has to do with the North American market. I see that the same sort of model could be explored with Canada.

With Canada and the United States, we have one major issue relating to agriculture. We are all big agricultural producers, efficient ones, and this issue will bring us at some point to the World Trade Organization. In a world where we move towards an agreement at the WTO on agriculture and other issues, obviously the Brazilian government and Brazilian businesses that depend on

Je vais vous donner quelques exemples. Je vous dirais que le régime fiscal du Brésil est horriblement complexe et difficile à respecter pour presque tout investisseur étranger, ainsi que pour les investisseurs brésiliens, en toute honnêteté, et cela s'applique même aux sociétés les mieux établies et les mieux intentionnées. Comme nous le savons tous, quand il est difficile de se conformer à un régime, il arrive souvent que les gens ne s'y conforment pas. La réforme fiscale traîne depuis longtemps au Brésil et elle limite les investissements à des niveaux bien inférieurs à ce qu'ils devraient être; c'est la première chose.

Il y a aussi l'éducation de base qui demeure un problème au Brésil. Il y a eu d'énormes améliorations, mais dans le contexte mondial, les entreprises cherchent de la main-d'œuvre qui n'est pas seulement abordable, comme avant et comme on le voit encore beaucoup dans les pays d'Asie, qui attirent bien des investissements. Les entreprises cherchent des employés de talent bien formés et aptes à affronter la concurrence mondiale pour les produits et services visés par les entreprises. Ce comité connaît très bien l'histoire de l'aéronautique entre le Canada et le Brésil. Les entreprises veulent également des employés qui vont fabriquer des produits agricoles ou pharmaceutiques de haute technologie, des biens à grande valeur ajoutée ou des choses qui nécessitent beaucoup de capital humain.

Le secteur bancaire est un moteur de croissance au Brésil, mais les taux d'intérêt constituent un autre obstacle à l'investissement. Nous savons pourquoi les taux d'intérêt sont un peu élevés, c'est pour contenir les pressions inflationnistes qui existent et qui augment aussi au Brésil dans le contexte actuel, il faut le souligner. Quand les taux d'intérêt sont hauts, le coût de la vie augmente aussi, ce qui fait diminuer les investissements. Il y a différents facteurs. Je peux vous donner d'autres exemples.

Pour ce qui est des barrières tarifaires, oui, elles existent, bien sûr, et le grand obstacle au commerce entre le Canada et le Brésil en ce moment, c'est que les deux pays sont en concurrence pour les mêmes produits dans bien des cas. Pour approfondir vraiment notre relation commerciale, il faudrait soit favoriser la coopération dans ces secteurs ou développer d'autres secteurs, comme l'énergie et l'infrastructure, dont nous avons déjà parlé.

M. Sotero : Je ferai observer, pour ajouter un point à votre liste, que les règles à la frontière brésilienne sont très lourdes. Les consommateurs brésiliens en sont très mécontents. Pour le Canada et le Brésil, je vais vous dire une chose qui pourrait vous intéresser. Le secteur privé brésilien souhaite de plus en plus resserrer ses liens avec le Mexique; tout cela dans le secteur privé, je parle d'investissements mexicains au Brésil, en télécommunications, et d'investissements brésiliens au Mexique. Bien sûr, c'est pour l'accès au marché nord-américain. Je crois toutefois que ce modèle mériterait d'être exploré avec le Canada.

Entre le Canada et les États-Unis, l'agriculture est un enjeu très controversé. Nous sommes tous de grands producteurs agricoles, efficaces, et cet enjeu va finir par nous mener à l'Organisation mondiale du commerce. Dans un monde où nous nous dirigeons vers un accord à l'OMC sur l'agriculture et dans d'autres domaines, il est évident que le gouvernement et les entreprises

protectionism would be under pressure to face this issue of what we call the cost of doing business in Brazil that is paid primarily by Brazilians. This issue remains an important issue and one issue that is part of the current government's agenda in Brazil.

Mr. Bethell: We should not become over-excited about the Brazilian boom in the last say, eight or ten years, during the Lula administration. Of course, compared with the 1980s and the 1990s, these years are boom years, but the average growth in Brazil during this period has been only a little over 4 per cent. It is below the Latin American average. Growth was 7.5 per cent in 2010 mainly because it was only less than 1 per cent in 2009. Argentina grew faster. If we compare Brazil's growth with the growth of Russia, and certainly India and China, India grew over 8 per cent and China grew over 11 per cent a year over an eight-year period. Angola was the fastest growing economy in the world, and several African countries grew much faster than Brazil.

We have to keep a sense of proportion here. There are many reasons for this situation and they have been outlined by my colleagues. There are many reasons why Brazil, with all the advantages that we have discussed, has not grown any faster because of the Brazil cost, because of all the things that we have mentioned.

There is some concern. Of course Brazil will continue to grow over the next 5 to 10 years, assuming there is no major international crisis and a second major recession. How fast? I think Brazil is already reducing the expectation of growth over the next few years and there is a serious question about Brazilian competitiveness in the new global economy.

The issue of de-industrialization is on the agenda. It is debated by economists in Brazil. Competition from China is a serious issue. There are many problems and challenges, and Brazil has done well in the last 10 years compared with the previous 20, but not as well as many of its competitors.

Senator Di Nino: I agree with the comment that there are a lot of similarities in our economies, and that leads also to what I think was insinuated — potential joint ventures. What are the issues in Brazil on foreign ownership restrictions?

Mr. Farnsworth: I will confess off the top of my head I do not have specifics on that issue. That is generally a sector-by-sector analysis, and we will need to return to you with the information.

Mr. Sotero: The economy is open in that sense. One establishes a company, a Canadian company, that opens up for business in Brazil and is a national company in Brazil. There have been many, so we do not discriminate against international companies in Brazil. We treat Brazilian companies and international companies the same, and businessmen in Brazil will tell you that we treat them both badly because of those Brazil costs. Whatever we do that you do not like, we do it to ourselves first.

brésiliennes qui dépendent du protectionnisme subiraient beaucoup de pression pour ce qu'on appelle le coût des affaires au Brésil, qui sont essentiellement payées par les Brésiliens. Cet enjeu demeure primordial et fait partie du programme actuel du gouvernement au Brésil.

M. Bethell : Il ne faudrait pas trop nous énerver de l'essor qui s'observe au Brésil depuis, disons, huit ou 10 ans, soit depuis l'arrivée de l'administration Lula. Bien sûr, quand on les compare aux années 1980 et 1990, ce sont des années fastes, mais la croissance moyenne au Brésil pendant cette période n'a été que d'un peu plus de 4 p. 100. C'est inférieur à la moyenne de l'Amérique latine. Si la croissance a atteint 7,5 p. 100 en 2010, c'est surtout parce qu'elle était de moins d'un pour cent en 2009. L'Argentine a connu une croissance encore plus rapide. Si nous comparons la croissance du Brésil avec celle de la Russie, de l'Inde et de la Chine, l'Inde a crû de plus de 8 p. 100 et la Chine, de plus de 11 p. 100 par année depuis huit ans. L'économie qui a connu la croissance la plus rapide au monde est celle de l'Angola, et plusieurs pays africains se sont développés beaucoup plus vite que le Brésil.

Il faut garder le sens des proportions. Il y a beaucoup de facteurs qui expliquent la situation, et mes collègues en ont parlé. Il y a beaucoup de raisons pour lesquelles le Brésil, malgré tous les avantages dont nous avons discuté, ne s'est pas développé plus vite à cause de tous les coûts qui y existent et de tout ce que nous avons mentionné.

On peut s'inquiéter. Bien sûr, la croissance du Brésil va se poursuivre au cours des cinq à 10 prochaines années, s'il n'y pas de crise internationale majeure ni de deuxième grande récession. À quelle vitesse? Je crois que le Brésil réduit déjà ses attentes en matière de croissance au cours des prochaines années et qu'on peut se questionner sérieusement sur le caractère concurrentiel du Brésil dans la nouvelle économie mondiale.

La désindustrialisation est également dans la mire. Les économistes en parlent beaucoup au Brésil. La concurrence de la Chine présente une menace considérable. Il y a beaucoup de problèmes et de défis à relever, et le Brésil s'en est bien tiré au cours des 10 dernières années, mieux qu'au cours des 20 précédentes, mais pas aussi bien que bon nombre de ses concurrents.

Le sénateur Di Nino : Je conviens qu'il y a beaucoup de similitudes entre nos économies, et cela nous mène à ce qu'on a laissé entendre : le potentiel d'affaires conjointes. Qu'en est-il des restrictions à la propriété étrangères au Brésil?

M. Farnsworth : Je vais admettre d'emblée que je n'ai pas détails à ce propos. On fait généralement une analyse secteur par secteur, et nous allons devoir vous transmettre une réponse plus détaillée ultérieurement.

M. Sotero : C'est une économie ouverte en ce sens. Si une entreprise, une entreprise canadienne, s'établit au Brésil pour y faire des affaires, il s'agit d'une entreprise nationale au Brésil. Il y en a beaucoup, donc il n'y a pas de discrimination contre les entreprises internationales au Brésil. Nous traitons les entreprises brésiliennes et internationales de la même façon, et les hommes d'affaires du Brésil vous diront que nous les traitons aussi mal l'un que l'autre en raison de tous les coûts qu'il y a au Brésil. Tout ce

That is the challenge. People are aware of it and this is a subject of intense daily debate in Brazil in business newspapers, on television, et cetera.

Senator Mahovlich: You mentioned Portugal broke off with Brazil in 1822. What kind of relationship does Brazil have with Portugal today? Does Portugal still have immigrants to Brazil?

Mr. Bethell: Senator, there is some immigration, but it is modest. Brazil received Portuguese, Italian and Spanish immigrants, then Japanese and then Middle Eastern immigrants numbering millions between say the 1850s, 1860s and the 1930s. Since then, the stream of immigration to Brazil has been modest. Brazil is not receiving large numbers of immigrants. It has immigrants from Paraguay and Bolivia — legal and illegal — but this inflow of immigrants is not major.

I first went to Brazil on a ship in 1960, which was full of Portuguese immigrants, third class steerage, and there were still immigrants being picked up in Lisbon to go to Brazil. Since the 1960s, and particularly after Portugal joined the European Union, most Portuguese immigrants have gone to other European countries such as Britain, Germany and France.

There is a large community in Brazil with origins in Portuguese immigration from the 1850s to the 1920s, particularly in Rio de Janeiro, but it is being fed by no more than a few hundred a year in recent decades.

Mr. Sotero: Portugal gave us our DNA and that is who we are. It is our soul. Now, in terms of immigration, starting in the late 1980s, there was reverse immigration, especially economic immigration, from Brazil to Portugal. Some of that emigration was also to Canada.

As a journalist, I remember writing about that emigration at the same time that Brazilians were coming to the United States. Sometimes it posed problems because the Brazilian immigrants to Portugal were not highly educated and there was even resentment and reaction. I was a correspondent for a Brazilian national magazine in Lisbon after the democratic revolution there. At that time, Brazilians were well treated, but Portugal is the mother country. Portugal has an eternal presence. It is our language. It is a different language, a different accent and much more dynamic in Brazil, but it is a positive relationship and especially on the business side, in telecom and banking. In supermarkets and things like that we are close.

Mr. Bethell: To add, there is also a close intellectual and cultural relationship ongoing between Brazil and Portugal. For many decades, Portuguese intellectuals, writers, ignored Brazil, and rarely visited Brazil. This situation has changed dramatically in the last 10 to 15 years. There has been a stream of Portuguese writers and academics who are published in Brazil, read in Brazil and like to visit Brazil. There is a strong relationship between universities.

que vous n'aimez pas dans ce que nous faisons, nous nous l'infligeons d'abord. Là est le problème. Les gens en sont conscients, et c'est l'objet d'un débat intense de tous les jours au Brésil, dans les journaux, à la télévision et ailleurs.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné la rupture entre le Portugal et le Brésil en 1822. Quelle est la relation du Brésil avec le Portugal aujourd'hui? Est-ce qu'il y a encore des immigrants portugais au Brésil?

M. Bethell : Il y a un peu d'immigration, mais pas beaucoup. Le Brésil a accueilli des immigrants du Portugal, de l'Italie, de l'Espagne, ainsi que du Japon et du Moyen-Orient par millions entre les années 1850, 1860 et les années 1930. Depuis, l'arrivée d'immigrants au Brésil est modeste. Le Brésil n'accueille pas beaucoup d'immigrants. Il en accueille du Paraguay et de la Bolivie, de façon légale comme clandestine, mais ce n'est pas un afflux majeur.

La première fois que je suis allé au Brésil, je suis arrivé par bateau, c'était en 1960. Le bateau était bondé d'immigrants portugais, en troisième classe, et il y avait d'autres immigrants à embarquer à Lisbonne. Depuis les années 1960, surtout depuis que le Portugal s'est joint à l'Union européenne, la plupart des immigrants portugais choisissent d'autres pays européens comme la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France.

Il y a une grande collectivité au Brésil qui vient de l'immigration portugaise des années 1850 à 1920, particulièrement à Rio de Janeiro, mais il n'en arrive pas plus de quelques centaines par année depuis quelques décennies.

M. Sotero : Notre ADN nous vient du Portugal, c'est ce que nous sommes. C'est notre âme. Pour ce qui est de l'immigration, depuis la fin des années 1980, elle va dans le sens contraire, surtout l'immigration économique, ce sont les Brésiliens qui émigrent au Portugal. Il y a aussi de l'émigration vers le Canada.

En tant que journaliste, je me rappelle avoir écrit sur cette émigration ainsi que celle vers les États-Unis. Elle a parfois posé problème parce que les immigrants brésiliens au Portugal n'étaient pas très éduqués et qu'il y avait du ressentiment et des réactions négatives envers eux. J'ai été correspondant pour un magazine national brésilien à Lisbonne après la révolution démocratique là-bas. À l'époque, les Brésiliens étaient bien traités, mais le Portugal est notre mère patrie. Le Portugal sera toujours présent chez nous. C'est là d'où nous vient notre langue. En fait, la langue et l'accent sont un peu différents et beaucoup plus dynamiques au Brésil, mais c'est une relation positive, surtout pour les affaires, en télécommunications, et dans le secteur bancaire. Pour les supermarchés et d'autres secteurs du genre, nous sommes proches.

M. Bethell : J'ajouterais qu'il y a un fort lien intellectuel et culturel entre le Brésil et le Portugal. Pendant longtemps, les intellectuels et auteurs portugais ignoraient le Brésil et s'y rendaient rarement. La situation a changé radicalement depuis 10 ou 15 ans. Il y a toute une vague d'auteurs et d'universitaires portugais qui sont publiés au Brésil, qui sont lus au Brésil et qui aiment visiter le Brésil. Il a des liens forts entre nos universités.

One other thing I will add, since we have not had an opportunity to discuss this point, Brazil has this close relationship with Portugal for historic, cultural and linguistic reasons, but also Portugal for Brazil is a particularly good way into the EU. There is a special relationship with Portugal, but even more important with the community of Portuguese-speaking countries.

Remember, Portuguese is spoken by 25 per cent of the population of the southern hemisphere. Portuguese is a major language. There are now, I believe, 8 or 9 members of the community of Portuguese-speaking countries, of course dominated by Brazil. Of the population of these countries, Brazil represents over 80 per cent or 85 per cent. Let us not forget the growing importance in the world of Angola and Mozambique and, through them, a special relationship with South Africa. Brazil, particularly President Lula, has given a great deal of attention to Africa through the Portuguese-speaking African countries and South Africa. I have no doubt that this relationship will be continued into the future.

Senator Mahovlich: I have one more question. You are talking about modernizing your military. Here, in Canada, we are looking at an investment of \$20 billion to \$35 billion for our air force to protect our borders. Do you feel that your investment in your military will reach the billions of dollars?

Mr. Sotero: There are a few projects. The current project in the headlines is updating the air force in Brazil. Obviously, there is a need to patrol our borders better, especially in the big, open space of the Amazon. A bid was recently reopened by President Dilma Rousseff. Initially, we are supposed to buy about 24 jet fighters, for a total order that could reach 107 fighters over 25 or 30 years.

At the same time, there is an effort to re-equip the navy of Brazil. The pre-salt oil and gas discoveries have given substance to that effort. The army is the largest of the three forces. We have a total of around 300,000 people in the armed forces in Brazil. We have mandatory service that mobilizes about 70,000 conscripts per year, I believe.

Yes, the limitation to modernizing the army, the air force and the navy is the budget. I think the fiscal issue is holding back the fighter plane right now because we do not have an immediate need. We are not involved in any conflict. We are involved in peacekeeping in Haiti; we may be involved in other peacekeeping missions.

A more urgent concern and something that may become subject to political pressure over the years, is to control the traffic of narcotics better from the Andean nations because this traffic comes through Brazil and Brazil has now become maybe the second largest consumer of those things.

With drug trafficking comes the trafficking of weapons and, with that trafficking, a lot of crime. This is an issue that people know about, particularly because of what happened in Rio, but it trafficking is broken in Rio now. The authorities seem to have

J'ajouterais aussi, parce que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'en discuter, que cette relation étroite du Brésil avec le Portugal pour des raisons historiques, culturelles et linguistiques constitue une excellente porte d'entrée dans l'UE pour le Brésil. Nous avons donc une relation spéciale avec le Portugal, mais surtout avec tous les pays où on parle portugais.

N'oubliez pas que le portugais est la langue de 25 p. 100 de la population de l'hémisphère Sud. C'est une langue très parlée. Je pense qu'en ce moment, il y a huit ou neuf pays membres du regroupement des pays de langue portugaise, dont le plus important est bien sûr le Brésil. La population du Brésil représente 80 ou 85 p. 100 de la population de tous ces pays. Il ne faut pas oublier non plus l'importance croissante dans le monde de l'Angola et du Mozambique, ainsi que la relation spéciale que nous entretenons par ces pays avec l'Afrique du Sud. Le Brésil, et particulièrement le président Lula, accorde beaucoup d'attention à l'Afrique par les pays africains de langue portugaise ainsi que l'Afrique du Sud. Je n'ai aucun doute que cette relation va se poursuivre dans l'avenir.

Le sénateur Mahovlich : J'ai une autre question. Vous parlez de moderniser votre armée. Ici, au Canada, nous prévoyons un investissement de 20 à 35 milliards de dollars dans notre force aérienne afin de protéger nos frontières. Croyez-vous que vos investissements dans l'armée vont atteindre les milliards de dollars?

M. Sotero : Il y a quelques projets. Celui qui fait les manchettes en ce moment est celui de la mise à niveau de la force aérienne du Brésil. Évidemment, il faut mieux patrouiller nos frontières, surtout au-dessus de l'énorme territoire que couvre l'Amazonie. La présidente Dilma Rousseff a récemment relancé un appel de soumissions. Au début, nous devions acheter environ 24 chasseurs à réaction, pour un total qui aurait pu atteindre 107 chasseurs au bout de 25 ou 30 ans.

En même temps, il y a des mesures visant à rééquiper la marine du Brésil. Les découvertes de pétrole et de gaz en mer donnent tout son sens à cet effort. L'armée est la plus importante des trois forces. Les forces armées du Brésil comptent environ 300 000 membres. Nous avons également le service obligatoire qui mobilise environ 70 000 conscrits chaque année, si je ne me trompe pas.

Oui, c'est le budget qui limite la modernisation de l'armée, de la force aérienne et de la marine. Je pense que la situation fiscale freine l'avancée du projet d'acquisition de chasseurs à réaction parce que nous n'avons pas de besoins immédiats. Nous ne participons à aucun conflit. Nous participons au maintien de la paix à Haïti et nous pourrions participer à d'autres missions de maintien de la paix.

Une préoccupation plus urgente, qui pourrait faire l'objet de pressions politiques au cours des prochaines années, c'est le contrôle du trafic de narcotics entre les nations andines parce que ce trafic passe par le Brésil et que le Brésil fait probablement figure de deuxième consommateur de drogue le plus important désormais.

Avec le trafic de drogue vient le trafic d'armes et avec ce trafic, beaucoup de criminalité. Les gens sont au courant, surtout à cause de ce qui se passe à Rio, mais le trafic a ralenti à Rio. Les autorités semblent avoir trouvé une façon de le contenir à Rio.

found a strategy to approach this trafficking in Rio. We have a deadline to control that trafficking, which is the challenge to organize serious international events in Brazil, culminating with the 2016 Olympics in Rio.

However, there is a connection there with the need to strengthen the patrol at the borders for that purpose. A country the continental size of Brazil, which has armed forces, obviously must have armed forces that are equipped properly to do what we want them to do, which is to protect the borders and to preserve national sovereignty.

Currently, we have not given our military the tools to protect the borders, although we have requested them to do that. This is the issue. It will cost a lot of money.

I think there is a political decision to spend the money, but this money will have to be spent carefully because of fiscal circumstances in Brazil.

Mr. Bethell: We were talking about change or continuity between the Lula administration and the Rousseff administration. I mentioned that Mr. Garcia was the international adviser to both. There is continuity in South American policies.

It is interesting to know that the Minister of Defence, Mr. Nelson Jobim, also kept his job. He was one of the authors, maybe the main author, of the national defence strategy in 2008, I believe, which put this whole issue of the condition of the Brazilian armed forces on the agenda. As Mr. Sotero said, the strategy is mainly concerned with borders and the Amazon, and also what the military calls the blue Amazon, the increasing importance of the great south oil discoveries offshore.

This importance explains the French nuclear submarine that the Brazilians are buying. The general sense is that the Brazilian armed forces, with no significant enemy in sight, are simply not up to the task of defending national sovereignty, both in the Amazon and in the Atlantic. Maybe behind this strategy also there is the sense that, as Brazil becomes a much more important regional and global power, it is the regional and global power with probably the weakest armed forces. Maybe little bit more hard power will be helpful in exercising Brazil's soft power.

Senator Robichaud: In your answer to Senator Di Nino's question about the cost of doing business in Brazil, you said that Brazil treats foreign countries, or the people who come to do business, the same way Brazil treats its own people. Local businesses complain; they are not happy with that treatment.

Are the authorities listening? Is there any sign that this situation might change?

Mr. Sotero: Believe it or not, there is always ongoing reform. Sometimes it is irritatingly slow. It is frustrating. The number of steps one has to follow to fulfil certain procedures in Brazil is

Nous avons une échéance pour enrayer ce trafic, c'est-à-dire le défi d'organiser de grands événements internationaux au Brésil qui vont culminer avec les Olympiques de 2016 à Rio.

Cependant, on peut faire le lien avec le besoin de renforcer la patrouille aux frontières à cette fin. Compte tenu de sa superficie continentale, le Brésil doit évidemment fournir à ses forces armées les ressources nécessaires pour qu'elles puissent faire leur travail de protéger les frontières et de préserver notre souveraineté nationale.

Pour l'instant, nous n'avons pas encore donné à l'armée les outils nécessaires pour protéger les frontières, même si nous lui avons demandé de le faire. C'est le nœud du problème. Cela va nous coûter très cher.

Je pense que la décision politique de dépenser l'argent nécessaire a été prise, mais cet argent va devoir être dépensé judicieusement en raison du contexte fiscal au Brésil.

M. Bethell : Nous avons parlé de changement ou de continuité entre l'administration Lula et l'administration Rousseff. J'ai mentionné que M. Garcia est resté le conseiller international de la nouvelle administration. Il y a une continuité dans les politiques sud-américaines.

Il est intéressant de souligner que le ministre de la Défense, M. Nelson Jobim, a lui aussi conservé son poste. Il fait partie des auteurs de la stratégie nationale de la défense adoptée en 2008, il en est peut-être même l'auteur principal, et c'est cette stratégie qui a mis l'état des Forces armées brésiliennes à l'avant-plan des préoccupations. Comme M. Sotero l'a dit, cette stratégie vise d'abord et avant tout les frontières et l'Amazonie, de même que ce que l'armée appelle l'Amazonie bleue, c'est-à-dire les découvertes de pétrole extracôtier de plus en plus importantes au Sud.

Cela explique pourquoi les Brésiliens sont en train d'acheter un sous-marin nucléaire français. L'impression générale, c'est que les Forces armées brésiliennes, même si elles n'ont aucun ennemi d'envergure en vue, ne sont tout simplement pas prêtes à défendre la souveraineté nationale, tant dans l'Amazonie que dans l'Atlantique. Il y a peut-être aussi l'idée, derrière cette stratégie, que le Brésil, qui prend de plus en plus d'importance à l'échelle régionale et mondiale, est en train de devenir la puissance régionale et mondiale dont les forces armées sont les plus faibles. Il serait peut-être utile d'accroître un peu le pouvoir de contraindre du Brésil afin qu'il puisse mieux exercer son pouvoir de convaincre.

Le sénateur Robichaud : En réponse à la question du sénateur Di Nino sur ce qu'il en coûte pour faire des affaires au Brésil, vous avez dit que le Brésil traitait les pays étrangers ou les gens qui viennent faire des affaires au Brésil de la même façon qu'il traite sa propre population. Les entreprises locales s'en plaignent, elles ne sont pas contentes de cela.

Est-ce que les autorités les écoutent? Y a-t-il une quelconque indication que la situation pourrait changer?

M. Sotero : Croyez-le ou non, il y a toujours une réforme en cours. Sa lenteur est parfois exaspérante, frustrante. Le nombre et la lourdeur de toutes les étapes à suivre pour respecter certaines

irritating, but I can give you examples. For instance, there is a wonderful company in Brazil called Natura, a cosmetics company in São Paulo. I heard from their chief executive officer that they have 23 people in their legal department in their modern headquarters near São Paulo. They have to follow the changes in tax policy in Brazil; that is, the federal district, 26 states and 5,500 municipalities. There are, on average, about 18 to 20 changes in tax rules in Brazil every month.

This gentleman told me, “I would rather have eight people in the legal department than hire and employ 15 more in the research and development department.” This is the type of frustration there is.

As Brazil integrates itself more in the world economy, the challenge of competitiveness puts Brazil face to face with this problem. A new generation of Brazilians is coming to positions of power, and understanding this challenge better. The idea is not to isolate Brazil but to integrate Brazil.

As I said, there is a certain sense of self-confidence in Brazil that, yes, we can compete; we can be competitive. We have to do this integration. This issue concerns the fundamental question about Brazil — that is, the quality of our own people and the investment in education. These issues are all tied together. It is frustrating, but it is being debated, and changes are happening all the time. Sometimes they are small, sometimes they are bigger, but the problems are being tackled.

Mr. Farnsworth: I completely agree with Mr. Sotero. Traditionally in Brazil, even though it was not a closed economy, nonetheless the trade and investment linkages between Brazil and other parts of the world were not as high as they would be in Europe or in North America, or what have you, because of the physical size and also the broader way to measure Brazil as a country and economy — that is, the large domestic market that Brazilian producers often focus on. As a percentage of the economy, trade links were a lot smaller than one might expect in a country the size of Brazil.

However, as Brazil moves into the global economic space, and as they are faced with competition from China and India — not only competition from North America or from other Latin American countries, but other non-traditional producers — Brazil is faced with the need to move forward and address some of these issues. It is not that the issues have been unknown for a long time or that the government has callously disregarded them, but there was no urgency to address them.

In every capital, when issues are politically sensitive, they tend not to be addressed as rapidly as others. As Mr. Sotero mentioned, with a new generation of leadership and a new generation of business class in Brazil, we are seeing people exposed to other ways of doing business and the need to find ways to generate economic growth for Brazil and to take away those shackles on Brazilian growth that have existed in the past. We will see an emphasis on this need.

procédures au Brésil sont exaspérants, mais je vais vous donner des exemples. Il y a une entreprise fabuleuse au Brésil qui s'appelle Natura. Elle fabrique des produits cosmétiques à Sao Paulo. J'ai entendu leur président dire que l'entreprise avait 23 juristes à son administration centrale moderne près de Sao Paulo. Ces juristes sont chargés de faire le suivi des modifications fiscales au Brésil, au district fédéral, dans les 26 États et dans les 5 500 municipalités. Il y a, en moyenne, environ 18 à 20 modifications aux règles fiscales au Brésil chaque mois.

Ce type m'a dit qu'il serait préférable pour lui d'avoir huit employés dans son service juridique que d'embaucher 15 personnes de plus au sein de l'équipe de R-D. Voilà le genre de frustration qu'on éprouve.

Alors que le Brésil s'intègre davantage dans l'économie mondiale, le défi posé par la concurrence confronte directement le Brésil à ce problème. Une nouvelle génération de Brésiliens qui arrivent à des postes de pouvoir comprend mieux ce défi. L'idée n'est pas d'isoler le Brésil, mais de l'intégrer.

Je le répète, au Brésil, on a une certaine confiance et on se dit que, oui, on peut livrer concurrence, être compétitifs. Il faut réaliser cette intégration. Cela touche la question fondamentale au sujet du Brésil, à savoir la qualité de notre capital humain et l'investissement dans l'éducation. Toutes ces questions sont reliées. La situation est frustrante, mais on en débat, et des changements se produisent en permanence. Ces changements sont parfois petits, parfois grands, mais on s'attaque aux problèmes.

M. Farnsworth : Je suis entièrement d'accord avec M. Sotero. Traditionnellement, même si le Brésil n'était pas une économie fermée, les liens en matière de commerce et d'investissement qu'entretenait le Brésil avec d'autres régions du monde n'étaient pas aussi forts que dans le cas de l'Europe ou de l'Amérique du Nord, par exemple, en raison de la dimension géographique, mais aussi de la façon plus générale d'évaluer le Brésil en tant que pays et économie — c'est-à-dire le vaste marché intérieur sur lequel les producteurs brésiliens se concentrent bien souvent. En termes de pourcentage de l'économie, les relations commerciales étaient bien moins importantes que ce à quoi on aurait pu s'attendre de la part d'un pays de la taille du Brésil.

Néanmoins, alors qu'il entre dans l'espace économique mondial et fait face à la concurrence de la Chine et de l'Inde — pas seulement à la concurrence nord-américaine ou latino-américaine, mais aussi à celle d'autres producteurs non traditionnels —, le Brésil est confronté à la nécessité d'agir pour régler ces problèmes. Ce n'est pas qu'ils étaient restés inconnus pendant longtemps, ni que le gouvernement les avait froidement ignorés; c'est seulement qu'il n'était pas urgent de s'y attaquer.

Dans toutes les capitales, lorsque des questions sont délicates sur le plan politique, elles tendent à être traitées moins rapidement que les autres. Ainsi que M. Sotero l'a mentionné, avec la nouvelle génération de dirigeants et de gens d'affaires brésiliens, les gens sont exposés à d'autres façons de faire, de même qu'à la nécessité de trouver des moyens de générer une croissance économique pour le Brésil et d'éliminer les anciennes entraves à la croissance brésilienne. Nous verrons qu'une attention particulière sera accordée à ce besoin.

When President Rousseff came into office, she focused on poverty alleviation and social development, as is appropriate, but quietly she is also beginning to address economic reform more broadly, which is equally important. Frankly, this reform probably will have a longer term perspective for the growth of the Brazilian economy.

Mr. Bethell: I do not have anything to add on this subject. It is not a field on which I am familiar.

I will make a point that has not been emphasized much this morning. Canada, the United States and Brazil are all federal states, and it is interesting that significant change is taking place at the state level within Brazil, as I am sure it is taking place in the United States and I imagine in Canada. Of course, one thinks mainly of the most important state, São Paulo, but Rio de Janeiro is now going through a good phase. Some states in the northeast are growing faster than other states in Brazil, like Pernambuco and Ceara. We are talking about a country with 200 million people, so an individual state can have a large population, and can have its own economic and international policy.

I notice that one or two Brazilian states now have international assessors, advisers and staff that are looking for closer relations with other countries and states in other countries. The federal nature of the two countries we are discussing is probably worth emphasizing.

Mr. Sotero: Along the same lines, let me add something that we are engaged in at the Wilson Center. President Rousseff stated that we have assembled the highest technology perhaps ever in Brazil. We have a leading climatologist in Brazil, Carlos Nobre, leading the policy and research side of that technology. We have one of the leading experts on innovation in Brazil, a student of innovation in Brazil, leading the federal agency for innovation, and investing in innovation policies. The science foundation in the state of São Paulo is led by a former foreign minister, Celso Lafer.

We have a critical mass of knowledge and people who are engaged politically. To use the metaphor that President Obama used about the United States, this is a Sputnik moment for Brazil also. This opportunity is huge. This country can become a major force. Brazil's population will not continue to grow. It is now projected to stabilize at 220 million in about 15 to 20 years. These elements can grow together as a great nation, a great nation that can be a positive force in international affairs.

Some of the best talents are in Brazil, especially in this area of science and technology, a clear understanding of this science and technology and a clear desire to engage. This area is another where Canada and Brazil could engage.

À son entrée en fonction, la présidente Rousseff a mis l'accent sur la réduction de la pauvreté et le développement social, comme il se doit. Mais, tranquillement, elle commence aussi à se pencher sur une réforme économique plus générale, ce qui est tout aussi important. Franchement, cette réforme comportera probablement une perspective à plus long terme pour la croissance de l'économie brésilienne.

M. Bethell : Je n'ai rien à ajouter sur le sujet. Ce n'est pas un domaine avec lequel je suis familier.

Je vais faire valoir un point dont on n'a pas beaucoup parlé ce matin. Le Canada, les États-Unis et le Brésil sont des fédérations, et il est intéressant de voir qu'un changement important est en train de s'opérer au niveau des États du Brésil, comme c'est certainement le cas aux États-Unis, et sans doute au Canada. Bien sûr, on pense surtout à l'État le plus important, São Paulo, mais Rio de Janeiro traverse actuellement une bonne phase. Certains États du Nord-Est connaissent une croissance plus rapide que d'autres États du Brésil, comme Pernambuco et Ceara. Nous parlons d'un pays de 200 millions de personnes, alors un État peut, à lui seul, avoir une vaste population et ses propres politiques économiques et internationales.

J'ai constaté qu'un ou deux États brésiliens font appel à des évaluateurs internationaux, des conseillers et du personnel qui cherchent à établir des relations plus étroites avec d'autres pays, ainsi qu'avec d'autres États. Il vaut sans doute la peine de souligner la nature fédérative des deux pays dont nous discutons.

M. Sotero : Dans le même ordre d'idées, permettez-moi de vous glisser mot de ce que nous mettons en œuvre actuellement au Wilson Center. La présidente Rousseff a déclaré que nous avons rassemblé la plus haute technologie que nous ayons peut-être jamais réunie au Brésil. Nous avons un climatologue renommé au Brésil, Carlos Nobre, qui dirige le volet politique et recherches de cette technologie. L'un des grands experts qui étudient la question de l'innovation au Brésil est à la tête de l'agence fédérale pour l'innovation, et investit dans des politiques en la matière. La fondation des sciences de l'État de São Paulo est dirigée par un ancien ministre des affaires étrangères, Celso Lafer.

Nous avons une masse critique du savoir et des gens engagés sur le plan politique. Pour reprendre la métaphore utilisée par le président Obama au sujet des États-Unis, c'est également un « moment Spoutnik » pour le Brésil. Les possibilités sont énormes. Le Brésil peut devenir une force de premier plan. La croissance de la population brésilienne ne se poursuivra pas; on prévoit en ce moment qu'elle se stabilisera à 220 millions de personnes dans 15 à 20 ans. Ces éléments pourront grandir ensemble en tant que grande nation, en tant que nation remarquable qui peut agir en tant que force positive dans les affaires internationales.

Certains des meilleurs talents se trouvent au Brésil, particulièrement dans ce domaine des sciences et de la technologie, qu'ils comprennent bien et auquel ils veulent clairement participer. Voilà un autre domaine où le Canada et le Brésil pourraient nouer des liens.

I remember that the first two sets of domestic satellites that Brazil had, communication satellites, were built in Canada, near Ottawa. The first group of Brazilian aerospace engineers to deal with those satellites were trained by Canadians. We have an increasing number of Brazilian university students and graduate students in Canada. We should have Canadian students in Brazil for those types of exchanges. They are people-to-people engagement. Politicians in both nations should pay attention to this area.

For instance, we will host, here in Washington, a group of senators and congressmen who are coming for a study mission on innovation. There is a great curiosity about that area. Although there may not be much knowledge about Canada in Brazil, I guarantee you that there is a basic sympathy for Canada in Brazil, and I think the moment is right for engagement.

Mr. Bethell: Since we have moved into this area of Brazil-Canada relations, and following on Mr. Sotero's comments, I underline that — you would expect me to say this as an academic — I believe in the importance of knowledge and understanding. I believe in the importance of the media, of think tanks and of universities in deepening knowledge and understanding of other nations and cultures.

If Brazil is to be better known in Canada, and Canada better known in Brazil, the media, and particularly the think tanks and the universities, have an important role to play. There is a long way to go in Brazil. I am not sure what the situation is in Canada in terms of institutions dedicated to the study of Brazil, South America or Latin America. I imagine the United States is well served.

In Brazil, there is a long way to go. I do not think there is a single serious institute for the study of the United States anywhere in Brazil. There is, I think, the first small centre for the study of Latin America — imagine, the first centre for the study of Latin America in a Brazilian university, in the last year or so.

For Canada to be better known in Brazil, and Brazil to be better known in Canada, there is a role to be played by the media, think tanks and universities.

The Chair: Gentlemen, we have run out of time. Normally, we go a little longer, but other issues have caused us to end the meeting at this time. The note we left on was one that I wanted to explore — we have explored it with other witnesses — and that is of education, the sharing of technologies.

Our statistics are outdated, but, in 2008, 17,000 students came to Canada from Brazil. This area seems to be one that we have not tapped into before. The point of whether there are centres of study of Canada, we have those centres around the world. I am not sure we have one in Brazil. I am beginning to think we do not. There are valuable opportunities here.

Je me souviens que les deux premiers ensembles de satellites nationaux que le Brésil ait eus, des satellites de communication, avaient été construits au Canada, près d'Ottawa. Et le premier groupe d'ingénieurs en aérospatiale brésiliens à travailler avec ces satellites a été formé par des Canadiens. Il y a de plus en plus d'étudiants universitaires et d'étudiants de 3^e cycle brésiliens au Canada. Nous devrions accueillir des étudiants canadiens au Brésil pour réaliser ce genre d'échange, en tant que collaboration entre pays. Les politiciens de nos deux pays devraient prêter attention à cette question.

Par exemple, nous accueillerons ici, à Washington, un groupe de sénateurs et de membres du Congrès pour une mission d'étude sur l'innovation. Il y a une vive curiosité à l'égard de ce sujet. Bien qu'au Brésil, on ne connaisse peut-être pas beaucoup le Canada, je vous garantis qu'on éprouve là-bas de la sympathie envers le Canada, et j'estime que c'est le bon moment pour nouer un dialogue.

M. Bethell : Puisque nous nous sommes engagés sur le terrain des relations entre le Brésil et le Canada, et pour faire suite aux commentaires de M. Sotero, je souligne que — vous pouviez vous attendre à une telle déclaration de ma part, en tant qu'universitaire — je crois en l'importance du savoir et de la compréhension. Je crois en l'importance des médias, des groupes de réflexion et des universités pour approfondir les connaissances et la compréhension des autres nations et cultures.

Si le Brésil doit être mieux connu au Canada, et inversement, les médias, et en particulier les groupes de réflexion et les universités, ont un rôle important à jouer. Le Brésil a beaucoup de chemin à faire. Je ne connais pas exactement la situation au Canada sur le plan des instituts voués à l'étude du Brésil, de l'Amérique du Sud ou de l'Amérique latine. J'imagine que les États-Unis sont bien servis de ce côté.

Au Brésil, il reste beaucoup de chemin à faire. Je ne crois pas qu'il y ait là-bas un seul institut sérieux qui se consacre à l'étude des États-Unis. Il y a, je crois, un premier petit centre d'étude sur l'Amérique latine — imaginez; le premier centre d'étude voué à l'Amérique latine dans une université brésilienne — qui a été mis sur pied au cours de la dernière année.

Pour que le Canada soit mieux connu au Brésil, et le Brésil, mieux connu au Canada, les médias, les groupes de réflexion et les universités ont un rôle à jouer.

La présidente : Messieurs, nous n'avons plus de temps. Normalement, nos échanges durent un peu plus longtemps, mais d'autres questions nous obligent à mettre fin à la séance maintenant. Nous terminons sur un sujet que je voulais étudier — nous l'avons exploré avec d'autres témoins —, c'est-à-dire l'éducation et le partage des technologies.

Nos statistiques ne sont plus à jour, mais en 2008, 17 000 Brésiliens étudiaient au Canada. Il semble y avoir là un potentiel dont nous n'avons jamais tiré profit auparavant. Quant à la question de savoir s'il y a des centres d'étude sur le Canada, il en existe dans le monde. Je ne sais pas exactement si nous en avons un au Brésil. Je commence à croire que non. Il y a de précieuses possibilités sur ce plan.

I do not know if it is neglect or inattention from Brazil to Canada, or Canada to Brazil. This area is one we are exploring now to determine what the opportunities are, what are the necessities if we are sharing a hemisphere, and what are the opportunities for partnership of the two countries in dealing with many of the global issues? As everyone else, I think we, along with everyone else, are awakening to those opportunities.

Canada also works strongly with partners in Africa, as you know, and the growing involvement of Brazil, not only in the lusophone countries, like Angola, but elsewhere in the African union, are issues we need to explore, because we need to adjust our policies to take Brazil into account.

You have given us new perspectives today of new ways we can factor in our relationship with Brazil, bilaterally, regionally and internationally. No doubt, we will be back to you as we complete our study. However, in the meantime, if there are other issues, comments, or papers that you wish to provide us, please do so.

For the Woodrow Wilson Center, I understand you now have a new chair or president. I am not sure of the title. Is that correct?

Mr. Sotero: Yes, it is.

The Chair: Can you pass on our regards to her?

Mr. Sotero: Yes; it is Jane Harman, a former Democratic congresswoman from California. She will join us on February 28, and I will tell her what you said. I thank you for that.

The Chair: Thank you, gentlemen.

Senators, we are adjourned now.

(The committee adjourned.)

J'ignore si cela résulte d'une négligence ou d'une inattention du Brésil envers le Canada, ou du Canada envers le Brésil. Il reste que c'est un sujet que nous étudions maintenant pour déterminer quelles sont les possibilités, quels sont les impératifs que suppose le partage d'un hémisphère, et quelles sont les possibilités de partenariat des deux pays pour ce qui est de faire face aux enjeux mondiaux. Comme tout le monde, je crois que nous sommes en train de nous éveiller à ces perspectives.

Comme vous le savez, le Canada travaille de près avec des partenaires en Afrique, et l'intervention croissante du Brésil, non seulement dans les pays lusophones comme l'Angola, mais ailleurs dans l'Union africaine, sont des questions sur lesquelles il faut nous pencher, car nous devons ajuster nos politiques pour tenir compte du Brésil.

Aujourd'hui, vous nous avez exprimé de nouveaux points de vue quant aux nouvelles façons de prendre en compte notre relation avec le Brésil sur les plans bilatéral, régional et international. Il ne fait aucun doute que nous reprendrons contact avec vous tandis que nous terminerons notre étude. Néanmoins, si vous souhaitez d'ici là nous soumettre d'autres questions ou commentaires ou d'autres documents, je vous invite à le faire.

En ce qui concerne le Woodrow Wilson Center, j'ai cru comprendre que vous aviez maintenant une nouvelle présidente. Je ne suis pas certaine... Est-ce le bon titre?

M. Sotero : Oui.

La présidente : Pourriez-vous lui transmettre nos salutations?

M. Sotero : Oui; il s'agit de Jane Harman, ancienne membre démocrate du Congrès de la Californie. Elle se joindra à nous le 28 février, et je lui transmettrai vos salutations. Je vous en remercie.

La présidente : Merci, messieurs.

Sénateurs, la séance est levée.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, February 16, 2011

Canadian Manufacturers & Exporters:

Jean-Michel Laurin, Vice President, Global Business Policy.

Saskatchewan Trade and Export Partnership:

Lionel LaBelle, President and CEO.

Thursday, February 17, 2011

Council of the Americas/Americas Society (by video conference):

Eric Farnsworth, Vice President.

Woodrow Wilson Center (by video conference):

Paulo Sotero, Director, Brazil Institute, Latin American Program;

Leslie Bethell, Senior Scholar, Brazil Institute, Latin American Program.

TÉMOINS

Le mercredi 16 février 2011

Manufacturiers et exportateurs du Canada :

Jean-Michel Laurin, vice-président, Affaires mondiales.

Saskatchewan Trade and Export Partnership :

Lionel LaBelle, président et PDG.

Le jeudi 17 février 2011

Council of the Americas/Americas Society (par vidéoconférence) :

Eric Farnsworth, vice-président.

Woodrow Wilson Center (par vidéoconférence) :

Paulo Sotero, directeur, Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine;

Leslie Bethell, chercheur principal, Institut du Brésil, Programme d'Amérique latine.